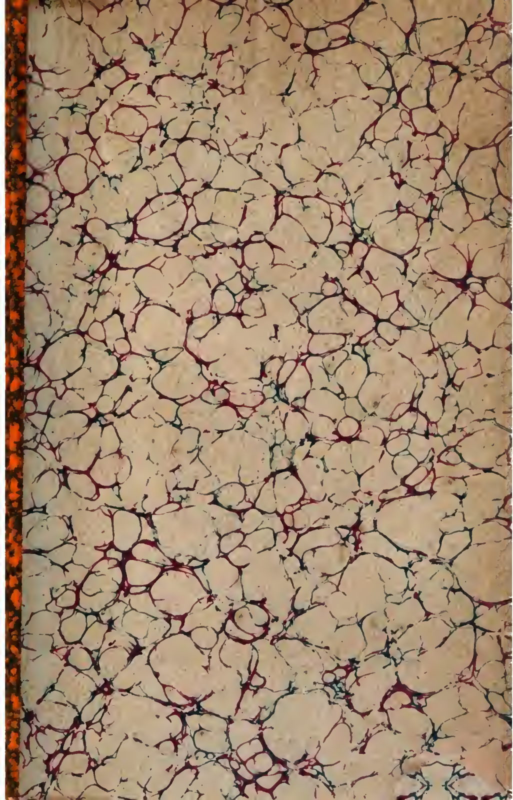






COLLECTION MICHEL LÉVY

LA
BELLE PARISIENNE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE	1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 —
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA BELLE PARISIENNE	1 —
LA BOHÈME DU XVIIe SIÈCLE	1 —
BOHÈME ET NOBLESSE	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LA CHAMBRE BLEUE	1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE	1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE	1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE	1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LA DETTE DE SANG	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER	1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	1 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE	1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE	1 —
LES FOLIES DU CŒUR	1 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
— LA RÉGENCE	1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
— LES MAITRESSES DU ROI	1 vol.
— LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE	1 —
LES LIONS DE PARIS	1 —
LE LIVRE DES FEMMES	1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE	1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE	1 —
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS	1 —
Mlle DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
LA PRINCESSE DE CONTI	1 —
UN PROCÈS CRIMINEL	1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE	1 —
LA ROUTE DU SUICIDE	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LA SORCIÈRE DU ROI	2 —
LE SOUPER DES FANTOMES	1 —
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —
TROIS AMOURS	1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE	1 —
LA VIE CHASTE ET LA VIE IMPURE	1 —

F. AUREAU. — Imp. de LAGNY.

LA

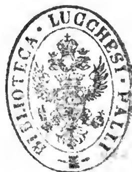
BELLE PARISIENNE

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869







MADAME LA VICOMTESSE DE LA BESGE

LA BELLE

PARISIENNE

I

Tout le monde veut être heureux, et personne ne sait l'être, personne ne sait considérer sa position sous son véritable jour. On désire ce qu'on ne peut avoir, la vie se passe à poursuivre des illusions et à les regretter lorsqu'elles se sont évanouies. Dieu nous a donné à tous, en naissant, notre portion de bonheur, comme un père de famille partage sa fortune entre ses enfants. Nous sommes libres de la dépenser, d'en disposer à notre fantaisie. Quelques-uns ouvrent la main et jettent leur part au vent; d'autres dissipent en peu d'heures ce qui leur avait été remis pour leur

existence tout entière ; il en est, généreuses dupes, qui offrent leur trésor à l'amour, et qui n'ont pas d'autre prix de leur dévouement que de le voir fouler aux pieds ; les sages, les favorisés du ciel, cachent aux yeux jaloux leurs joies et leurs sensations, en ménageant les dons de la Providence, ils les conservent jusqu'à la fin, ils peuvent mourir avec de bons souvenirs et de célestes espérances

Une des actions les plus communément mal dirigées, c'est le mariage. Presque tous les malheurs qui arrivent aux époux viennent des premiers jours. Ordinairement on unit ensemble une jeune fille naïve, ignorante, dont le cœur est disposé à recevoir toutes les impressions, et un homme qui a tout vu, tout essayé, tout ressenti. Ou il ne lui reste plus une étincelle dans l'âme, et alors il est ce qu'il sera toujours : dur, égoïste, cruel. Ou bien il a encore une ombre de poésie qui je réveille à l'aspect d'un sentiment noble, jeune et sans reproche. Il révèle à sa femme ce que c'est que la passion, il lui en montre toute la puissance, tout le délire, et, lorsqu'elle commence à s'appuyer

sur cette tendresse, lorsqu'elle s'est créé un avenir de félicité, lorsqu'elle croit savoir la science de la vie, en ayant appris l'amour, il ferme la porte de ce paradis, il en chasse la pauvre créature en lui disant : Jamais tu ne dois retrouver tout ceci, c'est fini pour l'éternité. Tu as vingt ans, ta jeunesse est encore longue, eh bien, regrette, eh bien, souffre, eh bien, pleure ce que tu as rêvé et ce que tu as perdu. Car moi je suis incapable de te le rendre, mon cœur est desséché, il est mort ; et, si tu le cherches près d'un autre, tu ne ressaisiras ce songe de quelques minutes qu'au prix de ton repos, de ton bonheur, de ton existence tout entière. Tu t'exposeras au mépris du monde, au mien, au tien surtout. Tu verseras plus de larmes que tu ne verras de sourires, tu ajouteras des remords à tes regrets et un martyre nouveau à celui que je t'impose. — Voilà ce que sont presque toutes les destinées des femmes. Et on les accuse, et on les maudit ! Oh ! si l'on se rendait compte de leurs souffrances, si on assistait à leurs combats, si on savait tout ce qu'elles ont de luttes à soutenir, les

sympathies de la pitié remplaceraient le reproche, et l'on dirait avec le Christ : Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre.

C'était un jour de grande fête au hameau de Berruges, en Poitou. On célébrait le mariage d'un jeune couple, envié et chéri de tous les environs. Victor de Lallière venait d'épouser Eugénie de Melvau. Ils s'aimaient depuis l'enfance : voisins de campagne, presque élevés ensemble, ils avaient attendu impatiemment l'instant qui devait les unir. Le père de Victor, riche propriétaire, habitait une anciene abbaye, située au fond d'une vallée sombre, et transformée en usine. Celui de mademoiselle de Melvau, ruiné par la révolution de 89, demeurait à Berruges même, dans un petit cottage, son unique fortune. Cette disproportion n'avait pas empêché le comte de Lallière de consentir à l'union désirée par son fils.

— Il a assez d'argent pour deux, disait-il, et Eugénie vaut toutes les dots du monde.

Victor de Lallière, à vingt-deux ans, était beau comme Apollon; d'un caractère ardent et suscep-

tible d'impressions fougueuses, il avait jusque-là concentré toutes ses facultés dans son amour pour sa fiancée. Ses passions sommeillaient, sous le joug d'une éducation tranquille et d'une inclination non contrariée. Il ne comprenait pas d'autre existence que celle qu'il avait rêvée, qui devait s'écouler pour lui si douce et si paisible, entre ses parents, Eugénie, ses enfants et ses livres. Il n'avait été à la ville que trois fois, et il n'y avait passé que quelques heures, impatient de rejoindre ses bois et ses champs. C'était enfin une nature puissante, cultivée pour l'intelligence, mais inculte pour le monde, ne soupçonnant ni son énergie ni ses besoins, dirigée jusque-là par des êtres bien inférieurs à elle, qui lui avaient appris ce qu'ils savaient et dont la candeur avait posé des barrières factices à l'imagination du jeune homme. Son gouverneur, l'abbé Sauvetat, saint prêtre qui ne connaissait ni les hommes ni les orages du cœur, remerciait tous les jours le ciel de lui avoir donné un élève aussi docile et aussi rempli de bonne volonté. Il n'avait pas deviné le volcan caché sous

des fleurs, il ne savait pas qu'une étincelle pouvait y mettre le feu et détruire en quelques jours cet édifice de paix et de consolation élevé dans l'avenir.

Eugénie, simple comme un enfant du village, était douée de toutes les vertus de la femme, et de tout le courage de l'autre sexe. Ainsi que son fiancé, elle n'appréciait pas sa propre valeur; son enfance écoulée près d'un vieux père infirme ne lui avait révélé qu'une chose, la force de son dévouement. Elle commença dès lors à s'oublier pour les autres, et à concentrer sa vie dans ceux qu'elle aimait. Elle était plutôt jolie que belle, sa physionomie piquante, sa taille de nymphe, sa grâce enchanteresse, qui ne devait rien à l'art, charmaient tous ceux qui l'approchaient. Elle donna son âme à Victor. Par un instinct secret, elle devina son énergique caractère, aussi l'admirait-elle autant qu'elle l'adorait, sans pouvoir cependant rendre compte de son admiration, comme elle rendait compte de son amour.

Cette union, formée sous des auspices en appa-

rence si favorables, semblait devoir promettre le bonheur aux deux familles. Elle semblait surtout devoir éviter les deux écueils dont je parlais au commencement de ce récit. Elle échoua sur un troisième plus rare, mais plus dangereux encore, l'inexpérience. Il faut *savoir* pour tenir sa promesse, il faut en comprendre la valeur et en même temps la difficulté. Qui peut se défendre contre un danger qu'on ne soupçonne pas !

Le jour de son mariage, Eugénie devait suivre Victor à l'abbaye de Marlé, où un joli appartement avait été préparé pour le jeune ménage. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale, elle se rendit à la petite maison de son père, afin de voir encore une fois les lieux où elle avait été heureuse. Victor l'accompagna dans ce pieux pèlerinage. Ils parcoururent ensemble le jardin, les vergers; ils visitèrent la chambre virginale, avec ses jolis rideaux blancs, la clématite et le jasmin qui montaient autour de la fenêtre, et l'image de sainte Radegonde, à laquelle la pieuse enfant offrait chaque matin ses prières.

— Je ne reviendrai plus ici, Victor, dit-elle; je pars avec bonheur, vous le savez; eh bien, malgré moi, je suis triste de ces adieux. Pourquoi? je l'ignore, j'emmène mon père, je vais avec vous, je ne laisse derrière moi que cette modeste chaumière et ces fleurs que j'ai plantées : il me semble que mon cœur va se briser. Serait-ce donc un pressentiment?

— Vous me désespérez, répondit Victor, car vous avez l'air de vous défier de moi. Ne comptez-vous plus sur mon amour, sur mon honneur¿ Eugénie, Eugénie, vous êtes bien cruelle !

La jeune femme essuya ses larmes lorsqu'elle vit la douleur de son mari; elle décrocha silencieusement une cage où se trouvait un bouvreuil qu'elle avait instruit, et, descendant vers la fille du jardinier, elle lui en fit présent, en la priant de le garder en souvenir d'elle.

Les voitures attendaient devant la porte, le vieux chevalier de Melvau monta à côté du comte de Lallière; les nouveaux mariés avaient leur calèche. En s'y retrouvant tête à tête, ils oublié-

rent le nuage élevé un instant sur le *plus beau jour de leur vie*, et, lorsqu'ils arrivèrent à l'abbaye, ils étaient tout à l'espérance.

Marlé, ancienne abbaye de bénédictins, achetée par lecomte de Lallière, après un arrangement avec monseigneur l'évêque de Poitiers, pour mettre sa conscience en repos, est un des lieux les plus sauvages et les plus pittoresques que je connaisse. Les bâtiments, les cloîtres, la chapelle, existent tels qu'ils étaient du temps des religieux. Les arbres séculaires qui entourent la vallée étroite et profonde dans laquelle est situé le monastère, le silence de ces bois, le bruissement de la Boivre, charmant ruisseau, ambitieux du nom de rivière, qui se joue sur les cailloux parmi les nénuphars et les saules pleureurs, tout inspire une rêverie pleine de charme et de poésie. Aussi la *lune de miel* du jeune couple fut-elle une succession perpétuelle d'enchantements. Ils remerciaient Dieu de les avoir mis au monde, ils le remerciaient de les avoir réunis. Leurs jours s'écoulaient sans autres impressions que celles

d'une joie intime, qui ne montrait ni éclats ni exaltation. Ils étaient *doucement* heureux. Cet état, le plus désirable de tous, est rarement apprécié par ceux qui le possèdent. Il faut avoir beaucoup souffert pour aspirer au repos avec un caractère ardent; autrement on est possédé d'une inquiétude inexpliquable, on a besoin de sentir, on a besoin d'émotions, fussent-elles douloureuses. Nous avons tous notre contingent de larmes à répandre, personne n'en est exempt. Tôt ou tard les chagrins arrivent, mais notre imagination les devance presque toujours.

Après un an de mariage, madame de Lallière mit au monde un charmant petit garçon, qui resserra encore les liens de son ménage. Victor l'adora et s'en occupa presque exclusivement. La naissance d'une fille apporta une nouvelle bénédiction dans cette maison privilégiée. Toute à ses devoirs de mère, Eugénie commença à envisager l'avenir sous une forme nouvelle. Elle n'avait jamais pensé qu'il y eût un autre lieu sur la terre que l'abbaye de Marlé. Pour ses enfants elle se

mit à songer à cet univers où tant de voies différentes sont ouvertes à l'ambition et à la fortune. En regardant la tête brune de son fils, ses nobles traits, si semblables à ceux de son père, que l'un était la miniature de l'autre, elle se disait involontairement qu'il lui fallait de hautes destinées, qu'il lui fallait des plaisirs, un théâtre plus vaste afin d'y répandre plus d'éclat. Son existence, tout heureuse qu'elle était, ne lui semblait pas assez belle pour cet ange, sur lequel elle appuyait tant d'illusions. Ne rêvant rien pour elle, elle rêvait pour lui !

De son côté, Victor se sentait dans la tête un foyer d'idées qu'il ne trouvait point à épancher. Il se promenait des journées entières dans les bois de Marlé, son fusil sur l'épaule, sans chercher le gibier, et il s'étonnait de lui-même comme de la découverte de terres inconnues.

Il avait parcouru trois fois les livres de sa bibliothèque; il avait écrit plusieurs volumes de réflexions et de pensées ; tout cela lui était devenu indifférent. Il rêvait aussi; mais, bien différent

de sa femme, ses rêves ne se portaient pas sur ses enfants ; il rêvait de gloire, d'amour, de fêtes ; il rêvait un nom immortel, il rêvait une grande puissance, il rêvait enfin *des passions ;* le germe de toutes se trouvait dans son être ; elles fermentaient, elles cherchaient leur développement, elles aspiraient à se satisfaire, et, dans cette vallée étroite, il étouffait sous leur poids.

Vers cette époque, le château de Servilliers, situé à deux lieues de l'abbaye, fut acheté par une famille parisienne, qui vint y passer une partie de la belle saison. C'est toujours un événement que l'arrivée des Parisiens en province. Le vieux Poitou conserve dans ses usages et dans ses idées un parfum d'aristocratie incroyable. Presque toute la bonne compagnie du pays se compose de gentilshommes, qui n'ont jamais quitté le sol qu'en suivant leurs pères à l'émigration. Il en est résulté un respect inouï pour les anciens usages, une sorte de haine pour les façons aventureuses du jour, et quelque chose de si réservé, que cela serait de la rudesse chez des gens sans éducation. On n'ap-

précie pas l'art et les artistes. On ne comprend pas ce qui sort du chemin battu, et, sans avoir de malveillance, on juge mal ce qu'on ne comprend pas. Dieu me garde de vouloir faire la critique d'une des choses les plus respectables que je sache; la fidélité aux principes qu'on a reçus. Je raconte, je ne blâme pas. Cette explication, nécessaire pour la suite de cette histoire, m'amène tout naturellement à dire comment la marquise d'Armilly et ses filles ne trouvèrent pas grâce devant la société du département. On les proclama très-haut des personnes à ne pas recevoir, parce que la mère, qui avait été belle, s'en souvenait trop peut-être, et que mesdemoiselles d'Armilly portaient des robes décoletées. Cependant quelques-uns se risquèrent. La curiosité, le désir de voir de près des gens dont tout le monde parlait, en augmentèrent le nombre, il se réunit enfin autour de ces dames ce que les environs renfermaient de lions et d'élégantes. Elles donnèrent des fêtes, des matinées dansantes, c'était une nouveauté, on y courut. Servilliers devint le rendez-vous à la mode, et on finit

par excuser ces nouvelles venues, en considération des plaisirs qu'elles offraient.

L'abbaye de Marlé n'était distante de Servilliers que d'une lieue. Mesdames d'Armilly firent une visite que les deux vieillards seuls reçurent. M. et madame de Lallière étaient à Poitiers. Lorsqu'on parla de la rendre, ce fut une affaire d'État. Eugénie n'avait que des vêtements fort modestes et des chapeaux datant de son mariage. La famille se rassembla. Victor prétendit qu'il fallait demander à la ville une toilette complète. Eugénie refusa net, elle avait sa robe de noce qui n'était sortie de l'armoire que deux fois, elle mettrait un bonnet à fleurs, et elle serait très-bien ainsi. D'ailleurs, elle commençait une grossesse qui la rendait fort malade, et il lui était impossible de s'habiller. Le comte de Lallière et M. de Melvau répondirent qu'elle paraîtrait toujours charmante, quoi qu'elle fît. Victor voulut le penser, et les choses en restèrent là.

Une invitation prévint la visite. Il n'y eut plus aucune objection, la robe de noce allait de droit

à un dîner prié. Eugénie se para avec regret, elle souffrait beaucoup, et une sorte de répulsion l'éloignait du monde. Ils partirent tous les quatre, dans une de ces voitures fort présentables à la campagne pour des campagnards, mais parfaitement ridicules à des yeux parisiens. Aussi, lorsqu'elle parut dans l'avenue, mesdemoiselles d'Armilly se regardèrent en souriant. Ce fut bien pis en les voyant descendre. Les habits des trois hommes, faits à l'époque du mariage et restés depuis dans les tiroirs, étaient couverts de plis et fort loin de la mode. La robe d'étoffe blanche d'Eugénie en était plus loin encore. Ils entrèrent dans le salon. La beauté de Victor frappa ces dames, et toutes en mêmes temps se dirent en elles-mêmes :

— Quel dommage !

Madame de Lallière, comme toutes les personnes douées d'un sens juste, sentit son infériorité en face d'une élégance inconnue pour elle. Elle se tint donc en arrière et ne risqua pas un geste qui pût la faire remarquer. Victor, doué de plus d'a-

mour-propre qu'elle, comprit aussi qu'ils n'étaient pas à leur place ; mais il se roidit contre le ridicule et voulut l'affronter sans crainte. Il eut raison. Son esprit, ses connaissances, sa beauté surtout, lui firent trouver grâce aux yeux des juges qui condamnaient si sévèrement sa femme. On décida à l'unanimité, après leur départ, que les deux pères étaient nuls, madame de Lallière une sotte et une bégueule, et que Victor, détaché de tout cela, stylé par quelques leçons et habillé par Blin, ferait un des plus charmants hommes de France,

En rentrant chez eux, les jeunes gens se parlèrent à peine, le comte et le chevalier se communiquaient leurs remarques, auxquelles M. et madame de Lallière ne répondaient rien. Ils rêvaient chacun de leur côté. Seulement, avant de se coucher, Eugénie dit à son mari :

— Mon ami, je n'irai plus dans le monde.

— Comme vous voudrez, ma chère, lui répondit-il.

Plusieurs jours après ce dîner, Victor, ayant été plus sauvage que de coutume, Eugénie, triste de

son absence, se promenait en l'attendant devant la grille du parc. Le temps lourd et accablant annonçait un affreux orage. Un bruit de chevaux attira les regards de la jeune femme, il commençait à tomber de grosses gouttes, les voyageurs semblaient pressés, car ils galopaient très-vite. Bientôt madame de Lallière les aperçut : c'était une femme et un homme, suivis d'un domestique. La femme, admirablement belle, gouvernait sa monture avec une hardiesse qui intimida la douce Eugénie. Elle se recula jusque dans l'allée ; l'inconnue vint droit à elle.

— Voulez-vous bien me pardonner, madame, dit-elle, si jesuis indiscrète, mais nous sommes perdus dans ces bois, n'y aurait-il pas aux environs une habitation quelconque où l'on pût se mettre à l'abri de l'orage ?

— Vous êtes près de Marlé, et j'en suis la maîtresse, je m'estimerai très-heureuse de vous recevoir, madame, vous plaît-il de me suivre?

L'étrangère et son compagnon se confondirent en remercîments et acceptèrent.

— J'agis bien sans façon, madame, ajouta-t-elle en souriant, et je vais me présenter moi-même. Ma mère, madame d'Armilly, a eu l'honneur de vous voir chez elle la semaine dernière, et voici le marquis de Vilmorin, mon mari, qui sera, ainsi que moi, charmé de passer quelques instant avec vous.

Madame de Lallière s'inclina sans répondre, et marcha devant.

— Je ne suis arrivée dans ce pays que depuis avant-hier, continua la belle amazone, et je l'ai trouvé si pittoresque, que j'ai voulu le parcourir, aussi je me suis égarée.

Ils marchaient toujours dans les arbres, la pluie augmentait et le tonnerre se faisait entendre dans le lointain : Eugénie, inquiète de son mari, tournait souvent la tête pour voir s'il n'arrivait pas, et ne prêtait qu'une demi-attention aux questions polies de madame de Vilmorin.

—J'attends M. de Lallière, qui est à la chasse, dit-elle enfin, il n'est pas venu pour dîner, je crains que l'orage et la nuit ne le surprennent, et cela me tourmente fort.

L'averse devint tellement violente, que les légers vêtements d'Eugénie et même l'habit de drap de la belle étrangère furent bientôt traversés. Ils arrivèrent à l'abbaye mouillés et couverts de boue, le jour avait complétement disparu, et madame de Lallière, pour achever son œuvre d'hospitalité, fut contrainte d'offrir une robe à madame de Vilmorin, pendant qu'on ferait sécher son amazone; et, abandonnant le marquis aux soins de son beau-père, elle la conduisit dans sa chambre à coucher.

Le tonnerre, les éclairs, la grêle, le vent, ébranlaient le vieil édifice jusque dans ses fondements : on eût dit que les éléments déchaînés préludaient à sa destruction. Eugénie n'avait qu'une idée, l'absence de Victor, et elle rendait, en silence et machinalement, tous les soins d'usage à la marquise. Celle-ci, effrayée du danger, se taisait également.

— Par un temps semblable, on sent le besoin de prier Dieu, dit cette dernière, ne le pensez-vous pas, madame?

—Sans doute, et, si cela vous convient, nous en-

trerons à la chapelle, avant de retourner au salon, répondit Eugénie.

La chapelle de l'abbaye de Marlé a conservé toute sa sévère grandeur; elle est telle que les moines l'ont laissée, fort simple et fort antique. Deux anges, plus grands que nature, tiennent une légende au-dessus du sanctuaire, sous la rosace coloriée de la fenêtre. Rien n'est plus imposant; et la nuit, au milieu de l'ouragan, éclairée par une petite lampe vacillante, cette chapelle devenait presque terrible à voir. Les deux femmes se jetèrent à genoux, sous la même impression d'effroi; seulement Eugénie ne craignait pas pour elle.

Un coup de tonnerre et un éclair violent partirent à la fois, madame de Vilmorin poussa un cri affreux et se releva. En ce moment la porte s'ouvrit.

C'était Victor.

Ses yeux et ceux de la marquise se rencontrèrent pendant qu'Eugénie se prosternait devant l'autel, et ce ne fut pas elle qui les baissa la première. Le jeune homme fut si frappé de cette magique apparition, qu'il la prit d'abord pour un ange

descendu du ciel dans cette sainte demeure. Madame de Lallière se releva, et son visage s'anima d'une joie complète en reconnaissant son mari; elle fit encore une courte prière de reconnaissance sans doute, puis elle s'avança vers lui suivie de madame de Vilmorin, à qui elle le présenta. Pour la première fois de sa vie Victor se trouva intimidé; le regard de cette inconnue le tenait sous une fascination bizarre. Il se sentait à la fois surpris et troublé. Quant à la belle Parisienne, elle ne se rendait pas bien compte de ses sensations: ce qui l'entourait lui semblait fantastique: cet intérieur si loin de l'élégance dans laquelle elle vivait elle-même, cette jeune femme au cœur simple, à la démarche craintive, cet homme si beau, si timide, si étrangement vêtu, tout cela formait dans son cerveau un chaos informe et la gênait sans qu'elle s'en aperçût pour ainsi dire.

— Je vous cherchais, mesdames, reprit enfin M. de Lallière; on a préparé à madame une collation, et je vais avoir l'honneur de la conduire à la salle à manger.

Il prit sa main, sans qu'elle eût rien répondu: Eugénie marcha derrière eux, et, lorsqu'ils eurent rejoint les autres convives, ils se contentèrent de saluer gravement.

— Mon Dieu! dit la marquise, en femme d'esprit et sachant son monde, qui reprit son sang-froid plus tôt que les autres, mon Dieu! quelle demeure que celle-ci! c'est très-majestueux; mais c'est bien effrayant, surtout par les temps d'orage.

— Nous y sommes accoutumés, madame, répliqua le comte. Il est certain que, pour une nouvelle connaissance, l'abbaye ne s'est point fait coquette; elle aurait dû vous recevoir parée et le bouquet sur l'oreille.

— Pas le moins du monde, je vous assure; sa plus belle parure, c'est elle-même. Il me semble que je suis au début d'un roman d'Anne Radcliffe.

— Aussi, madame, nous ne les lisons jamais: nous aurions peur d'en rêver.

— Qu'est-ce que ces anges tiennent donc à la main dans la chapelle?

— Une maxime fort épouvantable : *Voilà votre juge !*

— Il faut supposer que les bénédictins avaient commis de grands péchés, puisqu'ils ne voulaient voir en Dieu qu'un juge.

— Je crois plutôt, madame la marquise, qu'ils avaient peur d'en commettre.

Le temps se calmait pendant ces propos, et les voyageurs pensaient à remonter à cheval pour retourner à Villiers.

— Vous allez avoir de bien mauvais chemins, madame, ajouta le comte. Ne devriez-vous pas rester ici jusqu'à demain? Vous nous rendriez fort heureux.

— Je vous remercie mille fois, monsieur ; ma mère serait inquiète. Une lettre même ne la rassurerait pas, et, malgré toutes les séductions, il faut rentrer au bercail. Aurez-vous seulement l'obligeance de me donner un guide?

— Si vous voulez bien le permettre, madame, je vous en servirai moi-même, dit timidement Victor.

— A cette heure, monsieur ! je serais désolée de vous déranger et d'inquiéter encore madame de Lallière ; un de vos gens suffira.

— Je connais les environs mieux que personne, madame, et je suis très-acoutumé aux promenades nocturnes ; ma femme ne se tourmentera nullement.

— Puisque vous l'exigez, monsieur, j'accepte. Je serai plus tranquille, je dois en convenir. Je ne voudrais pas m'égarer de nouveau ; on ne trouve pas partout une hospitalité telle que la vôtre. Je vais donc remettre mon habit, et nous repartirons.

Le rôle d'Eugénie avait été complétement passif pendant cette scène : elle se maintint dans ses stricts devoirs de maîtresse de maison, et approuvait seulement du geste ce que disait son mari. Ce fut avec la même impassibilité qu'elle accompagna madame de Vilmorin dans la chambre et qu'elle assista à sa toilette. Il y avait beaucoup de timidité dans sa manière, pourtant il y avait peut-être encore plus d'une certaine crainte, d'une certaine répulsion inquiète qu'elle était loin

de pouvoir s'avouer. Madame de Vilmorin lui paraissait un être d'une nature à part; son excessive élégance, ses recherches de détails qu'elle ne soupçonnait même pas, l'étonnaient comme des contes de fée, et elle ne pouvait s'empêcher de soupirer en se comparant intérieurement à cette grande dame, si belle et si imposante.

— Vous avez des enfants? madame, dit la marquise avec l'intention très-évidente d'être aimable.

— J'en ai deux et je commence une troisième grossesse.

— Vous êtes bien heureuse, moi je n'en aurai probablement jamais.

Un soupir accompagna cette phrase découragée.

— Il faut espérer en Dieu, madame, vous êtes très-jeune, et il est bien bon.

Eugénie dit ces mots avec une foi si vive, avec quelque chose de si angélique dans la physionomie, que la nature impressionnable de la marquise s'en trouva pénétrée :

— Vous êtes bien heureuse d'avoir cette confiance, murmura-t-elle.

On vint avertir que les chevaux attendaient. Madame de Vilmorin, après avoir remercié ses hôtes de la façon la plus aimable, s'élança sur sa jument baie, et, malgré l'obscurité, la fit caracoler autour du perron, puis, envoyant un adieu à Eugénie, elle partit au galop, suivie de son mari et de Victor.

— Quand j'avais vingt ans, dit le vieux chevalier de Melvau, après qu'elle eut disparu, une femme semblable m'aurait tourné la tête.

— Aussi en tournera-t-elle une grande quantité.

— A quoi bon, puisqu'elle est mariée ? ajouta Eugénie.

Les deux vieillards se regardèrent en souriant, haussèrent légèrement les épaules et rentrèrent au salon, où ils reprirent leur partie de trictrac, interrompue par l'arrivée des voyageurs.

II

Eugénie assista, ainsi que d'habitude, au coucher de ses enfants, elle les regarda dormir, puis

elle revint s'asseoir à côté de la table à jeu avec son ouvrage. Mais il lui fut impossible de rester en place, elle se leva vingt fois allant vers la fenêtre, examinant le ciel, où des éclairs se brisaient encore à l'horizon et la terre tout humide de la pluie de l'après-dînée.

— Victor ne revient pas, mon père, dit-elle lorsqu'il fut dix heures.

— Ne vous alarmez pas, chère fille, il est possible qu'il reste à Servilliers.

— A son âge, je n'y aurais pas manqué.

— Et pourquoi, monsieur ? continua Eugénie.

M. de Melvau et le comte eurent la même idée et se mirent à rire.

— Enfin pourquoi ? reprit-elle.

— Parce qu'il y a de jolies femmes qui l'en prieront sans doute, et qu'on résiste difficilement à une jolie femme.

Madame de Lallière se sentit frapper au cœur par cette plaisanterie. Elle n'avait jamais pensé qu'il y eût pour Victor une autre femme au monde qu'elle. La jalousie lui était inconnue, et le pré-

jugé barbare qui donne aux hommes une sorte de permission d'infidélité se présentait pour la première fois à son imagination. Heureusement l'impression fut courte, car son mari arriva presque aussitôt. Pourtant elle ne s'effaça pas et elle porta ses fruits dans l'avenir.

Victor ne fit que paraître au salon, il donna pour excuse ses fatigues de la journée et se retira dans sa chambre sans entrer dans celle de sa femme, ce qu'il n'avait pas encore fait depuis son mariage.

De ce moment, Eugénie se sentit moins aimée. Les âmes tendres ont une espèce d'intuition qui leur annonce l'indifférence longtemps avant celui qui l'éprouve. Ce sont les petites choses qui trahissent le cœur, et, comme elles se répètent sans cesse, elles produisent une infinité de piqûres qui finissent par former une plaie. L'homme le plus délicat, qui sent diminuer son sentiment, s'observe pour ne pas blesser la femme qui l'aime encore; mais les détails lui échappent, et ce sont les détails qui nous tuent. Qu'est-ce donc lors-

qu'on ne prend aucun soin de dissimulation? Combien de fois par heure sommes-nous déchirées brutalement? Un mot, un geste, suffisent pour nous éclairer, hélas! C'est la torche de l'incendie, c'est la lumière qui brûle!

Au déjeuner, le lendemain, M. de Lallière annonça l'intention de partir pour Poitiers.

— Vous y avez donc affaire, mon ami? dit timidement Eugénie.

—Oui, ma chère, répondit-il, en détournant les yeux.

— Et quand reviendras-tu? continua son père.

— Dans trois jours.

— Dans trois jours! s'écria la jeune femme.

— Sans doute! qu'y a-t-il d'étonnant?

— Ah! Victor, nous n'avons pas encore été séparés trois jours!

Elle se jetta dans ses bras en sanglotant. Il leur rendit ses caresses et s'en sentit véritablement ému.

— Eh bien, je n'irai pas, chère amie, puisque cela vous fait tant de peine.

— Bien vrai?

— Bien vrai.

— Néanmoins si tu as besoin d'y aller.

— Oui, mon père, il faut que je parle à notre notaire pour un placement d'argent, sur lequel il m'a écrit.

— Alors, ma chère Eugénie, c'est un enfantillage. Laissez aller votre mari. Ne vous opposez pas ainsi à ses devoirs. Vous êtes mère de famille, pensez-y, vous répondez, comme lui, du bonheur de vos enfants.

— Votre père a raison, Victor, dit-elle avec tristesse, il faut que vous alliez à la ville.

— Et vous serez raisonnable?

— Je le serai.

— Alors je partirai en sortant de table. Je vous remercie de votre bonne grâce; je vous prouverai que moi aussi j'ai le désir de vous retrouver bien vite.

Depuis la veille, un changement funeste s'était opéré dans cet intérieur, jusque-là si tranquille. Chacun avait un secret à cacher, un secret bien

léger sans doute ; mais la première pensée qu'on dissimule, c'est comme la graine qui germe dans la terre et qui devient un arbre. S'ils s'étaient expliqués franchement, si dans ce moment de lutte ils avaient découvert leur âme, le bonheur pouvait renaître. Ils se séparèrent sans se parler davantage. Victor partit en voiture. Eugénie retourna près du berceau de ses enfants. L'un emportait un remords, l'autre avait déjà des regrets.

Les trois jours de l'absence de Victor se passèrent tristement à l'abbaye. Eugénie ne chantait plus en travaillant ; elle n'allait plus chaque matin jouer sur le gazon de la cour avec son fils. Parcourant les cloîtres à pas lents, elle priait à la chapelle en regardant l'avenue. En vain la pressa-t-on d'aller à Servilliers rendre la visite qu'elle devait depuis plus de quinze jours, elle ne put s'y décider. Elle voulait attendre Victor, et lui avait promis de ne par sortir sans lui.

Enfin il revint ! il apportait derrière sa voiture une malle remplie d'habits neufs, de mille recherches qu'il avait négligées jusqu'alors. Eugénie ne

s'en fut pas plutôt aperçue qu'elle lui en demanda la raison.

— Je suis honteux, répondit-il, lorsque je vais chez nos voisins d'avoir l'air d'un homme du temps du déluge. J'ai très-bien compris qu'on se moquait de moi, et c'est un plaisir que je ne veux donner à personne.

Madame de Lallière ne répliqua pas. Néanmoins lorsqu'elle vit son mari dans un élégant négligé du matin qui faisait ressortir sa belle taille et son charmant visage, au lieu d'en être fière comme autrefois, elle ne put s'empêcher de penser qu'il n'avait pas songé à se donner tous ces soins pour elle. Au dîner, le comte de Lallière parla de Servilliers, prétendit qu'on n'avait plus de prétexte pour ne pas s'y rendre, et que cette course ne pouvait être différée plus tard que le lendemain. Eugénie s'en excusa sous prétexte de sa santé, elle demanda à en être dispensée; ni Victor ni son père ne voulurent y consentir, il fallut promettre qu'elle les accompagnerait.

Jamais il n'y eut de contraste plus frappant que

celui que présentèrent entre eux les habitants de Marlé lorsqu'ils montèrent en calèche pour aller à Servilliers. Les deux vieillards, ayant conservé quelque chose de leurs habitudes d'autrefois, n'étaient que des débris encore remarquables d'une société détruite. Eugénie, vraie femme de province, dans toute la force du mot, offrait ce je ne sais quoi de ridicule qui prête de la gaucherie même à la beauté. Victor, peu habitué encore à sa nouvelle toilette, était si heureusement doué de la nature, que le tailleur poitevin n'avait pu réussir à lui ôter entièrement une sorte de bonne grâce qui, avec un peu d'usage, deviendrait de l'élégance.

Leur entrée dans le salon du château ressembla beaucoup à la première, seulement l'accueil fut plus cordial, on leur devait des remercîments. Madame de Marcilly et madame de Vilmorin montrèrent la plus exquise politesse. Cette dernière, vêtue d'un peignoir de mousseline de l'Inde doublé de taffetas rose et garni de dentelles, portait son négligé en personne accoutumée au luxe. Ses

belles mains couvertes de gants jaunes irréprochables, ses cheveux de jais lisses et brillants comme l'aile d'un corbeau, attendaient pour le soir une coiffure plus parée. Des bijoux d'un goût parfait ornaient sa ceinture. Il y avait aussi dans cette femme ce parfum aristocratique et parisien qu'on n'imite pas, et qui se répand de lui-même sur tout ce qui l'entoure, sans pouvoir être défini. Ainsi que le dit M. Scribe : « Son grand charme est d'être indéfinissable. »

Victor la regardait avec admiration. Tantôt elle ouvrait négligemment sa boîte à vinaigre pour en respirer le parfum, tantôt elle ôtait un de ses gants, et montrait ses doigts effilés, dont un anneau d'émail noir faisait ressortir la blancheur. Elle paraissait si bien établie dans son grand fauteuil ! Victor, et surtout Eugénie, enviaient son aisance et son amabilité. Elle parlait de tout ; elle savait adresser à chacun un mot agréable ; ils furent éblouis. Madame de Lallière se reploya sur elle-même et se rendit justice ; elle sentit son infériorité et elle en souffrit, à cause de son mari. De

ce moment sa résolution fut prise; elle resterait chez elle, et ne s'exposerait plus aux comparaisons. Elle abrégea autant que possible sa visite, et, lorsqu'elle eut quitté Servilliers, elle fondit en larmes.

— Qu'avez-vous ? au nom du ciel ! s'écria Victor.

— Rien, lui répondit-elle; la chaleur m'a suffoquée et m'a donné un mal de tête si violent, que je ne puis y résister. Décidément, je ne suis pas faite pour le monde, et je n'irai plus.

— Il est certain, chère enfant, dit le comte de Lallière, que vous aviez l'air bien plus heureux à Marlé. Vous avez tort cependant; à votre âge, on ne doit pas vivre en sauvages. Qui est-ce qui formera vos enfants, si vous vous confinez dans notre abbaye, sans en sortir jamais ?

— Aussi, mon père, Victor ira sans moi.

— Non certainement, chère Engénie.

— Nous verrons cela, continua la jeune femme à travers ses larmes.

Plusieurs jours se passèrent et rien ne semblait changé dans la vie paisible de l'abbaye. Victor

continuait ses promenades, mais il revenait chaque soir de bonne heure, et, prenant un livre, il ne levait pas les yeux une seule fois. Eugénie réfléchissait plus encore que d'ordinaire; elle examinait son mari, et il se développait en elle des impressions et des idées inconnues jusque-là. Son amour lui servait d'expérience et de perspicacité. Elle devina que Victor s'ennuyait, et dès lors rien ne lui coûta pour le distraire.

Un jour, pendant qu'ils étaient à déjeuner, on apporta une invitation de madame de Marcilly; il s'agissait d'une fête splendide, on devait jouer la comédie avant le bal, et le souper, servi sous une tente, rappelerait les merveilles des *Mille et une Nuits*. Tout le pays ne parlait d'autre chose.

— Il faut écrire à Paris et avoir une toilette pour Eugénie, dit le comte, les couturières de province n'y entendent rien, et je veux qu'elle soit aussi belle que madame de Vilmorin.

— C'est inutile, mon père, et je vous en remercie. Je n'irai pas à Servilliers.

— Comment cela ?

— Non, mon ami. Je suis trop souffrante, ma grossesse me fatigue. Et puis, comment voulez-vous habiller un paquet semblable? dit-elle en se montrant. Vous me raconterez ces miracles et ce sera comme si je les avais vus.

Aucune prière ne put faire changer sa résolution. Elle plaisanta beaucoup sur son entêtement, mais elle ne céda pas. Victor, ainsi que les gens ennuyés, ne demandait qu'un prétexte pour prendre de l'humeur.

— Comme il vous plaira ! répliqua-t-il enfin.

Et, jetant son fusil sur son épaule, il se dirigea vers Berruges.

Le Poitou est hérissé de ruines de tous les genres. Les Romains y ont laissé beaucoup de traces, et le moyen âge davantage peut-être. Dans ce pays, fidèle aux vieilles traditions, le peuple, tout ignorant qu'il est, a de la mémoire. Ainsi le souvenir de la grande maison de Lusignan est aussi vivant que si elle existait encore. La fée Mellusine a surtout conservé sa place dans les légendes. Les paysans appellent toutes les ruines des *Merlusines*,

même lorsqu'elles n'ont rien de commun avec sa famille.

Auprès de Berruges se trouve une tour isolée, dernier vestige d'un château bien considérable, sans doute. Celle-là a un véritable droit à la qualification de *Merlusine*, car elle a été longtemps habitée par elle. Cette princesse, dame de *Melles* et de *Lusignan*, dont on a fait *Mellusine*, et ensuite, par corruption, *Merlusine*, partageait son temps entre ce manoir et la grande demeure de sa maison. La situation en est charmante : on domine tout le pays, on voit les clochers d'une foule de villages, et l'on suit dans toutes ses sinuosités la Boivre, avec sa ceinture de prairies et d'arbrisseaux.

Très-souvent Victor dirigeait sa promenade de ce côté ; il aimait à rêver sous l'ogive brisée de la voûte, et à s'asseoir au sommet de ces murailles tombées, qui parlaient à son imagination d'un passé glorieux et chevaleresque. Ce jour-là, plus triste que jamais, il gravissait lentement la colline qui mène au château, lorsqu'il entendit chanter

au-dessus de sa tête. Cette voix n'était point celle d'une villageoise. Des modulations savantes, des gammes perlées annonçaient une profonde étude de l'art. Cependant l'air en était si mélancolique, qu'il lui en vint presque des larmes dans les yeux. Il écouta jusqu'à ce qu'il n'entendit plus rien. Il se décida alors à continuer sa route. Au moment où il atteignait les pierres disjointes qui servent d'escalier, il leva les yeux et aperçut une femme assise à quelques pas de lui. Elle était vêtue de blanc, une écharpe de gaze qui enveloppait sa tête s'envolait jusque vers les lierres attachés aux ruines. Cette femme avait les yeux fixés sur la vallée, auprès d'elle une boîte d'aquarelle et un dessin commencé indiquaient son occupation. Au bruit que fit M. de Lallière, elle se retourna de son côté, et il reconnut la marquise de Vilmorin.

La marquise rougit extrêmement en apercevant Victor, et un petit chien épagneul, qui se tenait à ses pieds, s'élança en aboyant.

— Mille pardons, Madame, dit le jeune homme

bien plus embarrassé qu'elle, mille pardons; je vous dérange.

— Aucunement, Monsieur, j'étais montée ici accompagnée de Trim, et je m'oubliais à regarder cette belle vallée. Réellement votre Poitou est délicieux, et tous les jours je m'applaudis d'y être venue.

— Il y a un peu loin de Servilliers à ces ruines : comment avez-vous pu sortir sans un défenseur?

— Et celui-ci, dit-elle en montrant le chien, le comptez-vous pour rien? Il m'avertit, c'est tout ce qu'il faut. Il en est ainsi de bien des dangers en ce monde: dès qu'on les connaît, ils ne sont plus à craindre.

— Cependant, Madame, nous avons dans ce pays des reptiles assez dangereux, et votre compagnon ne vous serait pas d'un grand secours pour vous protéger.

— Eh! mon Dieu! qu'importe. Faut-il prévoir les malheurs et se priver de toutes jouissances, dans la crainte qu'ils n'arrivent? Rien ne me charme autant que les promenades solitaires.

J'aime les aventures, les découvertes. Dès que je suis dans un lieu quelconque, il faut que je l'explore jusqu'au dernier coin. Armée de ma boîte de couleurs, de mon ombrelle et de mon album, je m'en vais sans prévoir où j'irai, seulement pour jouir de la solitude et de la liberté, pour fuir la contrainte imposée aux femmes par nos usages. J'étouffe au milieu de nos salons. Que vous êtes heureux d'être libres !

Ce langage, si nouveau pour lui, frappa Victor d'étonnement. Jusque-là, il n'avait considéré la femme que comme un être faible, qu'il était appelé à conduire. Il n'imaginait pas la possibilité pour elle d'avoir une opinion un peu avancée. Il l'avait vue timide, aimante, dévouée; mais non hardie, exaltée, secouant les entraves opposées à son intelligence et à ses habitudes. En un mot, il ne comprenait encore que la *ménagère*, il découvrait la *femme*.

— Quoi ! madame, reprit-il, après un instant de silence; quoi ! vous n'avez pas peur?

— Peur ! et de quoi ? d'un serpent, ainsi que

vous le disiez tout à l'heure? Que peut-il m'arriver? une morsure? Que m'importe! Est-ce que je tiens à la vie? Est-ce qu'elle vaut la peine d'être regrettée, d'être défendue, telle qu'on nous l'a faite à nous autres, pauvres créatures, qui n'avons pas la permission de vivre comme nous l'entendons?

Victor marchait de surprise en surprise. Le dégoût de l'existence, le découragement, n'avaient point encore approché de sa pensée. Comment! cette jeune et belle personne, entourée de tous les dons de la nature et de la fortune, désirait la mort: que lui manquait-il donc pour être heureuse? d'où venait ce besoin dévorant d'indépendance; que ferait-elle de son affranchissement? c'étaient autant d'énigmes pour lui. Les idées s'étendent lorsque notre cercle s'agrandit, et il faut une bien grande puissance d'imagination pour devancer le rêve du cœur.

Madame de Vilmorin ne connaissait pas assez Victor pour s'expliquer parfaitement ses impressions. Cependant elle devina que quelque chose

d'extraordinaire se passait en lui, elle n'osait pas l'interroger, quoiqu'elle en eût un violent désir, ils gardèrent donc le silence pendant quelques minutes.

— Vous viendrez bien à Servilliers le jour de la comédie, Monsieur? dit-elle, lorsqu'elle fut un peu remise. Nous comptons aussi sur madame de Lallière.

— Ma femme sera privée de cet honneur, Madame, elle est fort souffrante; quant à moi, je n'aurai garde d'y manquer.

— J'étudie mon rôle au milieu de mes promenades. Connaissez-vous les pièces que nous jouons?

— Je n'ai jamais été au spectacle, Madame, et, excepté les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, je ne connais aucune pièce de théâtre.

Ce fut au tour de la marquise d'être étonnée.

— Vous n'avez jamais été au spectacle! s'écria-t-elle.

— Et où donc aurais-je pu y aller? je ne suis pas sorti de l'abbaye.

Les yeux de madame de Vilmorin se fixèrent

avec plus de curiosité sur Victor. Pour la première fois elle se trouvait en face d'un être ignorant tout ce qui ne se trouve pas dans les livres, d'un être dont la beauté, dont l'esprit, étaient remarquables, et qui ne savait pas même qu'il fût beau et spirituel. Avec son tact féminin, elle sentit tout ce que cette nature inculte, mais éminemment supérieure, avait d'avenir, si elle ne restait pas étouffée dans un vallon perdu, et toutes ses pensées se résumèrent dans un seul mot :

— Monsieur, vous devriez venir à Paris.

— Je le voudrais, Madame, mais je ne le dois pas.

— Quelle en est la raison ?

— Permettez-moi de ne pas vous répondre.

— Vous en êtes parfaitement le maître.

Victor devint rouge comme un pavot et s'inclina ; il craignait d'avoir été impoli. Madame de Vilmorin n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Ces ruines sont pittoresques, dit-elle ; il doit y avoir une légende.

— Il y en a plusieurs, mais une surtout fort remarquable.

— Voulez-vous me la raconter?

— Je serai bien gauche ; pourtant, si vous l'exigez...

« Vous connaissez sûrement de réputation la fée Mellusine, princesse de Lusignan, et souveraine d'une grande partie de ce pays? Eh bien ! elle habitait souvent cette tour, et c'est ici que lui est arrivé le malheur qu'elle déplore depuis cinq ou six siècles. Elle avait établi son laboratoire dans un des souterrains qui se trouvent sous cette colline, et, toutes les nuits, depuis minuit jusqu'au jour, elle se livrait à ses sortiléges. Elle ne pouvait être vue d'aucun œil humain, sous peine de perdre son pouvoir. Son amant, pour devenir son mari, avait dû s'engager sur l'honneur à la laisser libre pendant ces heures mystérieuses, sans chercher à connaître ses démarches. Il triompha longtemps de la curiosité ; enfin une nuit, entraîné par son mauvais génie, il la suivit en secret et assista à ses prestiges. Elle se changeait alors en serpent, et l'on prétend même que la marque indélébile en restait à sa main gauche. Le chevalier ne put résis-

ter à ce spectacle, il s'évanouit. Mellusine le trouva étendu au pied de l'escalier. Elle le fit revenir à lui, l'aida à rejoindre son appartement, mais elle ne tarda pas à découvrir qu'il savait tout ; il la repoussa loin de lui, en l'appelant magicienne. Dès lors il fallut le bannir, et, malgré sa douleur, elle lui ordonna de quitter le château, ce qu'il fit d'abord avec empressement. Après quelques jours de séparation, vinrent les regrets, il demanda grâce ; malgré son désir à elle-même, elle fut contrainte de le refuser, l'enfer le voulait ainsi. Le pauvre jeune homme, au désespoir, se réfugia dans un couvent, où il mourut de chagrin. Elle, qui ne pouvait mourir, remplit de ses gémissements tous les bois d'alentour. C'est alors qu'elle devint *célèbre par ses cris :* elle les recommençait chaque fois qu'un Lusignan devait périr. Maintenant la famille est éteinte ; elle pleure les malheurs publics ; et, lorsque quelques malheurs frappent la contrée, les paysans vous disent :

« — Cela ne m'étonne pas, j'ai entendu la *Merlusine.* »

— Convenez, Monsieur, que cette sorcière s'est fait une bien triste existence, et que ce n'était guère la peine de se donner au diable pour cela.

— Elle vit toujours, à ce qu'on assure; elle a au moins conquis l'immortalité.

— Et puis, est-ce qu'elle aimait, votre Mellusine? Est-ce qu'elle n'aurait pas dû jeter sa baguette et ses philtres au visage de Lucifer lorsqu'il lui a donné le choix entre eux et la perte de son amant? Quel sacrifice peut être comparé à celui-là, et que me ferait tout l'enfer réuni en pareil cas?

La belle enthousiaste rougit beaucoup en prononçant ces paroles, et Victor rougit encore davantage. Il se croyait sous le poids d'un songe, cette femme exerçait déjà un pouvoir irrésistible sur son imagination. Elle lui ouvrait des routes inconnues, elle traçait devant lui des perspectives immenses, dans lesquelles son regard se perdait encore; il avait le vertige comme au sommet d'une haute montagne.

Le soleil commençait à tomber sur l'horizon; sans s'en apercevoir, ils causaient depuis plusieurs

heures. Madame de Vilmorin montrait un esprit vif, aventureux, une âme exaltée, une imagination dévorante. Elle effleurait l'un après l'autre mille sujets divers. Tour à tour mélancolique, gaie, inspirée, ou naïve, elle eût vaincu un plus rude jouteur que le pauvre Victor, livré sans défense à une sirène aussi dangereuse. Elle pensa la première à la retraite et lui demanda quel chemin elle devait suivre.

— Vous êtes destiné à me guider toujours dans ce pays, Monsieur, vous vous trouvez sous mes pas comme un bon génie, et je ne sais vraiment comment vous en remercier. Nous voici, Trim et moi, disposés à vous suivre.

Ils descendirent la colline, puis celle qui lui succède, et ils arrivèrent au bord de la Boivre.

— J'ai bien soif, dit la marquise.

— A quelques pas d'ici se trouve une fontaine, je vais vous y conduire, Madame; c'est un des plus jolis sites de nos environs.

Madame de Vilmorin y consentit, et entra avec Victor dans un bois sur le versant du coteau. La

source se montra presque inopinément devant eux entourée de grands chênes, à moitié garantie par une voûte en ruines, dont les pierres tombées, arrêtant l'eau dans sa course, formaient de petites cascades ; cette fontaine, claire comme un miroir, garnie de liserons, de lierre et de clématites, méritait bien l'éloge que venait d'en faire le jeune homme. Une mousse épaisse et fleurie couvrait la terre tout à l'entour. La marquise s'assit, et, baissant la tête, elle but dans le creux de sa main. Victor lui offrit en tremblant une jolie timbale de vermeil qui lui venait de sa mère, et qu'il portait toujours dans son carnier. Elle la regarda avant de s'en servir et en loua beaucoup la forme et le dessin.

— Mon Dieu ! ajouta-t-elle, que cet endroit est délicieux. Si j'en étais propriétaire, je voudrais y faire construire un monument digne de l'embellir. Qu'on serait bien ici pour rêver ! Je trouve que cela rappelle la fontaine de la Sirène dans la *Fiancée de Lammermoor*. Savez-vous à qui appartient ce bois?

— A moi, Madame, il est très-voisin de l'abbaye

et fait partie de ce que mon père m'a donné en me mariant.

— Voulez-vous me vendre cette fontaine?

— Je vous l'offrirai, Madame, si vous daignez l'accepter.

— Non pas, je l'achète. Je serai heureuse de me trouver la reine de ce petit coin du monde, et je l'arrangerai à ma fantaisie. Combien me la vendez-vous?

— Je l'échangerai contre un dessin de votre ouvrage.

— Eh bien, j'accepte ; vous faites un mauvais marché. Dès demain j'y mets des ouvriers.

— Et nous l'appellerons la fontaine de la Sirène.

— Sans doute. Mais il se fait tard, reconduisez-moi, je vous en prie.

Ils recommencèrent à marcher, en silence cette fois. Victor ne pouvait suffire à ses émotions. Quant à Léopoldine (ainsi se nommait la marquise), son imagination travaillait sur cette journée. Romanesque et légèrement extravagante,

elle se montait la tête par degrés, sans songer aux conséquences, sans examiner sa position et celle des autres. Hélas ! combien d'entre nous sont ainsi égarées par des rêves ! combien se laissent conduire en étourdies et deviennent coupables pour avoir été imprévoyantes. Si on calculait tout ce qu'il en coûte en quittant le chemin du devoir, on s'en abstiendrait par le soin de son propre bonheur.

Ils se séparèrent au bout de l'avenue de Servilliers. En le remerciant de sa galanterie, madame de Vilmorin donna rendez-vous à Victor le lendemain auprès de la fontaine.

— Je vous ferai part de mes plans, et vous me direz s'ils ne vous incommodent pas trop. Il faut être poli avec ses voisins.

Et, le saluant gracieusement de la main, elle courut vers le château, légère comme une biche.

III

Demeuré seul, M. de Lallière la regarda tant qu'il put l'apercevoir. Lorsqu'elle eut disparu, il tourna ses pas vers le lieu qu'ils venaient de quitter, sans avoir le projet bien arrêté de s'y rendre. La chaleur, beaucoup moins forte à cette heure, laissait arriver un souffle d'air qui soulevait ses cheveux et rafraîchissait son front. Il s'assit où elle s'était assise, il chercha à comprendre ce qu'il éprouvait, et cela lui fut impossible. Il se sentait attiré par un charme inexprimable vers cette femme si différente de ce qu'il avait connu jusque-là, et lorsque le soleil prêt à se coucher l'avertit qu'il devait reprendre le chemin de Marlé, son cœur se serra à cette idée.

Comme à l'ordinaire, Eugénie l'attendait devant la grille avec son fils ; elle lui sauta au cou et l'embrassa avec cette belle confiance d'une âme qui ignore la tromperie. Le voyant soucieux, elle

s'informa de sa santé, elle l'entoura de tous les soins du dévouement. Il ne la repoussa pas, mais ce fut tout ce qu'il put obtenir de lui-même. La chambre de madame de Lallière, ce sanctuaire de la maternité et de toutes les vertus d'une femme, lui parut sans élégance et désagréable à l'œil ; en jetant les yeux sur elle, sa modeste toilette, qui n'avait d'autre luxe qu'une propreté extrême, lui rappela, comme une dérision, ce qu'il avait vu dans la matinée. Eugénie l'observait en silence ; elle cherchait à lire dans sa pensée la cause de sa préoccupation ; elle lui envoya ses enfants, auxquels il donna un froid baiser. La pauvre femme les serra contre son cœur pour les dédommager de cette injustice. L'un d'eux, s'approchant du carnier de son père qu'il avait jeté sur une chaise, en tira la timballe de vermeil et se mit à jouer avec. Dès que Victor s'en aperçut, il la lui arracha des mains ; et, ouvrant son secrétaire, il y cacha le bijou en ajoutant que désormais personne que lui n'aurait la permission d'y toucher.

Victor ne dormit pas de la nuit. Il erra dans le cloître, allant tantôt prier à la chapelle, où il ne voyait qu'une seule image, tantôt marcher sous les grands arbres pour y trouver du silence et de la fraîcheur. Il avait véritablement la fièvre. Le lendemain, il sortit dès l'aube sans entrer chez sa femme, et, lorsqu'il manqua au déjeuner, son père ne put s'empêcher de dire que, depuis quelque temps, Victor devenait bien fantasque.

Il n'osa pas approcher du lieu du rendez-vous avant l'heure convenue, une sorte de timidité le retenait. Il parcourut tous les environs, les prairies, les futaies; les paysans étonnés le regardaient passer se demandant où pouvait ainsi courir le jeune M. de Lallière. Les gens simples ne conçoivent pas les grandes révolutions de l'âme.

Deux heures venaient de sonner, lorsqu'il se dirigea vers la *fontaine de la Sirène*. Son négligé de chasse, de fort bon goût, en faisait un tout autre homme que lorsqu'il portait ses pantalons grossiers et sa veste de toile grise. La marquise était déjà assise à la même place que la veille, la

tête dans sa main, rayonnante de fraîcheur et d'élégance. Elle le reçut à merveille, pourtant une légère teinte de tristesse voilait son beau visage.

— J'ai réfléchi depuis hier, Monsieur, dit-elle après les premiers compliments, je conserverai *notre* fontaine telle qu'elle est. Ces ruines, ces lierres, tout cet entourage lui sied à ravir, et elle perdrait beaucoup à être réparée. Ne le pensez-vous pas ?

Une longue conversation s'établit entre eux à la suite de cette demande. Victor, plus à son aise, laissa paraître son grand savoir et son esprit supérieur. Il expliqua si éloquemment les pensées qui germaient dans son âme, qu'elle l'écouta avec admiration. Ces deux êtres jeunes, beaux, faits pour se comprendre, se trouvant ainsi en face de la nature, dans un site ravissant, ressentirent tous les deux une commotion sympathique. Quand ils se séparèrent ce jour-là, une passion immense les remplissait déjà, et, sans se l'avouer, ils ne vivaient plus que l'un pour l'autre. Ils devaient se retrouver à la fête de Servilliers le lendemain, et

là, de nouveaux enchantements les attendaient. Victor, concentré dans son amour, ne vit, n'entendit rien à l'abbaye. En vain ses parents, sa femme, ses enfants l'entourèrent et essayèrent de le rappeler à lui, il ne s'en aperçut pas. Il se leva de table avant eux, sans faire d'excuses, son père n'en pouvait croire ses yeux.

— Qu'a donc Victor ? Au nom du ciel ! s'écria-t-il.

— Il s'ennuie, mon père, répondit Eugénie, il a entrevu le monde et il voudrait le connaître davantage. Il faudrait l'y envoyer, je comprends que nous ne lui suffisons pas.

— Eh bien, allez ensemble passer l'hiver à Poitiers.

— Non pas moi, mon père, je ne quitterai point l'abbaye. Je n'aime pas la ville, je suis accoutumée à notre vallée, je mourrais loin d'elle ; j'y resterai.

— Comment ! vous vous séparerez de votre mari !

— Pour son bonheur, il le faut, et je le ferai. Mes enfants me resteront, il nous reviendra.

La douce créature, en achevant ces mots, essuya

une larme qui coulait sur sa joue, et se leva pour aller rejoindre son mari. Le lendemain il ne sortit pas, et s'occupa de ses préparatifs du soir. Il fit habiller les domestiques, nettoyer la voiture, harnacher les chevaux avec un soin inaccoutumé; lui-même, vêtu simplement, mais avec recherche, sortit de sa chambre une heure avant le comte. Eugénie le contemplait d'un air orgueilleux mêlé de défiance, et elle n'osa pas l'embrasser dans la crainte de chiffonner son linge.

La fête fut magnifique, la comédie alla parfaitement. Madame de Vilmorin, chargée des principaux rôles, les joua en actrice consommée. Son éloge était dans toutes les bouches, et, lorsqu'elle reparut au salon après le spectacle, il n'y avait pas une femme qui n'en fut jalouse, pas un homme qui n'en fût amoureux. Victor en perdait la tête. Il resta le dernier à s'approcher d'elle. Pour la première fois de sa vie, il assistait à une fête, et cette fête était présidée par la femme qu'il adorait! Léopoldine vint vers lui, elle le cherchait depuis longtemps.

— Êtes-vous content ? lui dit-elle.

— Oh ! Madame ! murmura-t-il.

Le reste de la soirée elle ne s'occupa que de lui. Il ne dansait pas, elle ne dansa pas non plus. Les plus radieux sourires, les mines les plus coquettes, les regards les plus passionnés lui furent prodigués à l'envi. Il était ivre d'amour et d'amour-propre, chacun s'en aperçut, chacun en parla, bien entendu, et, toutes les pensées se reportant sur Eugénie, on se mit à la plaindre afin d'avoir le plaisir de blâmer la marquise. C'est ainsi qu'est le monde : il n'a guère de pitié que pour couvrir une méchante intention.

Victor quitta le bal le dernier : depuis longtemps les deux vieillards étaient retournés à l'abbaye. Dé ce moment une révolution totale s'opéra en lui; il ne changea rien à sa vie en apparence; mais le cœur d'Eugénie lui disait que tout était changé. Il sortait et rentrait aux mêmes heures, il était bon pour elle, affectueux envers ses enfants : un indifférent n'eût pas deviné sous son visage calme l'agitation qui le dévorait. Depuis le jour du bal,

il avait sans doute reçu une grande leçon, car il dissimulait à merveille ses inspirations et ses rêveries. Madame de Vilmorin passa encore six semaines dans le pays; on continua à parler de leur liaison, cependant personne ne put en apporter des preuves. Lorsqu'ils se rencontraient vis-à-vis du monde, ils semblaient sinon indifférents, du moins de simples connaissances. Le troisième jour après le départ de la marquise, Victor alla à Servilliers. Il n'y fut point triste. La semaine d'après, il entra un matin dans la chambre de sa femme :

— Mon amie, lui dit-il, il faut que je fasse un voyage à Paris. Voulez-vous me le permettre?

— Tout ce qui vous conviendra, Victor, vous êtes le maître.

— Eh bien, je partirai demain.

IV

Deux ans s'étaient écoulés, deux ans pendant lesquels la destinée de madame de Lallière avait

complétement changé de face, Victor habitait Paris, au milieu des plaisirs et des joies de toutes sortes, Eugénie demeurait toujours à Marlé. Cette transition s'était opérée petit à petit. D'abord le jeune homme écrivit qu'il resterait deux mois au lieu d'un; puis il annonça une passion pour la science et pour la politique, il voulait faire son droit et devenir avocat, afin d'arriver à la députation. Il se plaignait d'avoir été jusqu'à cette époque un homme inutile, d'avoir laissé enfouir les dons qu'il tenait du ciel et de s'être borné à une vie oisive et sans gloire. Maintenant il avait d'autres besoins, et sa femme l'aimait trop, disait-il, pour s'opposer à sa vocation. Un peu plus tard, quand il se serait fait une position digne d'elle, il l'appellerait à Paris, elle partagerait sa fortune et rien ne les séparerait plus.

Eugénie se soumit sans murmurer à tout ce que désirait son mari. Elle lui fit seulement observer qu'ils n'étaient pas immensément riches et qu'il ne fallait pas aventurer le bien de leurs enfants. Elle lui demanda aussi de lui écrire souvent et de

venir la voir, lorsque ses nouvelles occupations le lui permettraient. Du reste, pas un reproche, pas une plainte, toute la tendresse possible. En recevant cette lettre, les yeux de Victor se mouillèrent de larmes, il fut sur le point de retourner en Poitou ; mais une séduction trop forte le retenait, il y céda de nouveau et tout le bonheur d'Eugénie fut perdu.

Un jour, vers les deux heures après midi, M. de Lallière entra dans le boudoir de madame de Vilmorin. Ce n'était plus un campagnard timide, ignorant les belles manières et le monde ; c'était un lion dans toute la force du mot. Non pas un lion de contrebande, comme il y en a tant, mais un élégant, un spirituel jeune homme, ne perdant aucun de ses avantages, sans avoir la moindre nuance de fatuité, beau et brillant partout et toujours ; enfin, un de ces êtres créés pour dominer les autres sous tous les points de vue, et qu'il faut admirer de bonne foi lorsqu'on a l'âme assez forte pour ne pas les envier. Madame de Vilmorin le reçut avec un de ces sourires de femme qui disent

tant de choses. Il y avait tout à la fois de l'orgueil, du bonheur et de la passion dans sa physionomie. Elle lui tendit la main, qu'il baisa respectueusement d'abord et qu'il conserva ensuite dans les siennes.

— Vous venez tard, Victor, lui dit-elle, je vous attendais pour décider ma toilette de ce soir ; car je veux être la reine du bal.

— Vous n'avez qu'à paraître, chère Léopoldine, et personne ne vous refusera la couronne.

— Je ne vous demande pas des compliments, Monsieur, mais un conseil.

— Tout ce que vous voudrez.

— Eh bien ! que vous semble d'une couronne de géraniums naturels, montée au milieu de mes diamants, avec des bouquets semblables, sur une robe de gaze bleue ?

Ce sera délicieux et rare ; car, au mois de février, il n'y a peu de géraniums.

— Cela m'ira-t-il bien ?

— A ravir.

— L'iéde n'est pas de moi, je l'avoue. Batton a

raconté à ma femme de chambre qu'une femme, venue le consulter aujourd'hui, la lui avait donnée la première. Il n'a pu trouver que quelques branches de géranium ; il me les garde, à moi, qui suis *une pratique*, et *l'inventeur* s'en passera.

— Voilà ce qui s'appelle un escamotage très-adroit.

— Vous me rejoindrez à l'ambassade ?

— Oui, après avoir été chez le ministre. Tout marche à souhait, on me portera aux premières élections, et, grâce à vous, je deviendrai utile à mon pays.

— Si vous saviez comme je suis fière de mon ouvrage, et quel bonheur je trouve à me répéter chaque jour que, sans moi, vous seriez encore à végéter dans le fond d'une province, vous, créé pour de si grandes choses ! Lorsque je vous regarde, lorsque je vous entends et que vous me semblez si supérieur à tout ce qui vous entoure, je suis tentée de remercier Dieu de m'avoir envoyée dans votre chemin.

— Chère et noble Léopoldine, vous êtes mon

ange, vous êtes mon sauveur, car, si vous n'étiez pas venue, je me mourais de désespoir. Le feu sacré que le ciel a placé en moi m'étouffait. Sans en connaître la cause, je me sentais dépérir. Je rêvais, je cherchais des régions inconnues, ouvertes par mon imagination et fermées par la réalité. Mon intérieur m'était devenu odieux, les êtres que j'avais aimés me déplaisaient, j'étais seul dans la nature. Vous avez paru, et tout a changé. Bien souvent, quand je suis loin de vous, je ferme les yeux et je regarde dans le passé, je me rappelle la première fois que je vous vis dans la chapelle de l'abbaye : au milieu des éclairs, vous sembliez une apparition, puis notre rencontre aux ruines, notre conversation du lendemain à la *fontaine de la Sirène*, où nous liâmes nos cœurs sans nous l'avouer, et cette fête où vous parûtes si brillante et si belle, et ces causeries de tous les jours ensuite à notre source favorite, et ce mystère qui nous entourait. Je ne vivais qu'auprès de vous. Ces heures gâtaient tout le reste de mon existence, et vous n'aviez pas besoin, en partant, de me faire

jurer que je vous suivrais, vous me l'eussiez défendu que je vous aurais suivie de même. Je ne pouvais plus désormais me passer de vous. Vous m'aviez révélé à moi-même, vous aviez déchiré le voile qui couvrait mes yeux, je vous dois tout : gloire, fortune, intelligence, bonheur, laissez-moi rester à vos genoux pour vous remercier, vous adorer et vous bénir !

En disant ces mots, il essaya en effet de se jeter aux pieds de la marquise ; elle ne lui en laissa pas le temps.

— Oh ! pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés plus tôt ? s'écria-t-elle ; pourquoi, de part et d'autre, des chaînes détestées nous séparent-elles ?

— Ceci a été indépendant de notre volonté, Chère Léopoldine, nous étions nés l'un pour l'autre ; aussi rien ne nous désunira que la mort, je vous le jure.

— J'y compte, mon Victor !

— Vous savez, reprit-elle avec un certain embarras, qu'il y a des cordes, dans votre âme,

auxquelles je ne touche qu'en tremblant ; mais je suis inquiète, et, malgré toute ma répugnance, je parlerai. Avez-vous des nouvelles du Poitou?

— Oui.

— La santé de madame de Lallière, comment elle ?

— Elle va mieux, me dit-elle; je ne sais pourquoi je ne la crois pas. Il règne dans ses lettres un air de mystère étrange, elle me cache quelque chose.

— Si elle n'est pas bien portante cet été, il faudra aller la voir, mon ami, cela est indispensable pour votre réputation. D'ailleurs vous retrouverez vos enfants qui vous sont si chers !

— Vous venez d'éveiller le remords qui me ronge, Léopoldine. J'ai des torts affreux envers un ange qui m'aime toujours. Mes enfants ! Sans doute, je les chéris ! Eh bien ! ces remords, cette affection, tout disparaît devant mon amour. Je sais que vous me consolez de tout et que rien ne me consolerait de vous, je sais que vous avez éteint les autres sentiments de mon cœur et que vous y

régnez en souveraine. Oh! cela est une fascination!

La cloche du concierge, annonçant une visite, interrompit leur conversation, et ils se séparèrent la marquise pour recevoir les arrivants, Victor pour courir à ses affaires. En rentrant chez lui, à l'heure du dîner, on lui remit un billet de la comtesse de Cerzolles, une ancienne amie de son père, qui le priait de passer chez elle à trois heures, en ajoutant qu'après cinq heures elle n'y serait plus, et qu'il était inutile qu'il se dérangeât au cas où il ne se trouverait pas libre avant cette heure. La marquise était une femme de l'ancienne cour, très-spirituelle, très-bonne, ayant les plus grands airs du monde et comptant beaucoup dans le faubourg Saint-Germain. Victor avait employé tous les moyens possibles pour se la rendre favorable, mais il avait échoué. Madame de Cerzolles tenait infiniment aux apparences, et, dès qu'elle sut la liaison de M. de Lallière et de madame de Vilmorin, elle devint leur antagoniste déclarée. Elle se fit le défenseur d'Eugénie, et il lui échappa

un jour de dire devant plusieurs personnes : Je veux raccommoder ce ménage-là.

Dès lors, elle en fit son unique affaire. Liée avec le comte de Lallière depuis plus de cinquante ans, on prétendait qu'elle l'avait beaucoup aimé dans sa jeunesse. Elle recevait toutes ses confidences. Elle apprit de lui le départ de son fils, le chagrin de sa famille, la résignation angélique de la jeune femme. De son côté, elle raconta ce qui se faisait à Paris, la passion extravagante de Victor, qui l'avait conduit à l'apostasie, en désertant son drapeau et la croyance de ses pères. Il était entré dans les rangs ministériels ; pour plaire à une femme, il avait souillé son écusson de gentilhomme, en devenant renégat. Madame de Cerzolles, mue par le double but de la morale et de l'opinion, ne se possédait pas de colère. Il y eut bien des lettres échangées pour chercher un moyen de ramener l'infidèle. Enfin la comtesse se décida à se rendre elle-même à Marlé, et certainement il fallait de graves intérêts pour lui faire quitter son fauteuil. Depuis son retour, un parfum

de mystère entourait sa maison. Elle ne recevait plus qu'à certaines heures, elle sortait sans cesse et en secret, accompagnée d'une dame de compagnie qu'elle avait ramenée du Poitou. Ses vieux amis ne la reconnaissaient plus, et elle avait tout àfait pris les allures d'un conspirateur. Victor fut donc très-contrarié d'avoir manqué son rendez-vous. Il ne douta pas qu'on n'en fît encore *matière à procès*, et, malgré l'assurance qu'il avait acquise, il craignait les discussions où il ne se sentait pas le plus fort. Il écrivit pour faire ses excuses à madame de Cerzolles, et il se mit à sa toilette.

L'heure du bal arriva. Les vastes salons de l'ambassade d'Angleterre étaient parés et illuminés, ainsi qu'ils le sont toujours dans les grandes cérémonies. On y arrivait de toutes parts, une foule énorme les encombrait, et, comme on ne pouvait s'y remuer, il était certain qu'on s'y amusait beaucoup. Madame de Vilmorin produisit un effet foudroyant. Les géraniums, avec les diamants, eurent un succès prodigieux. Tout le monde en parlait,

et jamais la beauté de la marquise ne fit autant de malheureux. Elle était arrivée, en sa qualité d'élégante, vers minuit et demi. Il fallait bien se faire un peu attendre et désirer. On l'entoura; mais son regard ne cherchait que Victor, elle le découvrit bien vite dans la foule et s'avança vers lui. Ses yeux lui dirent toute son admiration, et, de ce moment, Léopoldine fut heureuse.

A une heure, au moment le plus fashionable, on annonça la comtesse de Cerzolles et la vicomtesse de Lallière. Chacun se retourna avec surprise. Victor était parfaitement connu; personne n'avait jamais vu sa femme; bien des gens ignoraient même qu'il fût marié. La curiosité s'éveilla, et Eugénie se trouva en butte à mille conjectures diverses. Le patronage de madame de Cerzolles la fit recevoir à merveille par l'ambassadrice et par toutes les femmes auxquelles elle fut présentée. Son embarras était extrême; tremblante, et, les larmes aux yeux, elle se cachait derrière sa protectrice. L'idée de revoir Victor, la crainte de lui avoir déplu en suivant les conseils de madame de

Cerzolles, la troublaient au point qu'elle ne se sentait pas la force de parler.

— Du courage, dit tout bas la douairière, du courage, vous avez le plus grand succès, et je vous garantis que d'ici à une heure vous serez la lionne de la soirée.

La toilette de madame de Lallière était à très-peu de chose près semblable à celle de sa rivale; seulement sa robe blanche faisait mieux ressortir les bouquets. Ses diamants étaient infiniment plus beaux, madame de Cerzolles y avait joint tous les siens... Les géraniums, au lieu d'être comme ceux de la marquise rares et rabougris, présentaient les plus belles touffes, la comtesse les avait achetés et choisis elle-même; il n'était resté à Batton que le rebut. Enfin, si la parure de Madame de Vilmorin était jolie, celle d'Eugénie semblait copiée sur le même modèle, pour montrer combien on pouvait faire mieux avec les mêmes choses. Cette nuance n'échappa à personne, et on en fit la remarque dans tous les quadrilles.

— Mon cœur, dit la comtesse à sa protégée,

lorsqu'elle la vit un peu remise, il faut valser avec mon neveu, il faut que votre mari vous voie. N'ayez pas peur, vous triompherez; vous êtes jolie comme un petit ange.

Eugénie obéit et se laissa conduire. Sa beauté, sans être très-éclatante, avait un charme de modestie et de fraîcheur inconnu à Paris, et puis elle était une *nouveauté*. Le monde est comme un libertin blasé, il lui faut de l'inconnu à tout prix. Victor, occupé près de la marquise, dans le dernier salon, fut plus d'une heure avant d'entendre parler de sa femme. Enfin un de ses amis s'approcha de lui.

— Lallière, lui dit son ami, qu'est-ce que c'est qu'une ravissante personne, portant votre nom et chaperonnée par la comtesse de Cerzolles?

— Je ne connais aucune femme de mon nom à Paris, mon cher; vous vous trompez.

— Non, certainement, je ne me trompe point; elle s'appelle la vicomtesse de Lallière, et elle valse dans la première pièce. Chacun la regarde et on en parle beaucoup, elle est délicieuse.

Madame de Cerzolles reçoit les compliments.

— Encore une fois, c'est une erreur, mon ami.

— Pas du tout. Elle a la même toilette que madame, ajouta le jeune homme en saluant la marquise, seulement sa robe est blanche.

— La même toilette que moi !

— Absolument, Madame, de magnifiques géraniums et de magnifiques diamants.

Victor et Léopoldine se regardèrent en pâlissant.

— C'est impossible ! murmura-t-il.

—Venez en juger vous-même, continua son ami, vous serez à même de voir que je ne vous trompe pas.

— Au fait, reprit M. de Lallière, avec un sourire forcé, ce sera curieux, je ne demande pas mieux que *de voir*.

Ils s'élancèrent au milieu de la foule, qui, pour être élégante, n'en est pas moins une foule, et cherchèrent la nouvelle héroïne; Victor la regarda, c'était bien Eugénie ! ugénie qu'il avait laissée campagnarde, ne sachant ni se présenter, ni saluer,

ni danser, et qu'il retrouvait lancée dans le tourbillon, éblouissante d'attraits, de grâces et d'élégance. Il ne pouvait comprendre un tel prodige. Leurs yeux se rencontrèrent, elle faillit se trouver mal; mais, reprenant toute sa présence d'esprit, elle se remit promptement et continua à valser. En ce moment, Victor se sentit toucher sur l'épaule, il se retourna, c'était la comtesse de Cerzolles.

— Eh bien, dit-elle d'un air sardonique, ne vous ai-je pas préparé une belle *surprise?* La reconnaissez-vous? J'ai fait là une admirable élève.

— Je vous dois beaucoup de reconnaissance, Madame, pour cette transformation; cependant j'aurais bien voulu qu'on me mît dans la confidence; il me semble que, puisqu'on ne demandait pas mon avis, c'était le moins qu'on me devait.

— Du tout, mon cher vicomte. Votre père et moi nous avons arrangé cette innocente mystification, et, si vous eussiez été prévenu, tout aurait manqué. Votre femme a eu bien de la peine à se décider, mais nous étions si sûrs de vous

faire plaisir, que nous avons forcé sa volonté.

— Réellement, Madame, c'est prendre trop de soins.

— En saurait-on prendre trop pour vous être agréable, à vous le fils d'un ancien ami, d'un ami de cinquante ans? Je vous avais écrit ce matin à la sollicitation d'Eugénie, elle refusait de venir au bal sans vous avoir averti. Quant à moi, j'ai été charmée d'apprendre que vous n'étiez pas chez vous, *ma surprise* a produit son effet.

L'ami de Victor, qui n'avait pas entendu cette conversation, lui dit tout bas:

— Avez-vous vu madame de Lallière?

— Oui, mon cher, et c'est véritablement ma femme, arrivée de ce soir chez la comtesse de Cerzolles et qui a voulu me faire *une surprise.*

— Je vous en félicite, elle est adorable.

— Aussi suis-je charmé de la retrouver.

La valse finissait, Eugénie s'avança vers son mari et vers la comtesse, debout l'un auprès de l'autre. Elle n'osa pas lever la tête.

— Allons, chère enfant, n'ayez pas peur, dit la

douairière, j'ai tout pris sur moi et vous ne serez pas grondée. D'ailleurs ce mari-là n'est pas bien redoutable, il vous aime tant !

— Soyez la bienvenue, Madame, répliqua Victor, quoique l'entrevue soit un peu publique ; puisque vous l'avez choisie ainsi, ce n'est pas à moi de m'en plaindre.

Eugénie lui serra la main.

— Promenez-vous ensemble, ajouta la douairière ; vous devez être fier de votre femme, vicomte, et bien empressé de la montrer. Croyez-moi, cela ne vous fera pas de tort. Je vais, du reste, vous présenter tous les deux à quelques personnes fort marquantes, qui pourront vous être utiles.

Victor n'osa pas refuser ; il donna le bras à sa femme, et tous les deux suivirent madame de Cerzolles triomphante, qui les montra ainsi à tout le bal, et qui les présenta, comme elle l'avait annoncé, aux principales autorités du Faubourg.

— Quel charmant ménage ! n'est-ce pas ? s'écriait-elle aussi haut que possible. Ils vont demeurer à Paris maintenant, la santé seule de ma-

dame de Lallière les avait tenus séparés. Elle va bien à présent, et ils ne se quitteront plus. N'ai-je pas imaginé là une délicieuse chose que de les faire rencontrer au bal? Je m'en faisais une fête. Voyez, qu'ils sont heureux !

Eugénie, en effet, était bien heureuse; pour son mari, il souffrait cruellement de toutes manières. Néanmoins il lui fut impossible de se soustraire un instant à l'obsession de la comtesse, elle ne le lâcha pas, et ajouta que, pour célébrer un si beau jour, elle resterait jusqu'à la fin du bal.

Pendant ce temps Léopoldine, mortellement inquiète, craignait de quitter sa place. Elle attendait impatiemment Victor, qui ne revenait pas, et son absence prolongée augmenta son incertitude. Le même jeune homme qui avait annoncé l'arrivée d'Eugénie reparut enfin.

— Qu'est devenu M. de Lallière? lui demanda-t-elle, ne pouvant plus résister à son impatience.

— Il est dans toute sa gloire, Madame, et je voudrais que vous le vissiez, montré comme le

bœuf gras, avec sa femme, par madame de Cerzolles.

— Avec sa femme!

— Avec sa femme, qui est, ma foi! tout adorable. C'est un heureux coquin. Ne la connaissez-vous pas?

— Si.... certainement... je l'ai vue en Poitou... Une espèce de paysanne, très-gauche et très-sotte.

— Je ne sais pas si c'est une sotte, mais je vous assure qu'elle n'est ni paysanne ni gauche.

— Et ils sont ensemble?

Le mieux du monde. Chacun les regarde et chacun en parle.

Madame de Vilmorin faillit se trouver mal. Mille idées se croisèrent dans sa tête. Elle voulut d'abord écraser sa rivale du poids de sa beauté et de ses succès, mais elle sentit qu'elle n'en aurait pas la force. Pour la première fois de sa vie, elle redouta le monde et elle comprit qu'il fallait avant tout, pour retenir son sceptre, rester honorée et garder l'estime des honnêtes gens. Elle se décida

donc à la retraite, la lutte lui paraissait douteuse, elle préféra ne pas l'engager.

— Voulez-vous bien me rendre le service d'appeler M. de Vilmorin, qui est là-bas dans la galerie? Il m'a déjà priée trois fois de m'en aller, et, comme je n'ose pas le lui faire demander une quatrième, j'y mets toute la bonne grâce possible, je le lui offre.

Le jeune homme se leva et alla chercher le marquis. Léopoldine venait de reprendre toute sa force de caractère, et, ne pouvant demeurer maîtresse du champ de bataille, elle s'arrangea une magnifique retraite. A son tour, elle se promena radieuse et calme en apparence, appuyée sur le bras de son mari, dans tous les salons. Elle adressa mille sourires, mille coquetteries ravissantes à tout ce qu'elle rencontrait, hommes ou femmes; si bien que l'on fut forcé de convenir qu'elle n'avait jamais été si belle. Elle aperçut près du buffet la comtesse de Cerzolles et Eugénie, accompagnées par M. de Lallière, elle les salua de loin, car, malgré son courage, elle ne se sentit pas

capable de leur parler. Puis elle courut vers sa voiture, et se jeta dans le fond, comme une femme épuisée de fatigue dont les forces sont à bout.

La comtesse de Cerzolles la regarda s'éloigner :

— Pauvre femme ! pensa-t-elle, elle souffre bien ! Elle a été noble et grande par sa résolution. Je la plains, mais il fallait que cela fût ainsi.

Et, se retournant, elle chercha Victor ; il venait de disparaître sans qu'Eugénie pût dire par où il avait passé.

La comtesse de Cerzolles n'était point femme à abandonner ainsi la partie. Sans se laisser troubler par lebrusque départ de Victor, elle emmena tranquillement Eugénie dans les salons, lui prescrivit de danser encore une contredanse, et n'eut pas l'air de s'apercevoir de la disparition de sa victime. Enfin la vicomtesse, ne pouvant résister à son inquiétude, la supplia de la reconduire. On appela la voiture ; elles y montèrent, et madame de Cerzolles donna à ses gens l'adresse de M. de Lallière.

— Juste ciel ! Madame, s'écria Eugénie ; me conduisez-vous donc chez mon mari !

— Et où cela, je vous prie ? où la vicomtesse de Lallière doit-elle habiter, lorsque son arrivée à Paris est connue, si ce n'est chez le vicomte de Lallière !

— Mais il m'en voudra : mais il me chassera peut-être !

— S'il est assez perverti pour vous garder rancune, vous le laisserez dire. Vos enfants seront ici demain, leur présence fera votre force ; et, quant à vous chasser, soyez tranquille, il n'osera pas.

— Et moi je n'oserai jamais monter chez lui, Madame.

— Je vais vous accompagner, et je me charge de votre installation.

— Que Dieu ait pitié de moi ! nous sommes arrivées.

La comtesse donna l'ordre de faire entrer la voiture, malgré l'heure avancée, et, envoyant son laquais en éclaireur, elle conduisit Eugénie, qui se soutenait à peine.

— Allons donc! du courage. Comment! c'est moi qui suis la plus forte; à mon âge, je suis obligée de vous aider à marcher!

On avait sonné à la porte de l'appartement; un valet de chambre, à moitié endormi, vint ouvrir, et parut surpris de la visite inaccoutumée que recevait son maître.

— Mon cher, lui dit la comtesse, voici la vicomtesse de Lallière, annoncez-la à monsieur son mari.

— Monsieur n'est pas rentré, Madame.

— Alors nous attendrons.

Le domestique prit un flambeau et éclaira.

— M. de Lallière ne comptait pas voir madame sitôt, c'est une *surprise* qu'elle lui ménageait, de sorte qu'il est bien possible que tout ne soit pas disposé....

Le laquais s'inclina et sortit.

— Que va-t-il dire! murmura Eugénie, en regardant autour d'elle. Que d'élégance dans cet ameublement! et que de souvenirs d'une autre! ajouta-t-elle à l'aspect d'une foule de petits objets

dont son instinct féminin lui révéla l'origine.

— Il faut ici du sang-froid, ma chère petite, et nous en aurons. Vous êtes dans votre droit, vous défendez la cause la plus sainte ; ne craignez rien, Dieu et les honnêtes gens vous protégeront.

Elles restèrent en silence pendant une demi-heure. La comtesse, malgré son grand âge, ne montra ni faiblesse ni fatigue. De temps en temps un léger mouvement d'épaules trahissait son impatience ; enfin une voiture s'arrêta, la porte cochère retomba lourdement, la sonnette retentit dans l'antichambre, la voix de Victor et celle de son domestique se firent entendre, il entra dans le salon. Madame de Cerzolles se leva à son aspect, pour Eugénie, elle n'en eut pas la force.

— Voilà votre femme, mon cher vicomte, j'ai voulu vous la ramener moi-même, et maintenant que je vous l'ai remise, je vais me coucher heureuse. Croyez-moi, ajouta-t-elle en lui tendant la main, c'est le plus grand service que je puisse vous rendre ; quand vous aurez bien réfléchi, vous me remercierez.

En finissant ces mots, elle embrassa la vicomtesse, presque inanimée, et, suivie de Victor qui cachait son embarras et sa colère sous des révérences, elle sortit de l'appartement.

M. de Lallière, en rentrant dans la pièce où était sa femme, resta debout auprès d'elle à la regarder, et ce ne fut qu'après un moment qu'il lui adressa la parole.

— Eh bien ! Madame, vous voilà chez moi, vous êtes venue sans y être appelée, sans savoir si je pouvais vous y recevoir. Vous m'avez placé dans la position la plus étrange, je vais être la risée de tout Paris. En vérité, madame de Cerzolles abuse étrangement de son âge, de l'autorité de mon père, pour nous imposer ainsi des lois ; car je vous connais, vous ne seriez pas venue au bal si elle ne vous y avait pas excitée. Sans le respect que je me dois à moi-même, je ne sais ce que je lui aurais dit, et ici, tout à l'heure.... je ne....

— Écoutez-moi un instant, Victor, n'accusez ni madame de Cerzolles ni votre père, ne m'accusez pas moi-même avant de m'entendre. J'ignore ce

que vous faites ici, j'ignore pourquoi vous m'avez bannie de votre présence, mais ce que je ne puis ignorer, c'est le but vers lequel vous marchez. L'ambition s'est éveillée chez vous, vous avez soif des honneurs et des richesses, pour premier échelon vous visez à être député. Eh bien, mon ami, pour arriver à ce but, vous avez besoin de l'estime publique ; pour être quelque chose, vous devez conserver les apparences et vivre en homme sérieux. Si je pouvais vous rendre la liberté, à présent que vous ne m'aimez plus, je n'hésiterais pas; malheureusement ni ma volonté ni la votre ne sont suffisantes. Nous avons des enfants, et vous vous devez à eux. Soyez sans inquiétudes, laissez-moi habiter près de vous, vous serez libre comme si je n'y étais pas. Je deviendrai ce que vous voudrez pour vous, votre sœur, votre amie, tout, hors votre femme. Vous me verrez quand il vous sera agréable de me voir, dans vos chagrins je vous consolerai, si toutefois je puis encore vous consoler. Vous irez où il vous plaira, vous êtes le maître de vous, de moi, de tout ce qui est ici. Il

vous sera doux peut-être, au milieu de vos préoccupations, de caresser quelquefois vos fils et votre fille, car ils vous sont toujours chers, eux ! enfin, pour le monde, vous avez près de vous votre famille, pour votre intérieur vous serez délivré de mille soins ennuyeux, du reste vous ne me devez rien, je ne demande rien, et soyez tranquille, quelque difficile que soit ce rôle, je le remplirai. C'est encore du bonheur que d'être si près de vous.

A mesure qu'Eugénie parlait, la physionomie de Victor prenait un autre caractère ; il s'inclinait devant elle comme devant un ange, et, saisissant sa main, il la baisa respectueusement, en y laissant tomber une larme. Elle le releva d'un geste.

— Ne nous attendrissons pas, mon ami, nous avons besoin de tout notre courage, vous pour accomplir votre tâche, moi pour soutenir ma résolution. Conduisez-moi vers mon appartement, je suis fatiguée. Demain, de bonne heure, nos chers petits seront ici, et si vous saviez combien il me tarde de les embrasser !

— Depuis quand en êtes-vous séparée?

— Depuis deux mois. Madame de Cerzolles m'a conduite ici *pour me former;* il fallait bien que je ne vous fisse pas honte.

— Je suis fier de vous, chère Eugénie, car vous êtes tout ce que je connais de plus admirable sur la terre. Croyez-vous donc que je n'aie pas mille fois regretté votre absence ! Oh ! j'ai bien souffert aussi de cette séparation ; mais, hélas ! je ne suis pas le maître !

— Je serai heureuse, Victor, je le serai si vous l'êtes. Ne vous troublez pas. Nous causerons demain, un autre jour, quand vous en aurez le temps. Ce soir, je n'en puis plus.

Aussitôt que son mari l'eut laissée seule, Eugénie se jeta à genoux et pria. La prière vient à notre aide dans les grandes occasions de la vie. Dieu seul est plus fort que la douleur !

Le lendemain les enfants arrivèrent. Victor les reçut comme un bienfait du ciel ; il les couvrit de caresses et de baisers. Eugénie, reconnaissante envers la Providence de cette réunion inespérée,

n'osa pas en demander davantage. Tous oubliaient le passé et se sentaient joyeux d'être ensemble, lorsqu'on apporta une lettre à M. de Lallière. Il pâlit en reconnaissant l'écriture.

— Nous vous laissons, reprit sa femme ; je vais installer notre petit ménage ; en attendant que nous puissions occuper un appartement plus grand, nous ne serons pas trop gênés ici.

Et, lui faisant un signe affectueux, elle sortit avec ses enfants, essuyant une larme dès qu'il ne put plus s'en apercevoir.

Victor se sentit alors le plus malheureux des êtres, placé entre deux créatures dévouées, dont l'amour lui était connu. Devant tous ses égards à l'une parce qu'elle était la mère de ses enfants, parce qu'elle portait son nom ; et cependant engagé d'honneur avec l'autre, qui se sacrifiait, qui s'exposait pour lui à se perdre aux yeux de la société, de sa famille, de son mari ; il n'avait pas le courage de les immoler l'une à l'autre, et encore moins celui de rester ainsi dans une position fausse, torturé à chaque instant par le remords ou

par la crainte. Il n'osait ouvrir la lettre de Léopoldine, car il en devinait d'avance le contenu. Malgré tous ses efforts, il n'avait pu la voir la nuit dernière, il la savait malade, désespérée, il crut que sa tête tournerait en présence de tant de périls.

Ce billet, qu'il se décida enfin à lire, était calme, résigné, contre son attente; madame de Vilmorin sentait, ainsi que lui, la nécessité imposée, elle ne lui demandait que de venir la voir, que d'apprendre de lui son sort. Si elle devait le perdre, c'était à lui d'adoucir ce coup affreux par sa présence, elle l'attendait et elle souffrait, — c'était tout.

Victor courut chez elle, il oublia l'univers devant l'idée de ses chagrins. Lorsqu'elle le reçut, elle était seule, pâle, mourante, à son aspect elle tendit les bras vers lui et se trouva mal.

— Ne crains rien, s'écria-t-il; ne crains rien; nous ne serons pas séparés!

En rentrant chez lui à l'heure du dîner, M. de Lallière trouva son fils qui jouait dans la salle à manger. Ce beau et frais visage d'enfant lui fit du bien à l'âme; il comprit que là était toute sa des-

tinée future, il comprit que ce sentiment si naturel de la paternité le consolerait du passé et de tout ce qu'il s'exposerait à perdre encore.

— Eugène, dit-il, où est ta mère ?

— Oh ! depuis ce matin, elle nous a arrangé une chambre près d'elle, elle dit que papa ne s'apercevra pas que nous sommes ici quand il ne le voudra point et qu'il aura à travailler.

— Toujours la même ! pensa Victor. O mon Dieu ! pourquoi ne puis-je être qu'un ingrat !

Aussitôt qu'Eugénie aperçut son mari, elle s'avança vers lui d'un air riant :

— J'ai vu madame de Cerzolles, Victor, je lui ai raconté combien vous avez été bon pour moi, et elle en est enchantée. Elle désire me conduire dans quelques salons ; elle prétend que c'est nécessaire *pour vous*. Il faut alors que je fasse des visites. Si cela vous est agréable, je pourrais aller d'abord chez les personnes que j'ai connues en Poitou, madame d'Armilly, madame de Vilmorin.

Eugénie tremblait légèrement en parlant de la

sorte. Maîtresse d'elle-même, elle contraignit assez bien son émotion jusqu'à ce que Victor, le cœur brisé de tant de généreuse indulgence, la serra dans ses bras, en fondant en larmes.

— Pardon ! pardon ! s'écria-t-il, je suis indigne de vous.

— Et pourquoi, mon ami ? Croyez-vous donc que j'aie de la rancune ? Je suis auprès de vous, je n'ai plus le droit de me plaindre.

Cette petite scène les calma tous les deux. Victor sentit jusqu'à quel point il pouvait compter sur la clémence de sa femme, et elle devina qu'il avait encore au fond de l'âme beaucoup de tendresse pour elle. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle mit sa carte chez la marquise. Cela leur donnait dès-lors le droit de se saluer en se rencontrant, et sauvait à M. de Lallière tout l'embarras d'une position fausse.

VI

Six moisse passèrent, six mois pendant lesquels Eugénie ne démentit pas un instant son rôle sublime. Victor, qui avait du cœur, comprenait l'héroïsme de son abnégation, car son amour était toujours le même. Aussi l'en dédommageait-il par des soins, des égards de toutes sortes, elle était maîtresse et souveraine dans la maison, il l'accablait de présents, il prévenait ses désirs et ne lui laissait pas le temps d'en former.

— C'est trop, beaucoup trop, lui disait-elle, après chaque nouveau chiffon; ne prodiguez pas ainsi l'argent pour moi. Vous en avez besoin, mon ami.

— Depuis que vous êtes ici, mon père fournit à nos dépenses. Il sent comme moi le prix de l'ange que Dieu nous a envoyés, et c'est par son ordre que je me conduis ainsi. Oh ! je voudrais pouvoir mettre à vos pieds tout l'or de l'Amérique !

L'existence de madame de Vilmorin était plus malheureuse encore. Quelque cruelle que soit la souffrance, lorsqu'elle peut être avouée, lorsqu'on n'en rougit pas, il y a toujours une consolation immense à souffrir *dans son droit*. Léopoldine, vive et passionnée au dernier degré, ne s'accoutumait pas à l'idée de savoir Victor auprès d'une autre femme, toute séraphique qu'elle était. Malgré ses protestations réitérées, malgré sa passion toujours croissante, elle était jalouse de lui, et n'avait pas un instant de repos. Chaque fois qu'elle rencontrait Eugénie, la nécessité de baisser les yeux devant elle la mettait au supplice. Il y avait dans son âme un grand fond de délicatesse et de nobles sentiments. Elle appréciait ses torts, elle souffrait de son humiliation et de ses craintes. Ainsi la punition est presque toujours à côté de la faute.

Un nouveau chagrin vint se joindre aux autres. Le marquis de Vilmorin, jusque-là indifférent aux actions de sa femme, s'avisa tout à coup de prendre de l'ombrage. Léopoldine, dans un raoût où se trouvaient M. et madame de Lallière, avait été

saisie d'un si effroyable accès de jalousie, qu'elle ne fut pas maîtresse d'elle-même et qu'on s'en aperçut. Les grands parents de M. de Vilmorin, instruits de cette espèce d'éclat, se hâtèrent de l'en prévenir, afin qu'il veillât de plus près à son honneur. Ce fut alors un système perpétuel d'espionnage. La défiance des sots est ce qu'il y a de plus affreux à supporter. Leur amour-propre s'en mêle, et ils ne savent s'imposer aucune borne. On est blessé à chaque instant de la journée, sans que rien puisse vous soustraire à leur inquisition. Ils jugent tout à leur point de vue et sont parfaitement certains qu'on les trompera, lors même qu'ils ne l'auraient pas été d'avance.

Sans bannir précisément M. de Lallière de sa maison, le marquis avait exigé de sa femme qu'elle ne le reçût que très-rarement. Ils se choisirent successivement plusieurs asiles où cacher leurs amours; ils s'aperçurent qu'on les suivait, et leurs craintes recommencèrent. Victor avait pris un grand appartement dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Sa femme et lui avaient leur entrée

parfaitement distincte, quoique sur le même palier, et la porte qui réunissait leurs deux logements ne s'ouvrait jamais que du côté du mari, par une condition tacite. Eugénie n'entrait point chez lui; si elle avait quelque chose d'important à communiquer, elle attendait l'heure du dîner, le seul moment où ils se rapprochassent.

Un matin, la marquise arriva chez M. de Lallière, sans être annoncée, tremblante, se soutenant à peine; elle se laissa tomber sur son fauteuil.

— Qu'avez-vous! au nom du ciel, s'écria-t-il.

— Je ne puis plus vivre ainsi, lui répondit-elle. Victor, je veux mourir.

— Eh! mon Dieu, qu'est-ce que c'est?

— Vous ne m'aimez plus. Hier, à ce concert chez madame de Cerzolles, cette vieille ennemie de mon bonheur, vous n'avez été occupé que de votre femme; la comtesse le faisait remarquer à tout le monde. Elle était charmante, votre femme: cet air vierge, cette couronne de victime, qu'elle s'est placée sur la tête, lui va si bien! et vous, oh!

je vous connais ! il faut que votre amour-propre soit flatté à tout prix. Comme elle était la reine de la soirée, vous avez voulu, aux yeux de chacun, étaler votre bonheur et votre gloire.

— Vous vous trompez, Léopoldine; j'ai à peine regardé madame de Lallière.

— Vous me cachez votre perfidie, mais deux cents personnes l'ont remarquée, et vous ne pouvez la nier. D'ailleurs, cette madame de Cerzolles, cette femme qui, parce qu'elle a soixante-quinze ans, ne se souvient plus de sa jeunesse, madame de Cerzolles a eu soin de me le faire savoir

— Votre raison s'égare, mon amie; madame de Cerzolles ne se mêle plus de ce qui me regarde.

— Elle se repose; elle jouit de son ouvrage.

— Léopoldine !

— Oui, je suis exaspérée, moi, dont la vie se passe à combattre pour vous contre tous les miens; moi, qui foule aux pieds mon nom, ma position, mon avenir, pour me conserver votre cœur, mais qui ne vous vois plus que des moments, dérobés aux espions qui m'entourent; eh bien ! c'est moi que

vous abandonnez pour une femme que vous appelez un ange, parce qu'elle vous laisse libre ; mais elle vous laisse libre, parce qu'elle ne vous aime pas. Que vous a-t-elle sacrifié, cette femme? où est son dévouement? Elle vous a épousé, vous qui êtes riche, elle qui était pauvre. Elle a de charmants enfants, que vous adorez et par lesquels elle vous ramènera toujours. Elle est estimée et considérée de tous. Les méchants passent leur vie à la plaindre, afin d'avoir le plaisir de me déchirer. Enfin, elle est là près de vous, elle sait qu'à six heures vous viendrez à elle avec joie; elle ne craint ni ne redoute rien, ni personne. Encore une fois, c'est moi qui suis à plaindre et non pas elle.

— Je n'ai pas voulu vous interrompre, ma bien-aimée, parce que je vous vois si exaltée que je n'espère pas calmer votre imagination. Je n'ai qu'un seul mot à vous répondre, tout ce que vous dites est vrai, hors une circonstance : ma femme a toutes ces consolations, et cependant elle est aussi malheureuse que vous, car elle m'aime comme vous, elle est jalouse comme vous, et elle ne m'a-

borde jamais, lorsque son cœur est déchiré, que par un sourire. Ce dévouement que vous méconnaissez est le plus difficile de tous, c'est le dévouement de tous les instants, celui des petites choses.....

— A merveille! continuez. Je viens vous parler de ma tendresse, et vous me répondez par un éloge complet de ma rivale. Oh! que maudit soit le jour où je vous ai aimé!

— N'achevez pas, Léopoldine; ne maudissez pas notre amour; vous le regretteriez plus tard, car toute malédiction porte malheur! Je vous aime, je vous aime de toute mon âme; il n'est pas de preuves devant lesquelles je recule pour vous en convaincre. Je vous l'ai dit, je vous le répète, si vous êtes trop tourmentée par vous-même et par les autres, nous fuirons ensemble, j'irai où vous voudrez, j'abandonnerai ma famille, mon pays, mon ambition, tout; puis-je trop faire pour vous, qui avez tant fait pour moi?

— Oh! mon Dieu, cela est-il vrai? dois-je y croire?

— Quand vous l'exigerez, vous n'avez qu'à parler.

— Je suis trop heureuse alors !

— En retour de ce bonheur, accordez-moi une grâce.

— Tout, oh ! tout ce qui se pourra !

— Ne soyez plus injuste envers elle, croyez à ses vertus, à son admirable caractère.

— J'y croirai.

— Ce n'est pas tout encore. N'écoutez plus les rapports des autres. Ayez foi en moi seul.

— Je vous le promets.

Il se mit à genoux devant elle. A moitié triste, à moitié souriante, elle passa sa main dans les boucles de ses cheveux noirs. Il la regardait, enivré, au comble du bonheur et de la passion. La porte de communication s'ouvrit, Eugénie, pâle et tremblante, entra dans le cabinet, et, sans prononcer un mot, se plaça sur le *tête à tête* à côté de madame de Vilmorin.

— Que voulez-vous, Madame ? s'écria Victor d'un ton à moitié impérieux.

— Vous allez l'apprendre, mon ami ; mais, au nom du ciel, calmez-vous, à peine vous en reste-t-il le temps.

On entendit des pas dans l'antichambre, un bruit de voix, dont l'une s'élevait peu à peu et insistait pour entrer. Le domestique défendait sa consigne avec énergie.

— Je vous dis qu'il y est, et je veux le voir.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la marquise, c'est mon mari.

— Ne craignez rien, Madame, répliqua la vicomtesse avec une dignité noble, je vous réponds de tout. Seulement composez votre visage.

Et elle marcha vers la porte qu'elle ouvrit.

— C'est vous, M. de Vilmorin, continua-t-elle, vous pouvez entrer malgré la défense. Vous trouverez le cabinet de mon mari transformé en conseil des modes ; mais vous, qui êtes un mari aussi, on consent à vous admettre.

Le marquis recula de deux pas. Il salua, bégaya quelques excuses que sa femme interrompit en se montrant derrière Eugénie.

— Sans doute, Monsieur, entrez donc, vous aurez voix au chapitre ; il n'y a pas moyen de vous surprendre, alors on veut bien tout vous avouer.

M. de Lallière joignit ses instances à celles des deux femmes, M. de Vilmorin entra.

— Oui, Monsieur, reprit Eugénie, il s'agit d'un quadrille, d'un costume pour le bal de la duchesse. Madame de Vilmorin et moi, nous voulons quelque chose d'extraordinaire, d'étourdissant, et nous sommes passées de mon appartement chez Victor, afin qu'il nous aidât de ses lumières. Je dois ajouter qu'il nous a fort mal reçues, parce que nous l'avons dérangé de son travail, et, ainsi que vous l'avez vu, il avait donné ordre de ne laisser entrer personne.

— La marquise était donc venue vous faire une visite, Madame ?

— Sans doute, nous avions pris rendez-vous, avant-hier, à l'ambassade de Sardaigne.

— Vous ne m'en aviez rien dit, ma chère ?

— Et pourquoi vous le dire ? En vérité, Mon-

sieur, vous joueriez à merveille le mari jaloux !

— Ce n'est qu'une plaisanterie, sans doute ; monsieur ne saurait l'être d'une femme telle que vous.

— Certainement non, Madame !

— Eh bien, alors reprenons nos chiffons. Vous disiez donc, Victor, qu'une bergère poudrée irait à merveille à madame de Vilmorin ; moi j'aimerais mieux pour elle la bacchante, ses cheveux, ses yeux noirs feraient à miracle avec le thyrse.

— Vraiment, Mesdames, vous me rendez trop malheureux en me prenant ainsi pour arbitre. M. de Vilmorin vous aidera tout aussi bien que moi.

— Mon mari n'entend rien en toilette, l'avez-vous donc oublié M. de Lallière ? il ne peut souffrir que je lui en parle.

— Non, cela est vrai, et, pour ne pas déranger votre aréopage, je vais vous laisser le champ libre, je reviendrai dans un moment moins important.

Victor se leva, reconduisit le marquis jusque dans l'antichambre et rentra pâle comme un spec-

tre, dans l'appréhension de ce qui allait se passer. Les deux femmes se regardaient en silence, debout et embarrassées. Elles comprenaient qu'une crise était inévitable et chacune craignait de la commencer, un mot de Victor amena l'explication.

— M. de Vilmorin est parti bien brusquement, dit-il, il faut qu'il ait une grande haine pour la toilette.

— Je vais en faire autant, répliqua Léopoldine d'une voix tremblante. Je dérange peut-être madame qui, sans doute, avait à vous parler?

— Certainement... je veux causer avec mon mari; mais avec vous surtout, Madame de Vilmorin.

— Avec moi?

— Oui, et, si vous daignez me prêter quelques minutes d'attention, vous en comprendrez toute l'importance.

— Je vous écoute, Madame; pourtant je ne comprends pas...

— Vous allez me comprendre. Depuis trois ans vous aimez mon mari, et il vous aime...

— Madame !...

— Ne le niez pas à moi, quand vous l'avez laissé voir à tout Paris ; ne me le niez pas à moi, qui ai souffert de cet amour comme d'une torture, et qui ai payé chacune de vos joies par mes larmes.

— Eugénie, ma chère, ce que vous allez faire est-il bien digne de vous ? Une scène...

— Une scène ! Oh ! non, Victor. Je me suis tue jusqu'ici, j'ai tâché de dérober, même à vous, la connaissance de mes douleurs, et, si une nécessité impérieuse ne m'y forçait pas, je me tairais encore. Vous voyez ce qui vient d'arriver, Madame ; vous voyez que je vous ai sauvée, sans moi c'en était fait de votre avenir, c'en était fait de la vie de mon mari, ne me devez-vous rien pour cela ?

— Je sens tout ce que la reconnaissance...

— Ce n'est point à moi qu'il faut offrir de la reconnaissance, c'est à madame de Cerzolles. Elle était chez moi lorsque vous êtes entrée ici. Elle a employé tout le raisonnement de son esprit pour calmer le juste ressentiment que cette démarche m'a inspiré. C'est encore elle qui, en voyant M. de

Vilmorin descendre de voiture, a compris le danger que vous couriez, et qui m'a décidée à venir près de vous pour vous sauver, pour sauver Victor Moi-même je n'y aurais pas pensé, sans doute.

— Eugénie, vous vous faites beaucoup de mal, ne vaudrait-il pas mieux nous séparer, et plus tard...

— Non, j'ai résolu de parler, et je parlerai. Vous voyez, Madame, où en sont venues les choses. Vous voyez que la moindre circonstance peut amener votre mari à une découverte, et en avez-vous pesé les conséquences?

— Eh bien! je serai perdue! qu'importe?

— Vous serez perdue! Et lui? et Victor? que lui arrivera-t-il? Vous connaissez le marquis, son caractère inflexible ne pardonnera pas. Il viendra provoquer votre amant, et il faudra qu'un des deux meure, Madame. Oseriez-vous choisir? Voulez-vous vous charger devant Dieu, devant les hommes, du meurtre de votre mari, auquel vous n'avez pas le plus petit reproche à adresser, ou de celui d'un père de famille qui a sacrifié pour vous jusqu'à son honneur?

— Oh ! mon Dieu ! cela est horrible !

— Oui, Madame, cela est horrible ! et vous reculez devant un semblable tableau. Mais, moi ! moi, pauvre femme, pauvre mère, innocente de tout cela, moi qui ai tant souffert, et qui ne me suis pas plainte tant qu'il n'y a eu que moi de sacrifiée, n'ai-je pas le droit de vous demander la vie du père de mes enfants ?

— Sa vie, Madame, je donnerais la mienne pour la sauver !

Victor, resté jusque-là comme absorbé dans ses pensées, se leva et se dirigea vers la porte.

— Restez, mon ami, je vous en supplie !

— Je ne le puis, Madame, vous me faites jouer ici un rôle ridicule. Je ne dois pas assister à une semblable conversation. Malgré mes observations vous avez voulu l'entamer ; finissez, je vous quitte la place.

— Vous ne vous en irez pas ; vous écouterez jusqu'à la fin ce que ma tendresse pour vous m'inspire ; vous verrez que je suis modérée, et madame n'aura pas à se plaindre de moi, elle doit elle-

même désirer que vous soyez près de nous. Ne faut-il pas, encore une fois, que tout cela se décide?

Léopoldine fit un signe d'assentiment; Victor se rassit.

— Mais enfin, Madame, que demandez-vous? reprit la marquise d'une voix mourante.

— Je demande que vous renonciez à votre amour. Je demande que vous nous évitiez à tous un avenir affreux, que vous cessiez de voir M. de Lallière; je demande qu'à votre tour vous acceptiez pour lui une vie de douleurs; je ne demande que ce que j'ai fait, Madame. Et ne croyez pas pour cela que je triomphe. Hélas! je ne sais que trop le sort qui m'attend! Rien ne me rendra l'affection de Victor. L'amour éteint ne se rallume jamais; aussi n'est-ce pas pour moi que je vous supplie, c'est pour lui!

Victor se leva de nouveau.

— Eugénie, vous me mettez au supplice. Je ne puis, je ne veux pas en entendre davantage.

— Laissez-le aller, Madame, reprit Léopoldine,

qu'avons-nous besoin de lui ? Je sais que ma position me force à baisser la tête devant vous, que de vous je dois tout entendre, parlez, je vous écoute.

— Ne croyez pas, je vous en supplie, dit Eugénie à la marquise, que je sois insensible à vos souffrances. Oh ! non, je n'ai pas l'âme si dure, et j'ai tant souffert moi-même ! Pourtant que n'aurais-je pas à vous dire ? Vous ne saurez jamais quelle vie était la nôtre avant que vous fussiez venue briser notre intérieur. Vous ne saurez jamais combien nous étions heureux !

— *Vous*, Madame, vous étiez heureuse, mais *lui !*

— Lui, il l'était aussi ; il ne connaissait pas autre chose.

— Il ne connaissait pas autre chose, mais il rêvait, et les rêves qui ne se réalisent pas nous tuent.

— Oh ! vous m'avez enlevé mon Victor.

— Non, non, mille fois non, Madame, s'écria la marquise avec énergie ! je ne vous ai pas enlevé

votre Victor. Le vôtre et le mien ne sont pas la même personne. Le vôtre, c'était un jeune homme ignorant de tout, sans caractère, sans talent, sans grâce ; c'était un campagnard étonné à la vue d'une femme, ne comprenant ni le monde ni lui-même. Et voyez ce que j'en ai fait : un des hommes les plus éloquents de cette époque, un de ceux qui promettent le plus à l'avenir du pays, un modèle d'élégance, de bon goût, de galanterie ; il est devenu par moi un objet d'envie pour ses rivaux, d'admiration pour tous. Voilà, Madame, ce qu'il me doit, voilà où mon amour l'a conduit. Direz-vous encore que ce soit votre Victor ?

— Oh ! non, répondit en secouant la tête la pauvre femme, non, ce n'est pas ainsi que je l'ai connu. C'est bien là ce qu'il est aujourd'hui, mais vous ne dites pas tout, vous ne parlez pas des suites, vous oubliez les dangers ; son amour-propre doit être satisfait, son cœur l'est-il ? croyez-vous qu'il ne souffre pas, placé ainsi entre nous deux ? vous l'avez vu tout à l'heure, il n'a pu résister à ses angoisses, il s'est enfui.

— Eh bien, Madame, il fallait rester en Poitou !

— Songez-vous à ce que vous dites, Madame ? Je vous pardonne, vous n'êtes pas mère ! vous ignorez cet affreux chagrin de voir compromettre l'existence de ses enfants.

— J'ai été trop vive, j'en conviens, et je vous remercie de votre clémence. Oh ! vous ne sentez pas tout ce que je souffre !

— Je sens et je comprends tout, excepté une chose, c'est que vous hésitiez à vous dévouer pour lui. Réfléchissez un instant, nous sommes perdus, si vous continuez à braver les malheurs qui vous menacent. Oh ! si j'étais à votre place, moi, si je pouvais le rendre au repos en le quittant ! S'il m'était permis de le laisser libre !

— Vous ne le feriez pas.

— Je le ferais. J'ai fait davantage, croyez-moi. Pour lui, pour mes enfants, je suis restée près de lui, j'ai tout vu sans me plaindre.

Il y eut un moment de silence, Léopoldine sanglotait. La vicomtesse s'approcha d'elle et lui prit la main :

— Du courage, Madame, pensez que vous faites votre devoir. Pensez que vous vous sacrifiez à votre amour même. Cela donne des forces et un noble orgueil, je sais ce que c'est ; priez, vous serez secourue. Dieu n'abandonne jamais les dévouements, il les récompense tôt ou tard. Il les récompense souvent par eux-mêmes.

— Oh ! Madame ! je ne le pourrai pas !

— Vous le pouvez, si vous *voulez* le *vouloir.*

— Hélas ! je ne suis pas assez généreuse pour cela.

— Je vous le répète, priez !

Il y eut un long moment de silence, pendant lequel on n'entendit que les soupirs convulsifs de la marquise.

— Vous avez raison, reprit-elle enfin en essuyant ses yeux, comme par un effort désespéré, il faut que cela finisse. Je vous obéirai, Madame.

— M'obéir ! Je ne commande pas.

— C'est votre droit qui commande. Je sais ce que je vous dois, et pour votre bonté, car vous avez toujours été bonne et admirable, et pour

votre secours d'aujourd'hui. Le jour est venu où je vous payerai tout cela. Soyez tranquille, vous allez être débarrassée de moi, je vous rendrai votre mari, je ne le verrai jamais, et tout le monde sera heureux.

— Et vous le deviendrez par la suite, en songeant au résultat de vos sacrifices.

— Moi ! il n'est pas question de moi dans tout ceci, mais de vous, de lui, de vos enfants, de M. de Vilmorin. Il n'y a que ma pauvre mère, bon Dieu !

— Madame d'Armilly vous saura gré de votre héroïsme.

— Pauvre mère !

— Elle vous aime bien.

— Je vous demande huit jours, Madame; je vous demande de voir encore une fois Victor, et après, tout sera fini.

— Puis-je vous refuser quelque chose, à vous qui m'accordez la vie de mon mari, l'avenir de ma jeune famille. Soyez bénie, et que le ciel vous pardonne comme moi !

Madame de Vilmorin baissa la tête pour cacher

ses larmes. Eugénie s'assit auprès d'elle, et par de douces paroles essaya de calmer son désespoir. Elle la regardait sans l'entendre. Tout à coup elle l'interrompit :

— N'est-ce pas, Madame, que vous ne lui direz pas de mal de moi quand je n'y serai plus ?

— Que Dieu m'en préserve. Je sais ce que l'on doit aux souvenirs et aux nobles âmes; soyez tranquille, je vous conserverai un ami.

— Oh ! que vous êtes heureuse d'être un ange.

— Vous allez faire plus que moi encore.

— Adieu, Madame, adieu pour toujours, sans doute. Il faut que je rentre et que je dissimule mes souffrances. C'est là mon plus grand supplice.

— Et... que dirai-je à Victor?

— Tout ce que vous voudrez ; n'êtes-vous pas la maîtresse de sa vie et de la mienne ?

— Mais encore ?

— Je lui écrirai.

Et, sans ajouter un mot, elle se précipita hors de l'appartement.

les faire oublier à vous-mêmes ; voilà mon rôle tel que je l'ai compris en vous épousant, tel que je le comprends surtout aujourd'hui qu'il a plu à Dieu de m'éprouver. Voulez-vous voir vos enfants?

— Merci, douce et chère Eugénie, merci de votre inépuisable indulgence, de votre bonté sans pareille, merci. C'est vous seule et mes enfants qui m'attachez à présent à la vie. Dans quelques heures je vous reverrai tous. Maintenant j'ai besoin de solitude, j'ai besoin de me recueillir dans cette grande crise de ma vie. Je sens combien je suis coupable, je sens tout ce que votre abnégation a de divin ; aussi je veux me rendre digne de vous. A bientôt, mon amie, et que je vous remercie encore.

— Comme il l'aime ! murmura Eugénie en se retirant auprès de ses enfants. Hélas ! il va être bien malheureux !

Resté seul, Victor s'abandonna à la douleur. Il ne pouvait y croire. Tel est le propre des grands chagrins, c'est qu'on commence toujours par en douter. Il se demandait à lui-même si c'était bien

vrai qu'il eût renoncé à Léopoldine, qu'il l'avait laissée se sacrifier pour lui, et à cette pensée tout son cœur se révoltait. Il eut à soutenir un combat cruel. Le souvenir d'Eugénie, si touchante et si généreuse, celui de ses enfants, ajoutaient encore une torture de plus à ses tortures. Il en coûte toujours le repos pour sortir de la ligne du devoir. Les hommes même ne l'abandonnent pas impunément; pour les femmes, c'est la perte de l'âme, quand ce n'est pas celle de toute l'existence.

On lui apporta une lettre de Léopoldine :

« Vous savez tout à présent, Victor, n'est-ce pas? vous savez tout et vous pleurez comme moi, car vous m'aimez comme je vous aime. Ce qui arrive aujourd'hui devait arriver plus tard : tout nous séparait ; nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. J'ai promis à votre femme que je briserais nos deux cœurs, que nous ne nous reverrions plus qu'une fois, et je tiendrai cette promesse. Vous jouirez du prix de mon dévouement, vous, et c'est dans cette idée que je puise le courage nécessaire pour l'accomplir. Il me reste encore un de-

voir, c'est de vous rendre votre promesse. Vous êtes libre; ces mots si chers, ces serments tant répétés de ne jamais séparer nos destinées, de fuir ensemble plutôt que d'y consentir, reprenez-les. Demeurez auprès de l'ange qui vous consolera de tout. Aimez-la, aimez vos enfants; mais n'oubliez pas la femme qui vous a donné sa vie. Adieu; vous viendrez me voir le jour où je vous l'écrirai, et nous ne nous retrouverons plus en ce monde. Ne soyez pas trop malheureux, et pourtant gardez-moi votre amour. »

Deux jours se passèrent depuis cet événement sans qu'on entendît parler de la marquise. Victor souffrait horriblement; il le cachait à sa femme, qui n'avait pas de peine à le deviner. Enfin, le troisième jour, il reçut un nouveau billet, qui ne contenait que ces mots :

« Demain, à ma maison d'Auteuil, à deux heures, et c'est pour la dernière fois. »

Avant de partir pour Auteuil, M. de Lallière entra chez sa femme.

— Eugénie, lui dit-il, au point où nous en som-

mes, je ne veux pas vous tromper. Je vais à Auteuil voir madame de Vilmorin pour la dernière fois, je vous en donne ma parole ; et vous savez que vous pouvez y croire. J'ai bien réfléchi, et je suis à peu près sûr de ne rien promettre au-dessus de mes forces. Je vous préviendrai dès que je serai de retour.

— J'ai confiance en vous, mon ami ; allez, et tâchez de ne pas trop briser votre cœur ni celui de cette pauvre créature.

Victor monta en voiture et se fit conduire à Auteuil. En arrivant, il trouva, contre l'ordinaire, la grille ouverte. Léopoldine l'attendait, debout sur le perron. Sa pâleur, le changement de ses traits, annonçaient de vives souffrances. Elle le reçut avec une dignité si calme qu'elle ressemblait à de la froideur.

— Venez dans mon boudoir, lui dit-elle, je suis absolument seule ici, pour plus de sûreté. On ne nous dérangera pas. Donnez ordre à votre cocher d'emmener la voiture et les chevaux à l'auberge, faites fermer les grilles, ôtez-en la clef ; soyons

isolés en face de Dieu, dans ce moment solennel, le dernier qui nous soit accordé en ce monde.

Victor obéit, puis il revint près de Léopoldine; il la trouva couchée sur une ottomane, épuisée de lassitude et de souffrance, vêtue de blanc, une fleur dans ses cheveux, un bouquet à son côté. L'atmosphère du boudoir était imprégnée des odeurs les plus pénétrantes, Victor s'en trouva presque suffoqué. Elle lui tendit la main, qu'il couvrit de baisers.

— Vous le voyez, lui dit-elle, j'ai voulu que cet instant d'amour, que cet adieu éternel fût embelli de tout ce qui a charmé nos heures de bonheur. Ici, dans ce même lieu, nous avons passé de longues journées à nous regarder, à nous aimer, au milieu de ces fleurs, de ces tableaux, de ces porcelaines, c'est là que nous devons nous quitter, pour résumer dans cette entrevue les joies de notre passé. N'ai-je pas raison, Victor?

La beauté de madame de Vilmorin n'avait jamais été plus frappante, mais elle avait changé de caractère; son excessive élégance, la recherche

extrême de sa toilette et de son entourage, étaient, s'il est possible, plus remarquables encore que de coutume. Cependant, au lieu de sa vivacité habituelle, au lieu de ses regards brûlants, elle paraissait languissante, affaissée, presque mourante. Cette nature énergique succombait sous le serre du désespoir. Elle ne le combattait pas, elle lui cédait la place.

— Eh bien, Victor, commencez-vous à comprendre que nous sommes désunis, que nous ne nous verrons plus ? Croyez-vous que vous vous en consolerez facilement ? Arrangez-vous votre vie sans moi ?

— Ne me parlez pas ainsi, Léopoldine, vous me tuez. Depuis huit jours, je n'ai pas pensé à autre chose. Je sens que l'impérieuse nécessité nous écrase, je sais que je dois sacrifier à votre repos ce que vous sacrifiez au mien, et pourtant je ne puis y songer sans frémir de tous mes membres ; il me semble qu'on m'arrache l'âme. D'aujourd'hui seulement je connais la force de mon amour.

— Oh ! oui, nous nous aimions bien ; c'était le

paradis sur la terre. Nous n'avions qu'une même pensée, qu'un même cœur, qu'un même désir. A présent, il faut rompre tout cela ; le monde le veut !

— Si vous l'aviez permis, ma bien-aimée, si vous ne m'aviez pas rendu ma parole, nous aurions secoué ce joug odieux, nous serions maintenant à l'abri de tout, réunis pour jamais dans quelque retraite lointaine.

— Oui, je le sais. Vous abandonneriez votre pays, votre famille, nous jetterions le désespoir dans les cœurs qui nous chérissent, et nous partirions ensemble. C'est un beau rêve, mais impossible à accomplir. D'ailleurs, je vous connais, Victor, le remords vous aurait tué ; l'image de votre femme désolée, de vos enfants éplorés, de votre père, courbé sous le poids du chagrin, vous aurait toujours poursuivi. Vous ne me l'eussiez pas dit, je l'aurais deviné, et notre malheur était certain. Le premier regret eût tué la confiance, et la confiance est le soutien de l'amour : ils meurent tous les deux à la fois. J'ai pesé cela depuis deux

jours, et c'est pourquoi je vous répète que nous devons nous séparer.

— Comment ! Léopoldiue, nous nous voyons aujourd'hui, et demain se passera, les jours, les semaines, les mois, les années s'écouleront, et nous ne nous rencontrerons plus ! Vous voulez que j'ôte de ma vie ce qui en faisait le charme, l'unique occupation, et que je reste seul en face de mes souvenirs ?

— Vous ne serez pas seul, mon ami.

— Cela est plus affreux encore. Je verrai devant moi, sans cesse, une autre pauvre victime, qui souffrira de mes douleurs et des siennes, qui se consolera moins de mes douleurs que des siennes. Et je ne trouverai pas un encouragement à lui donner, pas un espoir, rien dans l'avenir ! Mais je préfère la mort à une pareille existence !

— La mort ! oh ! oui, la mort ! C'est là notre véritable amie, c'est elle qui nous tend les bras quand tout nous abandonne.

— Que ne pouvons-nous mourir ensemble, Léopoldine !

— Vous ne devez pas mourir, vous, mon ami, vous êtes nécessaire à vos enfants. Moi, je suis libre et rien ne m'empêchera d'en finir avec la douleur.

— Qu'entendez-vous par ces mots, au nom du ciel ?

— Rien autre chose que ce que vous entendez vous-même.

— Oh ! si. Je devine tout maintenant, ce sang-froid, cette solitude, cette parure, vous voulez vous tuer.

— Et quand cela serait?

— Vous n'auriez qu'un tort, celui de ne pas me faire partager le sort que vous avez choisi.

— Serait-il vrai, mon Dieu ! tu m'aimerais assez pour cela !

— Va ! il est bien moins cruel de mourir avec toi que de vivre sans toi, ma Léopoldine ; et, quand j'ai accepté cette tâche, j'en ignorais l'étendue. Tu as mieux jugé notre position. Quand veux-tu mourir?

— Aujourd'hui.

— Comment?

— As-tu lu un livre de M. Léon Gozlan, qui s'appelle le *Notaire de Chantilly?* As-tu vu la mort d'une jeune fille asphyxiée par des fleurs?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, cette manière m'a toujours paru la plus poétique d'en finir avec la vie, et j'ai souvent pensé à ce moyen. Dans les moments les plus enivrants de mon bonheur, je songeais à cette façon de s'endormir sans souffrance, de s'endormir heureux et de ne pas craindre le réveil. J'ai eu cent fois envie de te le proposer. Depuis ce fatal jour qui a rompu nos liens, ma résolution a été prise. Je suis allé trouver un habile naturaliste, et, sous prétexte de m'en garantir, j'ai obtenu de lui le nom de toutes les fleurs vénéneuses qu'il est possible de se procurer à Paris. J'ai appris le degré de chaleur qu'il fallait donner à la pièce. J'ai combiné ma mort et je l'ai faite belle, jeune et couronnée de roses. En ouvrant cette porte, j'entrerai dans la serre où tout est prêt, et je n'en sortirai plus. Voilà la vérité, je te la devais; car, si tu veux par-

tager mon sort, si tu trouves l'absence pire que le tombeau, je n'ai pas le droit de t'en empêcher, tu es libre, comme je le suis, et de la sorte, nous réaliserons notre rêve, nous ne nous quitterons plus.

Victor la regardait avec adoration, pendant qu'elle parlait ainsi ; à genoux devant elle, toute l'extravagance de la passion la plus insensée se peignait dans ses yeux.

— Si je le veux ! s'écria-t-il enfin, mais c'est le désir le plus cher de mon cœur. Ne plus nous quitter, mourir ensemble, puisque tout nous sépare, voilà mon unique envie, et quand tu seras décidée, dis un mot, me voilà.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et certainement cette minute d'exaltation fut la plus douce de leur vie.

— Je vais écrire à ma pauvre Eugénie, lui dire adieu, ainsi qu'à mon père, à mes enfants. Pauvres enfants ! ils ne perdront pas grand'chose. Sans toi je n'étais rien, en me séparant de toi, c'en était fait de mon intelligence, de mon cou-

rage. Je n'avais plus d'avenir à leur présenter.

Il se plaça près d'un bureau et écrivit d'une main ferme son dernier souvenir à celle qui l'avait tant aimé, que sa mort allait plonger dans le désespoir. Il ne put retenir quelques larmes.

— Si tu as des regrets, tu es libre encore, Victor, reprit la marquise.

— Ce n'est pas sur moi que je pleure, mon amie, c'est sur elle. Maintenant tout est fini entre le monde et moi, je n'appartiens plus qu'à toi seule, ordonne à ton esclave.

Quelques heures se passèrent ainsi. La nuit commençait à descendre quand madame de Vilmorin déclara qu'il était temps d'entrer dans la serre. Ils entr'ouvrirent la porte, l'odeur suffocante qui en sortit les fit reculer malgré eux.

— Allons, murmura Victor en souriant, nous laisserons-nous intimider pour si peu de chose?

Et, prenant la main de la marquise, il l'introduisit dans la serre.

— Il est charmant, notre tombeau, continua-t-il; c'est sur ce canapé, au milieu de ces parfums, que

nous allons cesser de vivre ! Qui n'envierait pas notre destinée !

— Oui, la mort, pour nous, c'est la vie. Et pourtant, nous sommes jeunes, nous sommes beaux, nous avons un avenir brillant, tout cela nous appartient encore ; mais tout cela sans l'amour, ce ne sont que des dons funestes. Viens ici, mon bien-aimé, pour célébrer notre dernière heure, je trouverai des chants sublimes.

Et, se mettant au piano, de sa voix sonore et timbrée, elle entonna le duo de la *Favorite*. Victor lui répondit. Jamais peut-être ce morceau ne fut chanté avec une expression plus déchirante. Les émotions de l'âme sont mille fois plus puissantes, plus délicieuses que toutes les sensations matérielles. Il n'est pas donné à tout le monde de les comprendre ; mais, lorsqu'on les a connues, on les regrette sans cesse.

Une heure s'écoula de la sorte. L'engourdissement commençait à venir. Chacun d'eux, préoccupé de la souffrance de l'autre, oubliait la sienne propre.

— Comment es-tu, ma Léopoldine? disait Victor.

— Bien, bien, voici le sommeil qui arrive.

La malheureuse sentait dans ses artères une fièvre qui la brûlait.

— Et toi? reprit-elle après un instant.

— Oh! moi, je te regarde, je te sens près de moi, il ne me manque rien.

Ils se turent quelques instants. L'assoupissement les gagnait déjà.

Sais-tu ce que je vois à présent, mon amie? murmura Victor. Je vois comme dans un mirage ces belles vallées de mon pays natal, cette ruine où nous nous sommes parlé pour la première fois, cette fontaine qui t'appartient, et où nous commençâmes à nous aimer. Ah! que c'est beau! mes prairies, mes bois, ma vieille abbaye! Mes rêves dans les forêts, mes désirs inconnus, et cet ange qui les a réalisés tous, je vois tout cela! Et toi, n'as-tu pas oublié ces moments de délire? Depuis lors, n'est-ce pas, je ne t'ai point causé un chagrin volontaire, tu m'as toujours trouvé le même, dé-

voué, obéissant, prêt à tout faire pour te prouver que je t'aimais ? Jusqu'à la mort, Léopoldine, je l'avais juré, je tiens mon serment.

— Oh ! oui, répondit-elle faiblement, oh ! oui, je me souviens, j'étais bien heureuse, belle, fêtée, applaudie partout, désirée, adorée de tous ! oui c'était beau, la vie ! Je t'ai tout sacrifié, Victor, mais je ne m'en repens pas, car toi aussi tu m'as bien aimée !

La lampe, placée dans une coupe d'albâtre, vacillait, prête à s'éteindre.

— Je ne sais, dit-elle, ma vue se trouble sans doute.... je n'y vois presque plus....

— Nous n'y verrons plus du tout dans quelques instants, la lumière va mourir avant nous.

— Oh ! non, Victor, je ne veux pas mourir dans les ténèbres ; jusqu'au dernier moment je veux fixer mes yeux sur les tiens ; je veux voir ces fleurs, je veux voir ma main, mes traits dans cette glace. Ranime cette lueur, je t'en conjure.

— C'est inutile, il n'y a plus d'huile. Mais la lune devrait nous éclairer, elle est superbe ce soir.

— J'ai tout prévu. Pour ôter le plus petit passage à l'air, j'ai fait recouvrir les vitres de la serre avec les nattes ; nous ne verrons plus le ciel, plus rien dehors.

Et elle soupira faiblement.

— Léopoldine, as-tu écrit à ta mère?

— Oui, à ma mère, à mon mari, à mes sœurs ; tout cela est sur mon bureau.

— Où croit-on que tu es allée ?

— Passer la journée et coucher chez ma sœur aînée, à Luciennes.

Il ne répliqua rien, son front se rembrunit.

— On saura que tu as mis fin à tes jours ?

— Oui, je le dis à peu près dans mes lettres.

— Pourquoi cela?

— Pour rien.

La douleur devenait intolérable.

— Victor, j'ai bien soif.

Il lui offrit du vin de Champagne, versé dans une coupe.

— Non, pas cela, de l'eau.

Elle but, et en lui rendant la coupe, il voulut

baiser sa main ; elle la retira. Ils restèrent silencieux quelques minutes encore.

— Léopoldine.... et Dieu?

— Oh ! Dieu, s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, il nous pardonnera.

— Peut-être.

— Mon ami, je ne dors pas.... on m'avait trompée, je souffre cruellement.

— Tu souffres?... Veux-tu que j'ouvre la porte?

— Non. D'ailleurs, cela n'est plus possible, j'ai laissé la clef en dehors.

— Tu es donc toujours résolue à mourir?

— Toujours !

— Tu ne te repens pas de ce parti extrême?

— Non, mais je souffre.

— Et moi !

Elle se roulait convulsivement sur le canapé. Debout près d'elle, il la contemplait en silence, essuyant de temps en temps les gouttes de sueur dont la souffrance couvrait son visage.

— Mon Dieu, murmura-t-il, pardonnez-moi !

La lampe s'éteignit.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est le commencement de la mort !

Elle se mit à pleurer. Il se taisait, lui ! pourtant toutes les tortures de l'enfer déchiraient son âme.

— C'est affreux ! ce sont des douleurs intolérables. Victor, oh ! quelle horrible chose que la mort !

— Oui, cela est horrible de mourir dans la force de mon âge, de mon talent, avec toute une vie de gloire en perspective. Et mon Eugénie, et mes enfants, et mon père !

— Tu regrettes !

— Oui, je regrette, et surtout je sens que je serai regretté. Mon Eugénie, mon angélique Eugénie !

— Oh ! mon Dieu ! il parle d'elle !

— Je suis bien coupable ; Seigneur, elle en mourra !

— Comment ! moi qui, pour ne pas l'affliger, lui cache ce que j'éprouve, il vient ainsi me jeter à la face qu'il ne s'occupe que d'une autre.

— Puisque je meurs avec vous, ne lui enviez pas mes remords.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! c'est trop de maux à la fois!

Elle recommença à pleurer.

— Victor, s'écria-t-elle enfin, après un assez long intervalle; Victor, je ne veux plus mourir!

— Il est trop tard, Léopoldine; notre sort est décidé. Nous ne sortirons plus d'ici.

— Non, il n'est pas trop tard; non, nous pouvons encore vivre. De l'air! de l'air! Oh! je t'en conjure, de l'air!

— Non, non, cela est impossible; nous allons mourir.

— Mais je ne le veux pas! Mourir à vingt ans, lorsque tout me sourit, la fortune, la beauté, le monde; lorsque je n'ai qu'un mot à dire pour mettre vingt hommes à mes pieds. Non, je ne mourrai pas.

— Vous mourrez, vous dis-je.

— Vous êtes donc un bourreau, vous ne m'avez donc jamais aimée, que vous n'avez pas pitié de moi?

— Vous subissez comme moi les conséquences de notre folie ; voilà tout.

— Oui, c'est une folie, vous avez raison ; ne pouvions-nous donc prendre un parti énergique, nous séparer, puisqu'il le fallait, et chercher ailleurs un bonheur devenu impossible à nous deux ? c'est une leçon, et à l'avenir....

— L'avenir n'existe pas pour nous !

— Ne jouez point ainsi, Victor ; la raison nous est revenue ; profitons-en, brisez cette vitre.

— Jamais.

— Je l'ouvrirai donc moi-même.

Il saisit ses deux mains et les serra fortement.

— Vous ne quitterez pas cette place.

— Vous êtes un infâme qui abusez de votre force. Oh ! laissez-moi ; je ne veux pas mourir pour vous ni avec vous ; je vous hais !

— Eh bien, moi aussi, je vous hais, car vous m'avez conduit où je suis ; c'est vous qui me tuez, c'est vous qui avez détruit mon bonheur, mon repos ; c'est vous qui m'avez rendu coupable. Sans vous, sans votre fatale influence, je serais encore

heureux, honoré, dans ma famille, dans mon pays ! Soyez maudite !

— Je vous hais, répéta-t-elle, dans des souffrances atroces, je vous hais ! de l'air, je ne veux pas mourir !

— Et vous mourrez ! car je ne vous ferai plus de sacrifices. Vous avez exigé que j'abandonnasse tout ce qui m'aimait au monde ; à présent mes yeux sont ouverts et je ne vous accorderai rien. Je ne veux pas qu'on se rie de moi, qu'on me montre au doigt dans le monde, qu'on dise : Voilà cet homme qui avait résolu de mourir avec sa maîtresse, et qui n'en a pas eu le courage ! Oh ! ce ne sera pas !

— Et qu'importe le ridicule ! c'est la vie, la vie à tout prix qu'il me faut !

— Non, vous avez voulu mourir, vous mourrez !

Léopoldine, devenue furieuse par cette assurance réitérée, fit un dernier effort pour se lever. Ses forces déjà épuisées cédèrent promptement à la vigueur plus énergique de Victor, elle retomba presque sans connaissance. Quant à lui, sa nature herculéenne combattait le mal corps à corps. Il

employait tout ce qui lui restait de puissance à se défendre contre l'instinct de la vie.

— Eugénie ! murmura-t-il, priez pour moi. Mon Dieu ! pardon !

— Je m'endors, répliqua Léopoldine ; voici la fin. Oh ! vous aussi soyez maudit !

Elle ne fit plus aucun mouvement. Il la toucha : elle était glacée.

— A moi maintenant !

Et, comme il se trouva seul, il donna un libre cours à son désespoir. Ce qu'il abandonnait était toujours devant ses yeux, et, chose étrange, il n'avait pas un regret pour la femme étendue devant lui, inanimée. Le cœur humain est ainsi fait !

— Oh ! mourir ! disait-il, et mes pauvres enfants !

L'assoupissement venait peu à peu, sa tête tournait comme dans un vertige, ses jambes fléchissaient sous lui ; tout en conservant sa connaissance, il succombait à l'influence des parfums empoisonnés.

— Oh ! mon Dieu ! recevez mon âme.

Et il tomba sur le tapis, aux pieds de madame de Vilmorin.

VIII

A peine M. de Lallière était-il parti qu'Eugénie se rendit chez la comtesse. Son inquiétude se peignait sur ses traits.

— Bon Dieu ! qu'avez-vous, ma chère? s'écria la douairière.

— Je devrais être heureuse, Madame, car le ciel m'a fait la grâce de me ramener mon mari; mais je ne sais pourquoi il m'est impossible de calmer mon imagination, ou, pour mieux dire, je ne le sais que trop, hélas ! Victor est allé à Auteuil.

— Eh bien ! alors que signifient vos paroles?

— C'est pour la dernière fois; c'est un éternel adieu qu'ils se disent aujourd'hui....

— Ils se disent un éternel adieu ! Ma chère enfant, écoutez-moi : vous avez un courage surna-

turel, vous avez supporté jusqu'à présent des épreuves inouïes, il ne faut donc pas vous tromper : s'ils se disent un éternel adieu, ils se reverront demain. Vous n'avez pas l'expérience des passions, sans cela vous sauriez qu'il n'y a d'autre éternel adieu que celui qu'on ne se dit pas. Il faut donc vous armer de patience; ce n'est pas fini.

— Mais il me l'a juré ! elle le lui a écrit !

— Tout cela est très-possible; je ne répondrai que par un seul mot : ils se sont vus !

— Supposez-vous donc que Victor soit capable de me tromper, Madame?

— Non, il se trompe lui-même. Il est sorti de bonne foi, convaincu qu'il ne reverrait jamais madame de Vilmorin, au désespoir de cette séparation, et se croyant très-fort contre lui et contre elle. Au premier regard, il aura tout oublié.

— Il l'aime donc bien, mon Dieu !

— Il l'aime comme on aime. Un peu plus, un peu moins, les résultats sont toujours semblables : cela ne diffère que par la durée, et ici, tout dé-

pend des circonstances d'abord et puis de l'adresse de la femme aimée.

— Il m'a aimée bien peu de temps, moi.

— Cela était impossible autrement dans la position où vous étiez et avec son caractère : sa femme! pas le plus petit obstacle, pas le moindre incident, tous les jours la même chose! Il fallait que cela eût une fin. Cette imagination conquérante, ce génie inconnu, ne pouvaient pas exister dans une vieille abbaye du Poitou, en face de petits marmots, de deux vieillards et d'une honnête femme. Cela avait besoin d'un peu de dévergondage! Il était nécessaire qu'il reçût des coups sur les doigts, pour lui apprendre à les allonger. Si la marquise *ne lui fût pas apparue*, il se serait trouvé quelque fillette dont il aurait fait un ange, et cela eût peut-être été encore plus dangereux, car il aurait pu dissiper sa fortune. A présent il commence à revenir. Tranquillisez-vous, il reviendra tout à fait.... un peu plus tard.

— Permettez-moi de rester avec vous pendant le temps de son absence. J'ai dit chez moi qu'on

vint m'avertir sitôt qu'il paraîtrait. Je ne veux pas voir mes enfants; à leur aspect toute ma résolution disparaît; je ne puis m'empêcher de fondre en larmes, et les pauvres petits me demandent pourquoi !

— Vous dînerez donc avec moi; n'est-ce pas? Je sais ce que c'est que l'incertitude et combien on est heureux de trouver alors un ami.

— Vous avez été mon ange gardien dans tout ceci, Madame, sans vous je serais morte.... Et pensez-vous qu'il rentre de bonne heure?

— De bonne heure? Pauvre femme, on voit, encore une fois, que vous ignorez les passions!

— Pourtant, Madame, je l'aime bien! Cet amour n'est-il donc pas une passion?

— Non, c'est un sentiment permis qui n'a besoin ni de se cacher ni de se contraindre, et il y a toujours au fond de toutes vos douleurs la consolation d'un devoir rempli.

La nuit arriva, et aucune nouvelle de Victor; Eugénie envoyait sans cesse chez elle, et inutilement.

— Madame, disait-elle, il ne revient pas!

— Si vous voulez que je vous le dise, ma chère, je crois qu'il ne reviendra pas aujourd'hui. On a tant de choses à se dire *après* une séparation.

— Vous voulez dire *avant*.

— Hélas ! vous ne me croyez pas, la suite vous prouvera combien j'ai raison, chère enfant.

— Oh ! Madame, Madame, cela est affreux !

Et elle se mit à sangloter. La comtesse en avait une profonde pitié ; c'est souvent tout ce qui reste dans l'âme des vieillards.

— Ne vous tourmentez pas ainsi, Eugénie, cela finira.

— Vous croyez qu'il ne reviendra pas ; cependant il faut que madame de Vilmorin rentre chez elle.

— Elle est femme à avoir tout prévu. Et puis ils auront peut-être pris quelque résolution extrême. Dans la position des choses, vous devez vous attendre à tout.

— Que faire ? que faire ?

— D'abord envoyer demander chez madame de Vilmorin, de votre part, si elle est chez elle et

quand elle reviendra. D'après la scène de l'autre jour, son mari doit vous croire les meilleures amies du monde.

Le domestique annonça que la marquise était, pour jusqu'au lendemain, chez madame sa sœur, à Luciennes.

— Je m'en doutais ! Attendons à demain. Ou, mieux encore, voulez-vous que j'aille à Auteuil ?

— Mon mari ne me le pardonnerait pas.

— Alors, attendons.

Les heures s'écoulaient; minuit sonna.

— Je vais rentrer, Madame. Il ne faut plus compter le revoir aujourd'hui, et je ne puis laisser mes enfants si longtemps sans moi. Je prierai Dieu. Je n'attends de secours que de lui !

— Je vous accompagnerai, ma chère Eugénie : je ne suis pas encore assez vieille pour ne pas avoir la force de passer une nuit.

— Elles se mirent en chemin, et, pendant le trajet, la vicomtesse n'ôta pas la tête de la portière : elle croyait voir son mari partout.

— Hélas ! disait la comtesse en elle-même,

pauvre créature, je la plains! nous avons toutes été comme cela, au moins une fois dans notre vie!

Arrivée chez elle, Eugénie demanda avec empressement s'il n'y avait pas de nouvelles.

— Aucune, lui répondit-on.

Elles se placèrent près de la cheminée sans parler. Nul bruit ne se faisait entendre. Les voitures attardées, qui revenaient du bal, traversaient la rue de temps en temps; Eugénie les écoutait toutes, et en suivait le mouvement jusqu'à leur dernier écho. Lorsqu'elles avaient dépassé l'hôtel, le rayon d'espérance qu'elles faisaient naître disparaissait, et elle retombait dans son abattement. Enfin on frappa à la porte cochère, on monta l'escalier, la sonnette de l'appartement s'agita.

— C'est lui! s'écria-t-elle.

Elle se leva pour aller à sa rencontre.

— Restez, lui dit la comtesse, laissez-le venir il n'est peut-être pas en état de vous voir.

Elle se rassit.

Quelques phrases s'échangèrent dans l'antichambre.

— Mon Dieu ! reprit-elle, c'est une voix de femme !

Elle courut à la porte et se trouva en face de madame d'Armilly.

— Pardonnez-moi, Madame, dit cette dernière, de me présenter chez vous à une pareille heure ; mais, hélas ! la circonstance est mon excuse. Vous attendez M. de Lallière, pourriez-vous me confier où il est ?

— Pourquoi me faites-vous cette question, Madame ?

— A toute autre femme je ne saurais que répondre, à vous, à un ange, je dirai que je cherche ma fille, et qu'où il est, elle doit être.

— Madame de Vilmorin est à Luciennes, chez madame sa sœur.

— J'en arrive. Madame, et elle n'y a pas paru de la journée. J'ai trouvé sur son bureau une lettre à mon adresse, où elle me dit que je ne la reverrai jamais, qu'elle n'a pu se décider à se séparer de M. de Lallière. Je suis d'une inquiétude ! Pour l'amour de Dieu, où sont-ils ?

— A Auteuil.

— Vous en êtes sûre ?

— Que trop !

— Je l'avais prévu, continua la comtesse ; ils se seront enfuis ensemble.

— Eh ! Madame, plût à Dieu !

— Comment, plût à Dieu ?

— Sans doute, c'est la mort que je crains. Ma fille en est capable, je connais sa tête, sa passion pour M. de Lallière.

— La mort ! la mort ! s'écria Eugénie ; oh ! courons.

Et, sans prendre le temps de mettre ni un châle ni un chapeau, la pauvre femme s'élança vers l'escalier. La comtesse et madame d'Armilly la suivirent ; toutes les trois montèrent en voiture, en donnant ordre au cocher de crever ses chevaux, s'il le fallait, pour arriver promptement à Auteuil. Pendant la route, Madame d'Armilly raconta la lettre ambiguë de Léopoldine : c'étaient ses adieux à toute sa famille, sans s'expliquer, sans ajouter un mot qui pût indiquer

où elle se rendait. Eugénie n'écoutait rien, et, quand on arriva devant la grille, elle sauta à bas de la calèche, sans attendre qu'on ouvrît le marche-pied. Le plus grand silence régnait dans la maison, pas une lumière ne s'y faisait voir. On sonna inutilement.

— Ils n'y sont plus, dit la comtesse, ils sont partis.

— Allez éveiller un serrurier, qu'on ouvre cette porte, s'écria madame d'Armilly.

Madame de Lallière, suspendue à la sonnette, en tirait machinalement le cordon, elle semblait avoir perdu toute idée. Une demi-heure se passa ainsi, enfin le serrurier arriva, il fit sauter la serrure. On entra dans la cour, Eugénie marchait la première, elle se mit à courir de chambre en chambre, sans lumière, appelant Victor avec des cris déchirants, rien ne répondit. On apporta des bougies, et la visite se fit d'une manière plus intelligente.

La chambre à coucher, les salons, le billard, étaient vides. Lorsqu'on ouvrit la porte du bou-

doir, une odeur suffocante de parfums exotiques saisit tout le monde.

— Ils sont là, dit madame d'Armilly en montrant la serre, enfoncez la porte.

On exécuta ses ordres, Eugénie se précipita dans la serre, elle trouva la marquise sur le divan et Victor à ses pieds, tous les deux froids et inanimés.

— Un médecin, un médecin, s'écria-t-elle, ils existent encore peut-être ?

— Cassez les châssis, reprit la comtesse, de l'air, il faut de l'air ici, il y a de quoi y périr.

Eugénie serrait son mari dans ses bras, le couvrait de larmes, l'appelait des noms les plus tendres. Pendant ce temps, on transportait la marquise sur son lit et on avait été chercher un médecin. Tous les secours furent prodigués d'abord inutilement. Après une heure on s'aperçut qu'ils donnaient quelques signes d'existence. Le médecin, interrogé par Eugénie, ne se prononçait point encore.

— Mon Dieu ! disait-elle, prenez ma vie et sauvez-le.

— Il vivra, Madame, interrompit le docteur; mais il lui faudra de grands ménagements pendant un temps bien long peut-être.

— Ah ! merci, Monsieur. Toute ma vie ne pourra suffire à vous en prouver ma reconnaissance.

De son côté, la marquise commençait à ouvrir les yeux. Sa mère, à genoux près d'elle, épiait son premier mouvement. Toute cette scène était déchirante. La comtesse, que rien ne faisait départir de son sang-froid et de son parfait savoir-vivre, s'était installée sur un sopha, embrassant tout d'un coup d'œil, donnant des ordres que la douleur interdisait aux personnes intéressées, et devinant d'avance le dénoûment de l'aventure.

— Mon amie, dit-elle, remerciez Dieu de ce que Victor vous est deux fois rendu. Soyez tranquille, désormais vous n'aurez plus de rivale à craindre.

— Le pensez-vous, Madame ?

— Il n'y a pas de doute. Un homme comme votre mari peut tout supporter, excepté le ridicule; or, tout ceci l'est passablement.

Et, prenant une prise de tabac, elle se rétablit sur son canapé. M. de Lallière reprit connaissance avant la marquise.

— Où suis-je? murmura-t-il. Eugénie! o mon Dieu! je vous remercie; je la revois encore!

— Calmez-vous, mon ami, nous causerons plus tard. A présent le repos le plus absolu vous est nécessaire.

— O mon amie, pardon! pardon!

Elle posa sa main sur les lèvres de son mari, heureuse au delà de tout, et ne sachant comment témoigner son bonheur. Victor parcourait des yeux l'appartement où il se trouvait.

— Je voudrais bien m'en aller d'ici, dit-il à voix basse.

— Dans quelques instants ce sera possible, Monsieur, répliqua le médecin; mais je vous supplie de garder une immobilité complète, si vous voulez vivre.

— Veux-tu que je vive, Eugénie?

— Je mourrais sans toi, répondit-elle en l'embrassant.

— Alors, docteur, je me tairai.

Madame de Vilmorin, revenue à elle, témoigna une joie extravagante ; elle se jeta dans les bras de sa mère. On s'efforça de dominer aussi cette émotion, en l'engagant à se tranquilliser.

— Cela est nécessaire à ma guérison, reprit-elle ? Soyez-en sûre, je ferai tout ce que vous me prescrirez.

Eugénie s'attendait à une explication entre eux. Elle se donnait un mouvement infini pour l'éviter ; les portes restaient ouvertes, et il était bien difficile de les cacher l'un à l'autre. Aussitôt que madame de Vilmorin fut sauvée, Eugénie s'approcha de son mari, et le lui dit dans un baiser, il ne lui répondit rien. La comtesse analysait ce drame en souriant.

— Cela lui est fort égal, répliqua-t-elle, à l'étonnement d'Eugénie, voilà une passion bien éteinte, ni l'un ni l'autre n'en parleront plus. C'est très-poétique un amour tué sous des fleurs !

Les prévisions de la douairière se réalisèrent toutes. Aussitôt que les malades purent être trans-

portés, on les ramena chez eux. La convalescence fut longue.

— Ma mère, dit madame de Vilmorin, la leçon a été bonne, je suis guérie des extravagances, et je vivrai désormais raisonnablement.

— Ma fille, répondit madame d'Armilly, je vendrai ma terre de Poitou.

Une autre scène se passait dans le ménage de Victor. Un matin, le soleil d'avril éclairait la chambre, les oiseaux chantaient à la fenêtre, toute la nature avait un air de jeunesse et de fraîcheur qui faisait du bien à l'âme. Les enfants jouaient sur le tapis, et la comtesse, assise au coin de la cheminée, contemplait ce tableau de famille.

— Vous vous êtes bien trouvés de mes conseils, mes amis, en voulez-vous un autre?

— Nous vous écoutons, Madame.

— Faites mettre des chevaux à votre voiture et retournez en Poitou, vous ne pouvez plus vivre ici. M. de Lallière a perdu toute son auréole, cette aventure a transpiré, et votre position serait très-embarrassante.

— Le voulez-vous, Victor ?

— Si je le veux ! C'est mon plus cher désir. Oh ! comme je soupire après notre intérieur ! comme j'appelle de tous mes vœux la vieille abbaye, nos grands feux dans la cheminée, mes bois, mon pays, tels que je croyais les voir dans le moment fatal ! Oh ! rester près de vous, près de mes enfants, près de mon père ! C'est là qu'est le véritable bonheur. Le reste n'est que mensonge.

— Et votre ambition ?

— Elle est morte.

— Et votre génie ?

— Il est tout à toi, tout pour toi. Partons, partons.

— C'est à merveille, mes chers enfants ; mais, croyez-moi, Victor, ne rêvez plus !

— Oh ! non, Madame, car j'ai près de moi la réalité.

Six mois après, la comtesse écrivait à Eugénie :

« Vous avez enfin une vie fortunée, ma chère petite ; ménagez-la bien, car rien ne s'use plus

vite que le bonheur. Madame de Vilmorin est devenue prude et coquette. Votre mari s'occupe d'agriculture et du produit de son usine. Jamais, ni l'un ni l'autre, ils n'ont même prononcé le nom qui leur fut si cher, ils ne conçoivent pas comment ils ont été assez fous pour s'aimer ainsi. Vous le voyez, ma prédiction s'est accomplie. Soyez tranquille, toute passion est éteinte en eux : *Chat échaudé craint l'eau froide.* »

TROIS RENCONTRES

I

Dans les premiers jours de juin 1834, je me rendais à Tours, occupé d'une affaire assez pressante : j'allai retenir une place de coupé à la diligence Laffite et Gaillard, je fis inscrire mon nom pour le lendemain, et je rentrai chez moi afin de prendre les dispositions nécessaires à mon voyage de quinze jours. J'étais alors dans une disposition d'esprit fort triste. J'avais rompu depuis quelques mois une liaison à laquelle je tenais beaucoup, et dont la perte m'avait été très-cruelle. Je me trouvais seul au monde, orphelin, avec quelques amis sans doute, mais qu'est-ce que l'amitié dans l'histoire du cœur? Un épisode qui aide au

dénoûment et qui tient bien peu de place dans les premiers chapitres.

Le moment du départ arrivé, j'appris que j'avais deux compagnes de route; pourtant je ne les vis pas. Il était huit heures du soir, la chaleur avait été étouffante; je demandai à monter sur l'impériale pour fumer un cigare et respirer un peu plus à mon aise. J'y restai jusqu'à Angerville, deux relais après Étampes. Pendant que l'on changeait les chevaux, les dames du coupé étaient descendues et se promenaient autour de la voiture. Au moment de remettre le marche pied, l'une dit à l'autre :

— Il paraît que décidément notre monsieur ne viendra pas.

— Je vous demande bien pardon, répondis-je (car j'étais derrière), me voici.

J'entendis un petit rire étouffé comme celui d'un enfant surpris en flagrant délit d'espièglerie, et j'aperçus dans le coin opposé au mien un grand chapeau de paille recouvert d'un voile noir. A côté de moi une autre personne, évidemment une femme

de chambre de bonne maison, me montra un visage assez distingué et d'une expression honnête. Quant à la dame au chapeau, il me fut impossible de découvrir le bout de son nez ; non pas qu'elle se cachât le moins du monde, mais parce qu'elle était dans l'ombre, et que d'ailleurs nous étions placés très-incommodément pour nous regarder. Cette espèce de mystère piqua ma curiosité. Pour en deviner quelque chose, je commençai la conversation par une de ces phrases banales qu'on a toujours à son service.

— N'êtes-vous point incommodée, Madame, de ces cigares ? dis-je en montrant un étui de maroquin que je remettais dans ma poche.

— Nullement, Monsieur ; néanmoins cela n'a pas un parfum bien agréable.

Cette réponse me fut faite d'une voix douce comme un harmonica et avec un léger accent étranger.

J'eus envie de jeter mon étui à cigares par la portière.

Je ne sais pas bien au juste ce que je dis ensuite,

mais nous nous mîmes à causer. Je racontai deux ou trois histoires de voleurs qui intéressèrent beaucoup ma voisine. Elle me fit une foule de questions auxquelles je répondis de mon mieux. Nous étions séparés par la femme de chambre, et nous n'étions pas fort à notre aise. Je me penchais en avant, elle quelquefois aussi; pourtant elle retournait vite à son coin où elle appuyait sa tête. Elle me parut très-jeune, très-gaie, très-spirituelle et très-naïve. A Blois, elle descendit de voiture, s'enveloppa dans son châle, appela un petit chien, King's Charles, qui la suivait; puis, donnant le bras à sa femme de chambre, elle me fit un signe de la main et s'éloigna.

Nous partîmes sans elle, il était trois heures du matin. Je n'avais pas même entrevu son visage. Son pied et sa main, sa tournure svelte et élégante, m'avaient frappé; il me fallut renoncer à savoir son nom, son pays, sa demeure. Elle avait passé comme une apparition, sans laisser de traces. Je retrouvai dans la voiture un de ses gants et l'odeur d'un parfum singulier que je n'ai connu qu'à elle.

A Tours, je regardai sur la feuille ; elle portait seulement ceci : *Mademoiselle Félicité, deux places.*

II

Deux ans après, j'avais couru Paris toute la journée, il était six heures du soir, au mois de décembre. Un de mes amis m'avait chargé d'une commission pour le maître de pension de son fils, lequel habitait une vieille maison rue Saint-Jacques. Avant de rentrer dîner, je voulus m'acquitter de cette corvée, et je frappai à la porte de cette espèce de couvent. Elle s'ouvrit ; je jetai deux mots au portier, qui m'indiqua, au fond de la cour, une porte à gauche où donnait un escalier en bois vermoulu, avec une rampe à gros piliers à moitié mangés par les vers. La lampe suspendue dans la cour éclairait les premières marches, le reste était dans l'ombre, et surtout un petit coin, derrière le tournant du degré. Je fus frappé, en approchant, d'une odeur étrange dans cette

espèce de bouge. Cette odeur, c'était celle de la diligence, je ne pouvais la méconnaître. Je m'arrêtai après quelques pas, et mes yeux étant plus faits à l'obscurité, j'aperçus une femme debout au-dessous de moi, entre la rampe et le mur. Enveloppée de fourrures des pieds à la tête, elle avait un chapeau de velours et l'éternel voile baissé sur son visage. Elle semblait si enfoncée dans ses réflexions, qu'elle ne me vit probablement pas. J'hésitai un instant; je voulais lui adresser la parole, je n'osai pas. Un pressentiment me disait qu'il y avait là une grande souffrance, je passai mon chemin.

Après avoir causé avec le maître d'école, je lui demandai qui habitait sa maison.

— Personne que moi, me répondit-il, et une pauvre famille d'ouvriers, là-haut, sous les toits.

— Elle est peut-être venue pour faire une aumône, pensais-je.

En descendant, je la retrouvai à la même place, aussi sombre, aussi immobile, je ne résistai pas au désir de lui parler :

— Seriez-vous malade, Madame? lui dis-je; avez-vous besoin de secours?

— Je n'ai besoin de rien, répliqua-t-elle, sans relever la tête, laissez-moi.

Il y avait dans son accent une sorte de brusquerie qui indiquait un désespoir profond. Je n'insistai pas, mais c'était bien elle, j'avais reconnu sa voix. Je donnai vingt francs au concierge, en le priant de me dire le nom de la dame cachée au bas de l'escalier.

— Je vous le dirais bien volontiers, mon bon Monsieur, si je le savais, mais elle ne me l'a pas appris.

Cette réflexion si simple me fit sentir toute mon étourderie et l'inutilité de mes recherches.

— Cette dame est là depuis plus de trois heures, Monsieur; elle m'a demandé à y rester, en me glissant une bonne gratification. Vous comprenez bien que je n'ai pas pu refuser cela.

— Et qui attend-elle?

— Je l'ignore, Monsieur. Ce n'est point une

voleuse, voilà tout ce qu'il me faut, le reste ne me regarde pas.

Le bon sens de cet homme rappela le mien. Je demandai le cordon, et je rentrai chez moi sans en savoir davantage.

III

En 1840, au moins de mai, j'avais été promener mon désœuvrement en Italie. J'étais à Venise ; on y parlait beaucoup d'une célèbre courtisane appelée Émeraude. Plusieurs jeunes gens de ma connaissance avaient fait des folies pour elle, sans qu'elle daignât seulement les regarder.

Un matin, lord M..., avec lequel j'étais assez lié, me proposa de me mener à une fête qu'elle donnait dans son palais ; il devait lui-même y être conduit par un de nos amis communs, car il n'avait pas vu non plus la belle Émeraude : j'y consentis, comme on peut le croire. Ce bal était masqué. On voulait y ressusciter les beaux jours

de Venise, et pour cela, chaque personne avait été priée de prendre un costume de caractère.

Lord M... et moi nous nous y rendîmes ensemble, tous les deux en Vénitiens du seizième siècle. J'ai vu peu de coups d'œil aussi brillants que celui de ce bal. Les groupes bizarres et variés, qui se pressaient dans les salons, paraissaient atteints d'une fièvre de plaisir. Les fenêtres ouvertes sur une terrasse de marbre, dominant le grand canal, laissaient entrer les rayons de la lune, qui, se mêlant à l'éclat des bougies, avaient quelque chose de magique.

Nous cherchions en vain Émeraude ; confondue dans la foule des masques, elle ne faisait point les honneurs à ses hôtes, on était là comme chez soi. On y trouvait tout ce qu'il était possible de désirer, des fruits, des fleurs, des rafraîchissements de toutes sortes : un buffet, perpétuellement servi, offrait sans cesse de nouveaux mets, c'était une féerie. En passant auprès d'un cabinet, orné de tableaux et de curiosités très-remarquables, je fus enivré d'un parfum bien connu et qui me reporta

sur-le-champ aux circonstances étranges que je viens de raconter. Lord M..., qui me donnait le bras, s'arrêta comme moi ; nous semblions frappés du même coup.

— Il règne ici une odeur qui me rappelle bien des choses, dit-il.

— Je puis vous en dire autant, lui répondis-je.

— C'est d'autant plus singulier, que cette essence est fort rare. Je n'ai jamais connu qu'une seule personne qui en fît usage.

— Ni moi non plus.

— Peut-être est-ce la même ?

— C'est possible, mais à coup sûr elle est ici.

Nous entrâmes dans le cabinet. Trois femmes s'y trouvaient, causant ensemble, à moitié couchées sur un divan. Elles étaient masquées. Deux d'entre elles portaient un costume français du dix-huitième siècle ; l'autre, qui nous parut admirablement belle, avait choisi un vêtement de fantaisie.

— Voilà l'Emeraude, me dit lord M..., en me la montrant.

— A quoi la reconnaissez-vous, puisque vous ne l'avez jamais vue ?

— A sa toilette extraordinaire ; elle ne la quitte jamais, et on me l'a dépeinte bien des fois.

Je l'examinai avec attention, et je fus frappé de cette étrange fantaisie. Sa robe de satin blanc était garnie, aux manches et au corsage, de dentelles noires ; le devant du jupon, ouvert et retenu par des pompons également en satin blanc, laissait voir une échelle de dentelle noire. Autour de son corsage à pointe, une cordelière de jais marquait la taille. Elle avait aux bras des mitaines noires, et une écharpe pareille était jetée sur ses épaules. Ses cheveux noirs en bandeaux étaient ornés d'un superbe diadème de diamants ; des boucles d'oreilles, un collier, une épingle et un bracelet pareils complétaient sa parure, plutôt originale que de bon goût, et qui devait avoir une origine secrète. Les trois femmes parlaient justement de cela, lorsque nous approchâmes :

— Pourquoi donc, Émeraude, disait l'une des deux marquises, être vouée ainsi au noir et au blanc?

— Parce que cela me plaît, répliqua-t-elle.

— Je tressaillis; j'avais reconnu cette voix, ce parfum : c'était elle !

— Pourquoi pas tout noir, si c'est un deuil, ou tout blanc, si c'est une coquetterie ?

— Le noir et le blanc sont le deuil des veuves, reprit l'autre en souriant ; c'est sans doute à cette intention ?

— Pourquoi pas ? ajouta froidement Émeraude.

Je sentis en ce moment le bras de mon compagnon se détacher du mien ; je tournai les yeux vers lui, il avait ôté son masque, et, pâle comme un spectre, il contemplait la courtisane.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, c'est elle !

A ce cri les trois femmes se retournèrent, Émeraude se leva vivement et s'avança vers mon compagnon. La même émotion les dominait tous les deux.

— Géraldin ! murmura-t-elle, les bras étendus.

— Sarah ! répondit-il; Sarah ! est-ce bien vous ? Vous vivez !

— Nous allons assister à une reconnaissance, à ce qu'il paraît, dit en riant une des amies d'Émeraude : sommes-nous de trop ?

Sans les entendre, Émeraude s'approcha du balcon, jeta son masque, et resta appuyée sur le dos d'un fauteuil, où l'on avait posé une pelisse garnie de fourrure.

— Sarah ! Sarah ! répétait lord M.....; c'est Sarah !

Les deux femmes sortirent en voyant qu'on ne s'occupait pas d'elles ; nous restâmes seuls. Quant à moi, ébloui de l'adorable beauté qui venait de m'être révélée, je ne songeais pas à autre chose. Lord M... m'aperçut enfin.

— Est-ce là la femme que vous avez connue, me demanda-t-il.

— Oui.

— Avez-vous, comme moi, un compte à réclamer d'elle ?

— Non. Je n'ai rencontré madame que deux fois dans ma vie, et je n'ai pas même sur elle le droit d'une simple connaissance.

Je saluai, et je marchais vers la porte; elle me rappela d'un geste.

— Je me souviens, dit-elle : la diligence et la maison de la rue Saint-Jacques ! Hélas ! je n'étais pas encore l'Émeraude, alors?

— N'avez-vous rien à m'apprendre, Sarah ?

— Oh ! si, mon.....

— Ne prononcez pas ce mot, interrompit-il vivement; je ne voudrais pas que mon ombre pût le soupçonner !

— Je vous laisse, continuai-je, vous désirez être seuls.

— Restez, Monsieur, répliqua l'Émeraude, je n'ai rien à cacher; ce qu'il y a de honteux dans ma vie, tout le monde le sait; peut-être, en apprenant comment j'ai été conduite où je suis, ne me refuserez-vous pas votre pitié.

— Gardez-vous au moins de laisser soupçonner le nom de votre père, Émeraude; c'est un dernier hommage que vous rendrez à votre famille, et dont je vous tiendrai compte.

— Soyez tranquille, Monsieur, reprit-elle fière-

ment; je sais trop ce que vaut un pareil trésor pour le découvrir dans la fange où je me suis jetée.

« Je ne vous parlerai pas de mes premières années. Mylord les connaît. Sachez seulement, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, que j'appartiens à une des grandes familles de l'Angleterre, et que je devais en être la gloire et l'orgueil. Je n'avais point de mère, mais mon père m'idolâtrait. Héritière unique de son nom, de ses titres, de sa fortune, il me destinait, depuis l'enfance, au fils de son frère cadet, noble jeune homme dont le caractère et les vertus m'offraient un bonheur assuré.

« Je l'aimais comme un frère, et rien de plus : il ne dépend pas de nous de diriger notre cœur. Nous demeurions ensemble à la campagne et à la ville, et peut-être cette réunion constante fit-elle dégénérer en habitude ce qui serait devenu une passion.

« La principale terre de mon père, renommée par sa magnificence, attirait chaque année un

grand nombre de visiteurs. Il y a huit ans, lord Wils, un de nos parents, y vint passer quelque mois, accompagné d'un jeune Français que je nommerai Lionel. Ce jeune homme d'une charmante tournure, d'un délicieux visage, d'un esprit plus délicieux encore, offrait toutes les séductions imaginables; il devint éperdûment amoureux de moi, du moins il chercha à me le persuader, et mit tout en œuvre pour obtenir mon cœur.

« Mylord, qui l'a connu, peut dire combien il avait de charmes : il se donnait pour un gentilhomme poitevin, victime de son attachement à la branche aînée des Bourbons, et banni de France par suite de son royalisme. Il réveilla toutes mes sympathies : un malheureux qui plaît est si intéressant ! Je le laissai s'occuper de moi. Nous faisions de la musique ensemble, il avait un talent remarquable ; nous nous promenions presque tous les jours sous les chênes séculaires du parc, le matin, en lisant Shakspeare et Chateaubriand ; le soir en rêvant au clair de la lune et en nous berçant des mélodies de Rossini.

Cela dura ainsi deux mois.

Puis Lionel devint triste ; je l'aimais déjà tant, que je le devins bien vite moi-même. Le seul protecteur que j'eusse, car mon père, malgré sa tendresse, ne s'occupait pas de ma conduite, mon cousin était parti pour les colonies, où nous avions d'immenses propriétés, presque aussitôt l'arrivée de Lionel au château. J'étais donc livrée à moi-même ; le séducteur en profita. Il exalta mon imagination par le récit de ses malheurs, par sa misère ; il se présenta comme un être isolé, sans fortune, sans avenir, attendant tout d'un ange que la Providence lui enverrait sans doute ; il prononça ce mot de dévouement qui trouve un écho dans l'âme de chaque femme généreuse, et, un beau matin, j'entrai dans le cabinet de mon père, et je lui annonçai ma résolution inébranlable d'épouser le comte Lionel de***, en renonçant à mon cousin que je laissais libre.

« Mon père entra dans une furie affreuse : il me menaça de sa malédiction, m'annonça qu'il allait chasser de chez lui cet aventurier fran-

çais, et que je ne le reverrais de ma vie. Je me retirai froidement. De ce moment, ma résolution fut prise. Lionel quitta le château, trois jours après, je le rejoignis à Douvres. Nous nous embarquâmes pour Calais et de là nous allâmes à Paris. J'avais emporté mes bijoux, ceux de ma mère, mes économies de jeune fille, tout cela formait une somme considérable, qui nous mit à notre aise en arrivant en France. Mon amant avait changé de nom, sous prétexte d'éviter et les poursuites de mon père et celles de la police : nous nous appelions M. et madame Servins.

Les premiers mois furent un enchantement. Notre amour mutuel nous formait un paradis sur la terre. Je pensais bien quelquefois à mon père, à mon pays, mais un sourire de Lionel me faisait tout oublier. Il fit un voyage en Vendée vers cette époque, et, quelque temps après m'écrivit d'aller le rejoindre à Saumur. C'est alors que nous nous rencontrâmes dans la diligence, Monsieur ; Dieu ! que j'étais gaie et heureuse ! J'attendais avec impatience ma majorité, pour m'unir à celui qui

m'était si cher, et lui apporter ces honneurs et cette fortune qui sans lui n'avaient pas de prix à mes yeux. Il me parlait de notre avenir avec tant de tendresse, avec tant de confiance, comment aurais-je pu douter ?

Nous revînmes ensemble à Paris. Je m'aperçus bientôt qu'il m'aimait moins, puis il me donna des rivales indignes de moi : il m'apprit ainsi la jalousie, cet horrible tourment qui ne tue pas celui qui l'éprouve, et qui tue quelquefois celui qui l'inspire. Je me mis à le suivre, à l'épier, vous me surprîtes un jour dans un de ces honteux moments, Monsieur, j'étais bien à plaindre, je vous assure, pourtant je l'aimais toujours de même.

Tout était mystère dans la vie de cet homme, jusqu'à ses infidélités. Il recevait et écrivait sans cesse des lettres en chiffres, par des émissaires secrets. Elles venaient des chefs royalistes, disait-il ; je le croyais, j'aurais été si incapable de le tromper !

Enfin j'atteignis ma majorité. J'écrivis à mon père, auquel je n'osais songer sans remords, je me

jetais à ses pieds, j'implorais ma grâce, j'implorais sa clémence, et la permission d'épouser Lionel, en ajoutant que, s'il s'y refusait, j'userais de mes droits, et je me marierais malgré lui. Sa réponse fut telle que vous pouvez l'imaginer. Je lui écrivis plusieurs fois ; il resta inflexible. J'exécutai mes menaces, et, après toutes les formalités voulues par les lois des deux pays, je me mariai.

« De ce jour, Lionel changea du tout au tout. Il ne me maltraitait pas encore, mais il m'accablait de sarcasmes, et, lorsque je voulais entrer dans ce pays de chimères, dans ces illusions qui ont détruit toute ma vie, et dont je ne me guérirai jamais, il me riait au nez et me prédisait un dénoûment magnifique.

« Nous recevions souvent un jeune militaire, le vicomte Léon, à qui mon mari persuada d'entrer dans ses projets de révolte. Attaché de cœur à la dynastie déchue, le vicomte y consentit sans peine. Bientôt ils ne se quittèrent plus.

« Un matin, je travaillais dans ma chambre, Lionel était sorti depuis longtemps, lorsque j'en-

tendis un grand bruit sur l'escalier. J'y courus. On me rapportait le corps de mon mari, tué en duel par le vicomte. Je n'ai pas besoin de vous parler de ma douleur, vous la comprenez, de reste; je croyais avoir tout perdu. Au milieu de mes larmes, on me remit une lettre, je ne savais qui pouvait m'écrire, je ne connaissais personne à Paris. C'était le vicomte. Voici ce qu'il me disait, chaque mot est gravé dans mon cœur en traits de feu :

« Madame,

« Ne rejetez point cette lettre sans l'avoir lue, et « pardonnez-moi. J'ai tué votre mari, parce que « c'était un infâme, parce qu'il nous avait trom- « pés tous, mes compagnons d'armes, moi, vous, « Madame, si pure et si belle ! Savez-vous ce qu'était « cet homme à qui vous avez tout sacrifié ? Un es- « pion à gages ! Il espionnait en Angleterre lors- « qu'il vous a connue, il espionnait à Paris, en « Vendée ; il nous a tous vendus, et ce matin, au « moment d'être arrêté, je lui ai demandé raison

« de sa lâche perfidie. Nous nous sommes battus, « je l'ai tué. »

« Il me racontait après les circonstances du combat, ses suites, etc. Je crus que je deviendrais folle. Mon amour s'enfuit subitement pour faire place au mépris qui s'étendit jusqu'à moi-même. Je me pris en horreur. Je compris pourquoi les démarches faites par mon père pour nous retrouver avaient été éludées avec tant de bonheur et d'adresse ; je compris de quelle honte j'étais couverte, moi qui avais allié un des plus beaux noms des Trois-Royaumes à celui d'un espion. Je n'eus plus qu'une idée, celle d'ensevelir cette faute dans un éternel oubli. Je me rendis à Marseille. De là, j'écrivis à mon père une lettre d'adieu ; je fis mes dispositions dernières, et, pendant que je m'embarquais pour l'Italie, ma famille me crut victime d'un suicide. Tous les journaux annoncèrent que je m'étais jetée à la mer.

« Je suivais une autre chimère. Je voulus ressusciter ces anciennes courtisanes qui tenaient à leurs pieds les rois et les poëtes, je voulus être la

belle Impéria Aspasie et Ninon de Lenclos. Je me trouvais indigne d'un autre rôle après l'infamie dont je m'étais couverte, et je me précipitai dans cette carrière étrange avec la même tranquillité que si j'eusse fait une bonne action. Lady Sarah ne pouvait plus exister depuis qu'elle avait été la femme de Lionel ; je voulus qu'Émeraude effaçât toutes les femmes de l'Europe par son luxe et par ses charmes. Je vins ici. J'étais riche encore des débris de ma fortune. Je m'établis comme vous voyez, et je tins cour plénière. Je m'imposai seulement la loi de ne pas quitter ce lugubre costume ; je portais le deuil de mon honneur et de moi-même, je le porterai toujours. Vous savez le reste.

« Voilà, Mylord et Monsieur, voilà la vie que l'imagination m'a créée, voilà ce que je suis devenue voilà où je suis tombée et de si haut! Je connais tous mes torts, je dirais presque mes crimes; mais, comme je ne veux pas me tuer, je m'efforce de les oublier dans les plaisirs. J'ignore si mon père est vivant, je désire n'en rien savoir, ne me le dites pas

Géraldin; si j'apprenais qu'il n'existe plus, ce serait une douleur, un remords, et je les fuis, je les chasse. Il faut d'abord que je sois tranquille. Je n'aspire qu'à la tranquillité, c'est là ma chimère à présent. »

Elle se tut après ces mots.

— Et savez-vous ce qu'est devenu votre cousin? reprit lord M..., connaissez-vous son sort?

— Il resta deux ans aux Antilles malade de la fièvre jaune; lorsqu'il revint, j'étais perdue depuis plus d'une année, et mon père lui défendit de me chercher. Après *ma mort*, il hérita de mes titres et de ma fortune. Qu'il les garde, qu'il ignore que je suis vivante, s'il l'apprend, qu'il l'oublie, comme j'ai oublié le passé, moi!

Lord M... se leva et fit un pas vers la porte.

— Nous ne nous verrons plus en ce monde, Sarah, dit-il; adieu donc, âme perdue. Tâchez de penser au ciel, puisque vous voulez tout oublier sur la terre.

Il salua de la main, une grosse larme roulait

dans ses yeux. Je le suivis. Avant de quitter l'appartement, je me retournai : Émeraude était toujours debout près de la fenêtre, appuyée sur le fauteuil. Son regard calme était loin de révéler une scène semblable à celle qui venait de se passer. Les diamants de sa parure étincelaient aux feux des bougies.

Mon Dieu ! pensai-je, est-ce là la femme qui causait si gaiement dans la diligence? Est-ce là la malheureuse qui souffrait tant au pied de cet escalier de bois? Non, c'est un être que les passions ont usé en un jour, à qui il ne reste rien dans le cœur, pas même le souvenir, un être qui ne sentira plus ni douleurs ni joies ; un être qui ne trouvera plus de prières, plus de larmes, plus de sourires ! C'est un ange dont les ailes sont tombées et qui ne sait pas marcher sur la terre, lui qui volait dans le ciel. Que Dieu lui pardonne !

UNE COUR EN MINIATURE

I

Dans ce monde chaque chose a sa caricature : l'amour, l'esprit, la richesse, la puissance, sont *singés* avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de soins; mais tout se copie. Parmi ces imitations, la plus grotesque, la plus commune et celle qui s'accepte le mieux, c'est celle de la puissance.

> Tout petit prince a des ambassadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.

Cela était vrai du temps de La Fontaine, et cela est encore plus vrai aujourd'hui. Ce ne sont pas seulement les marquis et les princes qui tranchent

du grand seigneur, ce sont surtout les gens à argent, ou, pour mieux dire, ceux-là seuls peuvent le faire à leur aise. Ils sont heureux parce qu'ils sont riches ; ils sont puissants parce qu'ils sont riches ; ils sont quelquefois infâmes, et on les excuse, parce qu'ils sont riches ! Terrible raison que celle-là ! pouvoir immense que celui de l'or, il garantit de tout, même du ridicule.

Les petites cours d'Allemagne offrent à l'observateur le coup d'œil le plus étrange à examiner. On y rencontre la même étiquette, les mêmes brigues, les mêmes passions que sur un plus grand théâtre ; il y a, comme jadis à Versailles, un maître et des courtisans, des ministres, une armée, une police, des prisons, des fêtes, des grands couverts et des exilés. Telle principauté composée de trois ou quatre villages se soulève tout entière de joie, en apprenant la naissance de l'héritier de la couronne. La place de grand maréchal du palais est aussi enviée que celle du prince de Neuchâtel, sous Napoléon. Les disgrâces y sont plus vivement senties encore, si cela se peut; car on n'a rien à

faire que de s'occuper des autres, et là le régime du *bon plaisir* est la grande affaire de la vie.

A quelques lieues du Rhin, dans une charmante vallée, cernée par les montagnes de la forêt Noire, se trouve un mignon royaume réunissant toutes les conditions que je viens de décrire, et fournissant trois hommes à la grande confédération germanique. Le souverain de cet empire a vingt mille sujets. En 1798, époque où se passe cette histoire, ils n'avaient pas encore songé à lui demander une charte, probablement depuis ils n'auront pas échappé à la fièvre constitutionnelle, et ils possèdent sans doute, à l'heure qu'il est, deux chambres, et un roi qui ne gouverne pas. Pourtant ils étaient heureux ces bons habitants de Ratzeburg, sous le règne d'Albert XXIV et sous la régence de sa mère, la princesse douairière, dont les talents politiques étaient connus dans toute l'Allemagne. La chose publique n'avait jamais été mieux conduite, les relations avec les *puissances* voisines mieux entendues, et, si ce n'avait été l'esprit remuant de la République française, rien

n'aurait troublé le sommeil du conseil de régence.

Le prince Albert, jeune homme de dix-sept ans, avait été mis, depuis sa douzième année, entre les mains d'un émigré français, le chevalier de Saint-Serve, qui lui enseigna les grandes manières, l'escrime, la paume, l'équitation, un peu de danse enfin qui avait juré de le rendre à ses États, le jour de sa majorité, tout aussi accompli qu'un grand seigneur de la cour de France. Le prince, joli et effronté comme un page, plein d'esprit, de malice et de légèreté, profitait à merveille de ses leçons; il promettait de devenir passé maître en galanterie, en bravoure, en aventures de toute espèce; mais, comme il apprenait en même temps à dissimuler, ni la princesse ni les courtisans ne connaissaient ces heureuses dispositions.

Une seule personne, à Ratzeburg, devinait, par un instinct d'envie, l'avenir de Monseigneur en suivant les conseils du chevalier. Cette personne était le baron de Wolfgraf, premier ministre et favori sous le règne précédent et sous la régence; son instinct lui annonçait un rival dans le gouverneur du

prince, malgré sa futilité apparente; il ne doutait pas que sa place ne lui fût enlevée par lui, sinon de fait, au moins d'intention. Chargé de donner au prince des leçons diplomatiques et gouvernementales, il n'en était jamais écouté, et Monseigneur se gênait très-peu pour dire à son illustre mère que le baron de Wolfgraf n'était qu'un sot orgueilleux. Celui-ci ne l'ignorait pas, et ses craintes en redoublaient; son physique grotesque, son gros ventre, ses petites jambes, son visage rouge et bouffi, prêtaient à rire aux étourdis; ils se moquaient de lui à la journée, ce qui ne l'empêchait pas de conserver une gravité magistrale mille fois plus plaisante encore.

Le chevalier de Saint-Serve, objet de la jalousie du premier ministre, avait apporté à l'émigration tous les travers et toutes les qualités d'un jeune seigneur français : brave jusqu'à la témérité, il avait reçu plusieurs blessures à l'armée de Condé, dès le début de la campagne, et par force il lui fallut renoncer au service, au moins jusqu'à leur complète guérison. Il rencontra aux eaux la

princesse de Ratzeburg, qui, sensible à ses malheurs, avait daigné lui offrir un asile à sa cour, et la première place auprès de son auguste fils. Il accepta l'une et l'autre avec empressement. Depuis lors, son esprit, sa grâce exquise, sa tournure noble et élégante, son beau visage et ses compliments lui faisaient des partisans empressés parmi les femmes de la résidence. On ne parlait que de lui, sa faveur augmentait chaque jour, et la douairière se félicitait de plus en plus de cette brillante acquisition.

Madame la princesse de Ratzeburg, veuve d'Albert XXIII, avait alors passé la cinquantaine. Les vieux courtisans répétaient à satiété qu'elle avait été la plus belle souveraine de l'Allemagne. Sa taille élevée, ses airs de tête d'une grande distinction, des pieds et des mains irréprochables, des dents encore bien rangées et un regard tout à la fois gracieux et imposant lui restaient pour en rendre témoignage. C'était une très-belle vieille femme; mais hélas! c'était une vieille femme! Je ne sache rien de plus triste pour soi-même et pour les autres.

La cour de Ratzeburg était assez grave, et cela se conçoit facilement; l'éducation de l'héritier du trône, l'âge de la régente, la vanité du premier ministre, répandaient un parfum d'ennui sur ce joli coin du monde. On ne dansait qu'une fois par an, au jour de naissance du prince, depuis longtemps on ne fêtait plus celle de sa mère. Sans le chevalier, la monotonie de cette existence aurait tué les filles d'honneur; mais le chevalier égayait tout, il s'occupait successivement de chaque femme, néanmoins il ne fit jamais *la cour* à aucune de préférence : aussi, ses rivaux l'accusaient d'insensibilité et les mères adressaient à leurs filles des sermons sur ce beau vainqueur, qui prétendait, disaient-elles, être adoré sans le rendre, et qui ne ferait certainement que des victimes, si on voulait l'en croire.

Parmi ces jeunes personnes, se trouvait la comtesse Amélie de Nottingen, fille orpheline d'un ancien ami d'Albert XXIII; elle avait perdu ses parents dans son enfance, la princesse la prit sous sa protection et la fit élever au palais, se promet-

tant de la marier à un des grands dignitaires *du royaume*, et de lui assurer le sort le plus brillant. Amélie, petite et mignonne, svelte et gracieuse, coquette, étourdie, spirituelle, bonne sans une grande sensibilité, vertueuse avec des principes peu féroces, possédait toutes les qualités nécessaires pour dominer ; aussi tenait-elle sous sa baguette de fée la cour et la ville, excepté la princesse, trop entière pour obéir, et le chevalier de Saint-Serve, trop fin pour se laisser prendre, quoique souvent il daignât en avoir l'air. La tournure naïve et enfantine d'Amélie la servait à merveille : sa physionomie pleine de candeur et d'innocence ne permettait pas de soupçonner une arrière-pensée, son regard seul la trahissait quelquefois, et le baron de Wolfgraf, qui ne pouvait la souffrir, avait coutume de répéter qu'elle avait la malice du singe et la perfidie du serpent.

Les personnages du drame posés, je commence mon récit.

Par une belle matinée du mois de septembre, a douairière régente était dans son cabinet, d'où

l'on découvrait une vue admirable ; elle causait avec le baron de Wolfgraf, mais ses regards se portaient vers la vallée ; elle semblait suivre de l'œil un objet lointain, et prêtait peu d'attention aux discours du ministre.

— Vous dites donc, baron, que mon fils et M. de Saint-Serve sont à la chasse? interrompit-elle. A quelle heure sont-ils partis ?

— A huit heures, ce matin, Madame, avec un équipage énorme. Le chevalier ruinera l'État, en inspirant à son royal élève des goûts aussi dispendieux.

— Du tout; il a parfaitement raison, il faut qu'un prince soit magnifique.

— Son Altesse oublie sans doute la position de nos finances?

— Je n'oublie rien et je trouve étrange que vous en doutiez, Monsieur.

—Si je suis désagréable à Madame, je me retire.

— Non pas, répondit-elle en se radoucissant, mais vous me contrariez sans cesse. Voyons, vous me parliez du mariage du prince.

— Oui, Madame, la cour de Söndershausen a répondu que l'alliance était tout à fait favorable, et un ambassadeur adroit enlèvera les choses d'assaut.

— J'enverrai le chevalier de Saint-Serve.

— Comment, Madame, un étranger !

— Vous voulez dire un homme de qualité, attaché autrefois à la personne de mon illustre et malheureuse cousine, la reine Marie-Antoinette. Il a toutes les qualités exigées dans un ambassadeur, je ne doute pas qu'il ne réussisse.

— Bien certainement, Madame, il sera très-reconnaissant envers Votre Altesse. Ce voyage lui offrira mille agréments. On s'amuse beaucoup dans la principauté de Sondershausen, les fêtes y sont des plus brillantes, et les femmes, renommées pour leur beauté. La galanterie si connue du chevalier pourra s'y exercer à son aise.

— Nous reprendrons cela une autre fois, interrompit la princesse avec un léger mouvement d'humeur. Voici mon fils ; nous allons nous mettre incessamment à table : vous pouvez rester à

dîner, baron. Faites appeler la comtesse de Nottingen, j'ai à lui parler.

Le ministre s'inclina et sortit. Un instant après, Amélie entrait dans le cabinet.

— Asseyez-vous, comtesse, et écoutez-moi. Je suis chargée près de vous d'une négociation qui réussira, je l'espère, j'ai presque donné ma parole, et vous ne voudriez pas m'y faire manquer.

— Je suis aux ordres de Votre Altesse.

— Eh bien ! il s'agit d'un mariage. Oh ! ne rougissez pas, on ne compte pas vous sacrifier. Le prétendu est jeune, beau et riche; il est de plus fort amoureux, ce qui ne gâte rien.

— Madame...

— Encore ! Allons donc, ne faites pas la petite fille. Vous avez dix-neuf ans, et il faut vous marier. Le comte de Salzberg est, ce me semble, un mari tout à fait charmant...

— Sans doute, Madame, mais...

— Mais ?

— Je ne compte pas me marier.

— Vous ne comptez pas vous marier ?

— Non, Madame, je désire être chanoinesse...

— Idée de jeune fille, Mademoiselle. Vous avez en tête quelque folie qui vous passera.

— J'ai l'honneur d'assurer à Son Altesse qu'il n'en sera rien.

— Écoutez-moi, Amélie : je vous ai servi de mère, je vous ai élevée, je suis régente de cette principauté, de toutes les manières possibles vous me devez obéissance, pourtant je ne commande pas, je prie, je demande. Laissez-moi vous rendre heureuse, je sais mieux que vous ce qui vous convient, et un jour vous me remercierez.

— Votre Altesse est mille fois trop bonne, mais... vraiment... je ne puis... je ne puis me faire à l'idée...

— Prenez du temps, rien ne vous presse. Lorsque mon fils sera marié, je vous promets la place de grande maîtresse auprès de sa femme, ce sera votre dot, et je ne saurais vous en donner une meilleure.

— On marie donc Son Altesse ?

— Sans doute, mon fils est bientôt majeur, et

il faut que la maison de Ratzeburg se perpétue ; mais ce ne sont encore que des projets, tandis que votre union est arrêtée. Je puis vous accorder un délai, motivé par votre âge, votre timidité, votre raison peut-être ; il faut qu'il ait un terme, et que vous deveniez comtesse de Salzberg. Nous en reparlerons dans deux mois.

Un chambellan vint annoncer à la princesse l'arrivée de son auguste fils dans le grand salon, où il attendait ses ordres. Elle répondit qu'elle allait l'y rejoindre, et s'y rendit en effet, suivie de la tremblante jeune fille, dont les regards baissés et la contenance embarrassée annonçaient l'inquiétude. La régente avait un air de dignité si imposant, qu'elle commandait à tous le respect par sa seule présence. Le prince lui-même n'était pas à l'abri de cette impression, et, lorsqu'il baisa la main de sa mère, ce fut avec autant de vénération que d'amour. Le chevalier de Saint-Serve salua jusqu'à terre.

— Avez-vous fait bonne chasse, Messieurs ? demanda-t-elle, le gibier vous a-t-il mené grand

train? Vous ne me paraissez pas trop fatigués.

— Tout a été à merveille, Madame, et nous rapportons un appétit de chasseurs, reprit le prince.

— L'heure du dîner approche, mon fils; ainsi vous n'aurez pas longtemps à attendre. Je crois qu'on vient nous l'annoncer?... Donnez-moi la main, et passons dans la salle à manger.

La moitié du repas se passa en conversations interrompues. Le prince était tout à coup devenu triste, le chevalier mangeait sans prononcer un mot, la princesse et le ministre échangeaient quelques paroles; mademoiselle de Nottingen servait sa maîtresse les yeux remplis de larmes.

— Quelqu'un de vous, Messieurs, a-t-il lu les gazettes?

— Moi, Madame, répondit le baron. Elles contiennent des détails sur les nouvelles victoires des Français, détails qui me sont confirmés par les lettres de Vienne, que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Altesse.

— Ces républicains ont réellement une grande

valeur, et il est dommage que ce ne soient que des rebelles, répliqua la douairière.

— Et qu'ils combattent pour une mauvaise cause, ajouta le prince.

— Il est surtout dommage que ce soient des assassins et des lâches, qu'ils aient versé le sang de leur roi et qu'ils n'aient plus ni loi ni honneur.

— Vous oubliez, monsieur le baron, que je suis Français, et que je ne puis pas laisser insulter ainsi mes compatriotes en ma présence !

— Vous êtes Français? jusqu'à un certain point, monsieur le chevalier.

— J'ai l'honneur d'assurer Votre Altesse que je suis aussi Français que possible. J'ai quitté mon pays, cela est vrai, mais je l'ai quitté très-jeune, pour faire comme les autres, et parce que c'était la mode. Cela n'empêche pas que je ne sois très-fier du courage et de la gloire des Français. Je hais leur gouvernement, je hais les monstres qui ont versé le sang innocent, qui ont osé porter la main sur notre roi et sur sa famille, et je suis sûr que la saine partie de la nation les renierait comme

moi. A présent on a abattu les échafauds, la tranquillité est rétablie, les Français se défendent contre les étrangers, ils les battent, et ils ont raison. Si je n'avais pas trouvé une si noble hospitalité à cette résidence, j'irais me mettre dans leurs rangs, où, quoi qu'en dise M. le baron, on rencontre toujours l'honneur et la loyauté.

— Vous êtes un étrange champion, chevalier, s'écria le prince, avant-hier j'ai été obligé de défendre la France contre vos attaques, et vous êtes aujourd'hui prêt à tirer l'épée pour la soutenir.

— Monseigneur a raison, et cependant c'est facile à expliquer. Je suis avec ma patrie comme un amant avec une maîtresse infidèle : il l'accable d'injures, lui prête les noms et le caractère le plus odieux, mais il ne souffre pas que les autres se le permettent.

— Ceci est assez juste, chevalier ; je ne vous croyais pas si philosophe.

— Oh ! Madame, le chevalier a mille vertus que personne ne soupçonne. Moi, son élève, moi qui suis guidé par ses excellents conseils, je

suis seul capable de l'apprécier ce qu'il vaut.

Le chevalier s'inclina profondément, avec un sérieux imperturbable.

— J'aime à vous voir ainsi reconnaissant, mon fils, et je vous remercie de ces sentiments; ils me prouvent que j'ai fait un bon choix pour votre éducation, et je m'en applaudis chaque jour davantage.

En disant ces mots, la princesse donna le signal, et on quitta la table pour se répandre dans les jardins. Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce pays est ravissant; les montagnes ne sont point assez élevées pour être terribles, mais elles ont juste assez de hauteur pour la rêverie. Il y a un lac, des cascades, de vastes forêts; du château on découvre tout cela, et c'est un coup d'œil charmant. Mademoiselle de Nottingen, préoccupée de son mariage, laissa la princesse engagée dans une discussion avec le grand maréchal, et se dirigea vers une allée solitaire. Peu de minutes après, le prince prit la même route après avoir jeté deux mots dans l'oreille de son gouverneur. Le mi-

nistre, assis sur la terrasse, examinait en silence, et se concentrait dans ses trois mentons. Le chevalier se promena quelques minutes d'un air assez contrarié ; enfin il se décida à approcher de la princesse, dont les yeux ne le quittaient pas.

— Nous parlions du mariage de mon fils, chevalier, le grand maréchal voudrait la plus jeune des princesses : je la trouve bien enfant. Qu'en pensez-vous?

— On assure qu'elle est fort spirituelle, Madame, et c'est, selon moi, la première qualité pour une souveraine. Elle a quinze ans, Son Altesse va en avoir dix-huit, rien ne saurait être mieux.

— Où est donc mon fils?

— Il est retiré dans son appartement pour... pour voir son chien favori, blessé ce matin à la chasse. Il va revenir sans doute.

— Lui avez-vous parlé de ce mariage?

— Tous les jours, Madame.

— Et que dit-il?

— Absolument rien, il consent à tout.

— C'est admirable. Combien je vous remercie, chevalier, de l'avoir élevé ainsi !

Le ministre s'était rapproché.

— Pourriez-vous me dire, monsieur de Saint-Serve, ce que Son Altesse allait faire hier à la brune chez le mercier Miller? demanda-t-il d'un air de triomphe.

— Le prince n'a pas été chez le mercier Miller, monsieur le baron, il n'a point quitté le palais.

— Alors c'était donc vous ; car vous et lui vous portez seuls la décoration de Saxe, que Son Altesse vous a fait obtenir à votre dernier voyage avec lui à Baden.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Tout simplement qu'on a trouvé cette croix chez le mercier Miller, au moment où un cavalier enveloppé dans un manteau venait d'y entrer, et le mercier Miller a une très-jolie femme !

— J'avais l'honneur de faire la partie de Monseigneur, hier dans son appartement ; nous n'en sommes sortis ni l'un ni l'autre, et je ne sais pas ce que cela signifie.

— Je veux le savoir, moi, Monsieur, répliqua impérieusement la princesse. Qu'on me donne cette croix, j'interrogerai mon fils.

— Il n'en est pas besoin, Madame : un mot de vous est un ordre ; c'est mon laquais qui a porté ma croix chez le mercier Miller afin d'y faire ajouter un cordon. Le maraud l'aura égarée, et la police de M. de Wolfgraf en fait un événement.

— Mon devoir est de veiller sur les jours du prince, Monsieur, j'en dois compte à son auguste mère, j'en dois compte au peuple.

— Vous pouvez être tranquille, baron, je m'en charge.

— En achevant ces mots, le chevalier salua profondément la princesse, et sortit.

— Tout cela n'est pas clair, Madame, reprit le baron en secouant la tête ; et le mercier Miller ne me paraît guère à l'abri des entreprises galantes. Le chevalier est un fin matois ; mais ce n'est pas tout. Votre Altesse a-t-elle remarqué mademoiselle de Nottingen? Elle s'est enfoncée dans les bosquets de lilas, et Monseigneur l'a suivie pres-

que aussitôt. Madame ne trouve-t-elle pas ce tête-à-tête extraordinaire?

— Assurément, baron, vous ne savez ce que vous dites, et le chevalier de Saint-Serve n'a pas de tête-à-tête avec une mercière.

— Je demande bien pardon à Votre Altesse. Il ne s'agit pas du chevalier; c'est du prince Albert que j'ai l'honneur de vous entretenir.

— Eh bien! qu'a-t-il fait?

— Il s'occupe de la comtesse Amélie, cela est certain.

— Un enfantillage!

— Eh! eh! cet enfantillage pourrait bien faire manquer le mariage de Monseigneur. A son âge on tient ses serments.

— En effet, la comtesse vient de refuser le comte de Salzberg; elle est triste, elle veut se faire chanoinesse... Elle l'aime.

Un page s'approcha humblement de la terrasse, et présenta, sur un plateau de vermeil, une lettre au baron?

— Qu'est-ce? dit la princesse.

— J'exécute les ordres de M. le baron; il m'a dit de lui apporter toutes les lettres dont je serais chargé par le valet de chambre de Monseigneur.

— C'est bien, retirez-vous. Que signifie cela, Monsieur?

— Une mesure de précaution très-salutaire, comme vous voyez, Madame; car la lettre est adressée à la comtesse Amélie de Nottingen. Si Votre Altesse veut l'ouvrir...

La princesse prit la lettre et rompit le cachet.

— En ma qualité de mère et de régente, je puis me permettre cette indiscrétion, ajouta-t-elle.

Dès qu'elle eut jeté les yeux sur le billet, elle poussa un cri d'épouvante, et se trouva mal.

Il était signé du chevalier de Saint-Serve.

II

La première idée du baron fut d'appeler au secours; mais, en véritable courtisan qu'il était, il

songea que la princesse ne *pouvait* pas se trouver mal *officiellement* pour si peu de chose qu'une lettre d'amour adressée à une de ses filles d'honneur, et il se décida à rester seul dépositaire de cet évanouissement. A l'aide d'un verre d'eau et d'un flacon de sels, il rappela la malade à la vie, son premier regard le remercia de ses soins et de sa discrétion.

— Comprenez-vous une semblable perversité, baron? dit-elle, lorsqu'elle fut un peu calmée. Un homme qui avait toute ma confiance, à qui j'ai donné mon fils comme à un ami, me tromper de la sorte! Oh! c'est affreux!

— Je comprends tout de lui, Madame, et si Votre Altesse avait daigné me croire, depuis longtemps vous sauriez à quoi vous en tenir.

— Faites-le venir, je veux lui parler, je veux le confondre, avec cette preuve convaincante, il ne pourra pas nier.

— Il niera, vous le verrez.

— N'importe, qu'on l'appelle!

Le prince entra quelques instants après. La prin-

cesse s'éventait très-vite, le baron de Wolfgraf salua et voulut se retirer.

— Restez, baron, dit la princesse ; vous assisterez à ce qui va se passer.

— Eh ! qu'y a-t-il? reprit le prince, d'où vient cette solennité?

— Vous n'êtes pas de trop, mon fils, je serai charmée que vous appreniez à connaître l'ingrat sous la garde duquel je vous avais remis.

— Le chevalier, Madame ! mais ce n'est pas un ingrat. Je n'ai eu qu'à me louer de lui, je vous assure; il m'est profondément dévoué, ainsi qu'à vous, ma mère, ajouta-t-il en s'inclinant.

— Et c'est pour cela qu'il porte le trouble dans cette cour, il cherche à séduire mes filles d'honneur.

— Comment? que dites-vous?

— Sans doute. Voici une lettre adressée par lui à mademoiselle de Nottingen. Lisez-la, lisez-la tout haut. M. de Wolfgraf sera bien aise de la connaître.

Le prince obéit.

« L'amour dont je vous ai parlé, chère com-
« tesse, est le plus sérieux du monde. Pourquoi
« vous refuser à l'entendre de ma bouche, et pour-
« quoi donner la préférence à d'autres entretiens ?
« Cela n'est pas prudent, je vous l'ai déjà dit. Ne
« vaut-il pas mieux mille fois vous adresser simple-
« ment à moi ? Vous savez quel dévouement j'ai
« pour vous, et, si vous voulez en faire l'épreuve,
« vous n'avez qu'à prononcer. Le rendez-vous de
« ce soir est toujours au même lieu ; fiez-vous à
« moi, j'écarterai les importuns et nous serons
« seuls, vous, *l'amour* et moi. Prenez garde aux yeux
« qui nous observent, il y en a de bien intéressés
« à tout voir. Votre esclave indigne. »

« LE CHEVALIER DE SAINT-SERVE. »

Le prince devint pâle en lisant cette lettre.

— Vous avez raison, ma mère, ceci est infâme et j'en tirerai vengeance.

— Vous ne devez pas vous mêler de cela, mon fils, il faut me laisser agir, vous êtes trop jeune, et c'est votre gouverneur.

— C'est mon gouverneur ! Voilà une belle raison avec un gouverneur comme celui-là.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il avait pour vous tous les égards possibles ?

— Sans doute, il a des égards ; il m'encourage dans ma timidité, il cherche à m'inculquer de bons principes... mais lui !

— Eh bien, lui, que fait-il ?

— Mille folies. Il a dix maîtresses à Ratzburg : la femme du mercier Miller, la chanteuse Hélène, la conseillère Sculz, que sais-je !

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'apprends !

— Il fait des parties de garçon avec toutes les garnisons des États du Rhin, il se bat en duel une fois par mois, et toujours pour défendre quelque femme.

— Mais c'est un monstre que cet être-là !

— Il jure, il crie, il s'emporte, il bat mes gens et les siens.

— Mon enfant ! mon pauvre enfant ! en quelles mains je vous ai remis !

— Mais au milieu de tout cela, Monseigneur, quel est le rôle de Votre Altesse? demanda le baron.

— Mon rôle, répondit le prince en baissant les yeux d'un air si bénin qu'on l'aurait pris pour un ange, mon rôle est de me soumettre aux volontés de ma mère, de gémir des égarements du chevalier, d'éviter le scandale, et de me conformer aux bonnes leçons qu'il me donne.

— Je crois, en effet, que Monseigneur s'y conforme tout à fait, répliqua le ministre.

— Mais où est-il? s'écria la princesse en sortant de son accablement. Il se joue de nous, je suppose, en ne se rendant pas à mes ordres.

— Il ne les a pas reçus probablement, Madame, il vient de partir pour la chasse ; il galope, à l'heure qu'il est, là-bas, sur la montagne : mais j'y cours, je lui parlerai, moi, soyez tranquille.

— Il faut qu'il revienne sur-le-champ, entendez-vous, mon fils?

— Je vous le ramènerai, Madame, il me tarde de e voir traiter comme il le mérite.

— Généreux défenseur de la vertu, murmura le baron avec un regard en dessous, quel désintéressement ! Les filles d'honneur vous devraient un autel.

— Je les en dispense, Monsieur, répliqua sèchement le prince, qui comprenait à merveille l'épigramme.

Et, saluant sa mère, il s'élança hors de l'appartement ; un quart d'heure après il était à cheval, et volait à bride abattue sur les traces de son gouverneur. Lorsque celui-ci l'aperçut, il alla au-devant de lui avec sa bonne grâce accoutumée.

— Chevalier, dit le prince, faites retirer tout le monde, je veux vous parler.

Sur ce signe du gouverneur la suite s'éloigna.

— Qu'y a-t-il, Monseigneur? dit-il.

— Il y a, Monsieur, que vous vous conduisez comme un traître à mon égard.

— Moi, traître? Allons, Monseigneur, vous plaisantez.

— Plût à Dieu! mais rien n'est plus certain. Vous cherchez à séduire mademoiselle de Nottingen,

— Moi, Monseigneur !

— Vous lui avez écrit.

— Cela est vrai, Monseigneur.

— Et vous osez l'avouer ?

— A tout autre qu'à Votre Altesse, jamais.

— Bien obligé de la préférence.

— Un instant de patience, Monseigneur, je vous le demande en grâce ; je suis votre confident, c'est un rôle dont je m'honore, je n'y ai jamais failli. Maintenant faites-moi le plaisir de relire la lettre que vous tenez entre les mains, si vous y trouvez un mot hors de mes attributions, je consens à perdre votre précieuse faveur.

— Cela est facile, et vous allez être confondu. — *L'amour dont je vous ai parlé.*

— C'est le vôtre.

— Ah ! c'est le mien. Continuons. — *Pourquoi refuser de l'entendre de ma bouche ?*

— Sans doute, elle cherche à causer avec vous sans cesse, elle nous a fait mettre tous les espions de la principauté à nos trousses, en donnant l'éveil au baron de Wolfgraf. Ce damné baron ! il est bête

comme un dinde, et il est fin comme l'ambre dans tout ce qui est secret de cour ! Je n'ai vu cela qu'à lui.

— Vous avez toujours de bonnes raisons. Je reprends : *Vous savez quel dévouement j'ai pour vous.*

— Monseigneur ne me fait pas l'affront d'en douter.

— *Le rendez-vous de ce soir, nous y serons seuls, vous, l'amour et moi*. Ceci est clair, je pense ?

— Parfaitement. *Nous serons seuls, vous, l'amour et moi*. Monseigneur ne devine pas qui est l'amour ?

— L'amour ? parbleu, l'amour à un rendez-vous, c'est l'amour...

— L'amour à un rendez-vous, c'est l'amant : l'amant, c'est vous !

— Moi !

— Et qui donc, s'il vous plait ? Monseigneur me prend pour un écolier, je pense, en supposant que je m'adresserais à sa maîtresse.

— Mon cher chevalier, vous êtes mon maître en tout. Quoi ! cette lettre...

— Était celle que je devais écrire, d'après les

ordres de Monseigneur, pour annoncer le rendez-vous. J'y ai ajouté quelques conseils, c'est là tout mon crime ; si Monseigneur ne le juge pas digne de pardon, je me soumets.

— J'ai une peur mortelle que vous ne me trompiez ; si cela est, Monsieur, je le laisse à votre conscience.

— Demandez à mademoiselle de Nottingen. Les femmes ne cachent pas à celui qu'elles aiment le nom de leurs rivaux dédaignés, surtout quand ces rivaux sont tournés de façon à ne pas toujours jouer ce rôle, demandez-le-lui.

— Eh bien, mon cher, j'en suis désolé. A présent, il est trop tard pour réparer le mal ; ma mère a trouvé cette lettre, elle est furieuse.

— Miséricorde !

— Et, au lieu de l'apaiser, jaloux, désolé, je lui ai raconté vos folies. Son Altesse la régente sait tout.

— Eh bien, voilà une chose admirable !

— Elle sait tout, monsieur mon gouverneur.

— C'est-à-dire, Monseigneur, elle sait *toutes mes folies*, mais elle ignore les vôtres ?

— Cela va sans dire.

— Bien obligé.

— Et, pour achever de détourner ses soupçons, il faut que vous lui laissiez croire que vous aimez la comtesse Amélie.

— Bravo !

— Vous vous en tirerez à merveille en parlant de mariage, c'est un motif respectable ; soyez tranquille, on vous refusera.

— Je n'en doute pas. Et puis après ?

— Ma mère vous pardonnera, vous rendra sa confiance, j'assurerai que j'ai chargé le tableau, et elle finira par vous plaindre : les femmes plaignent toujours les passions malheureuses.

— Voilà un magnifique plan, il n'y a qu'un mot à dire, c'est qu'il est impraticable.

— Et comment, s'il vous plaît ?

— Son Altesse me renverra comme un misérable, et voilà tout ce que j'y gagnerai.

— Quoi ! refuser de prendre mes amours sur votre compte ?

— Monseigneur, et la morale ! Pensez donc aux

fonctions que je remplis auprès de vous, cela est au-dessous de ma dignité, je ne le ferai pas.

— Dignité ! morale ! Vous vous moquez de moi, mon cher Saint-Serve.

— Monseigneur, j'en suis incapable.

— Je n'ai plus qu'une chose à ajouter : ma mère sait tout, hors cette partie de pharaon dans laquelle vous avez perdu mille louis, que nous avons payés sur sa cassette. Je vous jure qu'en rentrant, je lui raconte cette jolie anecdote, si vous ne voulez pas convenir que vous êtes amoureux d'Amélie; que vous comptez l'épouser, et que vous en demandez la permission à la princesse.

— Rien n'est plus simple !

— Ah ! tenez, il me vient une idée ; si vous rejetiez vos extravagances sur le désir de vous distraire d'une passion malheureuse, irrésistible, cela excuserait tout, et vous ne seriez plus qu'un héros de constance.

— De mieux en mieux !

— Est-ce que vous ne trouvez pas la comtesse assez belle pour avouer que vous en êtes amoureux?

— Monseigneur, je la trouve trop belle.

— Alors que ferez-vous ?

— Je n'en sais rien, la tête me part au milieu de toutes ces intrigues.

— Choisissez : il faut accepter ou le pharaon ou la lettre d'amour.

Ils arrivaient au château dans ce moment.

— Que Dieu me protége, pensa le chevalier ; si je m'en tire, j'aurai du bonheur ! Monseigneur, continua-t-il, j'ai besoin d'un peu de réflexion pour conduire nos affaires, retenez votre auguste mère quelques instants, j'espère qu'ensuite tout ira bien.

Le prince se mit à rire et se dirigea vers le cabinet de la douairière.

Au moment où il montait l'escalier, il rencontra mademoiselle de Nottingen, qui passa devant lui, un doigt sur sa bouche, et se dirigeant vers le parc. Il la comprit sans peine, et feignant d'avoir oublié de parler à son écuyer, il envoya le chambellan de service à sa recherche ; une fois seul, il descendit à la hâte un petit degré qui le con-

duisit sur la même route que la jeune fille.

— Monseigneur, dit-elle, dès qu'ils se furent rejoints, j'espère bien qu'ausitôt votre majorité, vous chasserez ce baron de Wolfgraf, auquel nous devons tous les ennuis dont nous sommes accablés.

— N'en doutez pas. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Le baron est venu dans ma chambre, de la part de Son Altesse, il m'a fait subir un interrogatoire en règle sur Monseigneur et sur le chevalier. D'après vos ordres, j'ai avoué tout ce qu'on a voulu, mais ce n'est pas vrai au moins, Monseigneur!

— Je l'ai bien cru ce matin, je suis forcé de l'avouer.

— Pauvre chevalier, l'innocence même, qui sert si bien vos intérêts!

— Je suis touché de mon erreur.

— Dans un quart d'heure je vais monter chez madame la princesse, et, si je dois confirmer solennellement mes dépositions, le chevalier est disgracié, cela me cause un chagrin affreux;

n'y a-t-il donc pas moyen de faire autrement?

— Aucun, à moins d'avouer la vérité; il faut qu'il soit complice ou auteur de la faute; c'est à vous de voir ce qui vous convient le mieux, répliqua le prince d'un ton piqué.

— Oh! Monseigneur!

— Pardonnez-moi, chère Amélie, je vous aime tant!

— Eh bien, je ferai ce qu'il est nécessaire, quoi qu'il m'en coûte; maintenant séparons-nous, si on nous voyait ensemble, tout serait perdu. Rendez-vous près de madame la princesse, je vais entrer par une autre porte, votre présence me donnera du courage.

Le prince lui baisa galamment la main et s'échappa. Mademoiselle de Nottingen continua sa promenade; au détour d'une allée, elle rencontra le chevalier.

— Je vous ai vue vous diriger par ici et je suis accouru, divine Amélie, j'ai besoin de toute votre indulgence.

— Pourquoi donc?

— J'ai nié mon amour, j'ai pour ainsi dire nié vos charmes en paraissant leur refuser mon hommage ; mais, hélas ! le moyen de faire autrement !

— Consolez-vous, j'ai nié votre hommage et nous sommes quittes. Qu'allez-vous maintenant répondre à notre juge ?

— J'ai trouvé un moyen de défense, je voudrais être aussi sûr de vous que de lui

— Moi, vraiment, je n'en suis pas sûre moi-même.

— Comtesse, j'ai vu bien des coquettes à la cour de Versailles, mais pas une ne vous approchait à cent lieues.

— C'est qu'elles n'avaient pas le même but à remplir.

— Vous vous moquez du prince, c'est facile ; vous vous moquez de sa mère, c'est encore très-facile ; mais vous vous moquez de moi, et cela n'est pas aisé.

— Je ne me moque pas du prince, Monsieur, il est trop prince pour cela ; je ne me moque pas de la princesse, à moins qu'elle ne m'y force ; tant

qu'à me moquer de vous, ce ne serait qu'un prêté rendu.

Et, lui faisant une profonde révérence, elle se mit à courir pour regagner le château.

— C'est égal, pensa le chevalier, elle a caché à son noble amant que je suis amoureux d'elle, c'est bon signe. Quant à la douairière, je suis à présent sûre de mon fait. On va me faire demander, c'est le moment d'avoir de l'audace.

Mademoiselle de Nottingen venait d'entrer dans le cabinet de sa maîtresse; le prince Albert s'y trouvait, elle le salua jusqu'à terre avec un sourire imperturbable. La princesse prit un air grave et de mauvaise humeur, son fils fit semblant de lire une gazette.

— Mademoiselle, dit la régente, si chacune de mes filles d'honneur me donnait autant de sujet que vous de m'occuper de sa conduite, je n'aurais plus le temps de songer aux affaires de l'État. Je vous ai déclaré ma volonté pour un mariage, et déjà la cour tout entière est remplie de vos inconséquences. Que signifie cette correspondance

avec le chevalier de Saint-Serve, découverte par le zèle de M. de Wolfgraf, pour le bon ordre de ma maison ?

— Madame...

— Ne soyez pas si timide à présent, c'était envers le chevalier qu'il fallait le paraître.

— Le chevalier ! Madame, je n'ai point encouragé sa passion.

— Vous avouez donc qu'il a une passion pour vous ?

— Mais, Madame, répondit la jeune fille avec une adorable ingénuité, je ne puis pas le cacher puisque vous avez la preuve dans vos mains.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

— Depuis deux mois.

— Deux mois, répéta la princesse d'une voix éteinte. Et que vous disait-il ?

— Que j'étais belle, que j'étais jeune, et qu'il m'aimait.

— Belle ! jeune ! cela dépend-il de vous ? et est-ce une raison pour vous aimer ?

— Apparemment, Madame, car ils le disent tous.

— Tous ! Il y en a donc plusieurs ?

— Mon Dieu ! répondit Amélie avec un embarras plein de grâce, si on l'osait, on en dirait autant à Votre Altesse.

— Je ne vous demande pas de flatteries, mais simplement la vérité. Vous a-t-il écrit d'autres fois ?

— Souvent.

— Et des lettres brûlantes ?

— Des lettres que j'ai brûlées.

— Vous n'y avez pas répondu ?

— M. de Wolfgraf, qui sait tout, vous assurera que non.

— Et vous a-t-il parlé de mon fils ?

— Sans cesse, avec respect.

— Et de moi ?

— Avec plus de respect encore.

— Il ne vous disait pas autre chose ?

— Il ne m'entretenait que de son amour, que de son désir de m'épouser.

— De vous épouser ! il vous a proposé de vous épouser ?

— Madame croit-elle donc que je l'aurais écouté sans cela ?

— Il vous a promis de vous épouser ! Oh ! cela est trop fort !

— C'est la seule objection qui puisse le défendre.

— Mais c'est indigne !

— Au contraire, le pauvre jeune homme avait un motif très-honorable.

— Cet homme est fou !

— Monseigneur peut assurer à Madame qu'il est parfaitement raisonnable.

— Soutiendriez-vous tout cela devant lui ?

— Si personne n'avait trahi ce secret, je l'aurais fidèlement gardé. Il est connu maintenant, il n'a rien de déshonorant pour moi, je le raconterai quand Votre Altesse l'exigera.

— Qu'on aille chercher le chevalier de Saint-Serve.

— Madame me permet-elle d'émettre une opinion ? interrompit le ministre.

— Tant qu'il vous plaira.

— Eh bien, Madame, il dira que tout ceci n'est pas vrai.

— Mais la lettre?

— Il l'expliquera.

— Elle est claire.

— Madame, ajouta-t-il en se penchant vers son oreille, si dans tout ceci le chevalier ne jouait pas le premier rôle, s'il se dévouait pour son élève, si..

— Ne parlez pas ainsi, le chevalier est coupable. Plût à Dieu qu'il en fût autrement!

— Aimeriez-vous donc mieux que ce fût le prince?

— Eh! Monsieur, répliqua la princesse impatientée, à force de vous occuper de la police, vous en venez, je crois, à m'interroger.

— Que Madame me pardonne, c'est mon zèle.

— Mon cher baron, retenez un conseil : rien ne déplait aux femmes et aux princes comme un amour ou un zèle qui ne les amuse pas.

La porte s'ouvrit, et l'huissier de service annonça le chevalier de Saint-Serve.

III

Le chevalier salua avec un air grave et réfléchi qui ne lui était pas ordinaire. La princesse lui rendit un simple signe de tête, et le prince garda un visage impassible. C'était un digne élève ! Mademoiselle de Nottingen resta les yeux baissés, dans une attitude pleine de modestie. Quant au baron, il prit une physionomie dédaigneuse et indifférente. Vérité de cour.

— Il se passe ici d'étranges choses, Monsieur, dit la princesse, on vous accuse de coupables actions. Il m'en coûte beaucoup de vous condamner, aussi ai-je voulu vous entendre avant de rendre un jugement définitif. J'ai eu confiance en vous, je vous ai abandonné l'éducation de mon fils; si j'en crois la renommée, vous avez cherché à égarer sa jeunesse par de mauvais exemples. Voici une lettre écrite par vous à Mademoiselle, il sera bien difficile de repousser cette preuve.

— Aussi je ne cherche pas à la repousser, Madame.

— Ah ! vous avouez !

— Je n'avoue rien à Votre Altesse.

— Mademoiselle ajoute que vous lui en avez adressé plusieurs.

— Cela est parfaitement vrai.

— Mais quelle impudence ! s'écria la douairière, convenir d'une pareille faute, sans montrer le plus léger remords !

— C'est que je n'ai point commis de faute, répondit le chevalier, dont tous les traits respiraient une dignité offensée et une vertu en courroux.

Le prince, craignant pour son secret, se leva, et, passant derrière lui, il lui glissa dans l'oreille :

— Chevalier, gare au pharaon !

M. de Saint-Serve resta impassible.

— J'entends, reprit la douairière, vous n'appelez pas une faute les propositions de mariage que vous avez faites à la comtesse.

Le chevalier s'inclina sans répondre.

— Ah ! vous avez offert à une de mes filles

d'honneur de l'épouser sans m'en avoir demandé l'autorisation ! Vous avez donc oublié qui vous êtes et qui je suis ? Vous ne vous souvenez plus de votre passé, sans doute ?

— Je n'ai rien oublié, Madame, je dois tout à vos bontés, et ma reconnaissance durera autant que ma vie.

Il mit la main sur son cœur et leva les yeux au ciel avec une expression admirable.

— Vous avez cherché à abuser cette jeune fille, vous la trompiez, et c'est indigne !

— Je n'ai rien dit à Mademoiselle qui ne fût l'expression de ma pensée.

— Vous saviez pourtant que ce mariage était impossible.

Elle se reprit en dissimulant un soupir.

— Vous saviez que je ne le permettrais pas, que j'avais d'autres vues sur la comtesse, sur vous peut-être, ajouta-t-elle à voix basse. Vous saviez tout cela, car je vous l'avais appris.

— Encore une fois, Madame, je suis pénétré de votre intérêt, de votre indulgence.

— Eh bien, défendez-vous donc !

— C'est Votre Altesse qui m'a recueilli lorsque j'étais proscrit et exilé, c'est elle qui a daigné me confier l'éducation de son auguste fils, c'est d'elle seule que j'ai reçu les instructions secrètes qui ont dirigé ma conduite, c'est à elle seule que je dois en rendre compte.

— Mon fils, répondit la douairière, voulez-vous entrer un instant chez vous ? Mademoiselle, mon cher baron, je n'ai plus besoin de vous.

Les différentes émotions de tous les personnages se lisaient dans leur contenance. Le prince se montra contrarié, la comtesse ne quitta pas la timidité qu'elle s'était arrangée, le baron ne put cacher son grand désappointement. Pour le chevalier, son allure solennelle et mystérieuse ne varia pas, la régente seule dissimulait un sentiment vrai.

Aussitôt qu'ils furent seuls, elle fondit en larmes, le chevalier se jeta à ses genoux.

— Relevez-vous, Monsieur, ceci est une dérision.

— Madame, s'écria-t-il, ne me repoussez pas !

— Vous êtes un ingrat, Monsieur, je ne puis vous pardonner cela.

— Je ne quitterai point cette place avant que vous ne m'ayez permis de me justifier.

— Permis ! mais je vous le demande, mais je vous en supplie, et, si vous pouvez y parvenir, ce sera moi qui vous devrai de la reconnaissance. Asseyez-vous, Saint-Serve, et écoutez-moi. Vous me méconnaissez, j'en suis sûre, et c'est pour moi une douleur sans consolation. Depuis longtemps je veux vous ouvrir mon cœur, je n'en ai pas eu le courage, dans cette occasion je trouverai de la force, et vous saurez tout.

— Je ne veux rien savoir, Madame, je ne veux pas la moindre explication de votre part, vous si noble et si excellente. Pour mon compte, je dois ne vous rien cacher, et je remplirai mon devoir.

— Avant que de vous entendre, je parlerai. Peut-être, en me connaissant mieux, comprendrez-vous davantage encore combien vous êtes coupable.

Le chevalier joignit les mains et s'inclina.

— Lorsque je vous rencontrai aux eaux, j'étais veuve depuis plusieurs années. Vous autres Français, et surtout Français de Versailles, vous ne comprenez pas la rêverie mystique de nos imaginations allemandes. J'étais restée fille jusqu'à trente ans, toute Hohen-Zollern que je suis, faute de trouver l'idéal de mes chimères. J'aurais épousé le comte d'Artois, s'il eût demandé ma main, c'était le seul prince de l'Europe qui répondît à mes idées. Je me lassai cependant de ma position précaire, et j'acceptai le prince de Ratzeburg, que je n'aimais pas, que je n'avais jamais vu, uniquement parce que sa maison descend en droite ligne de Charlemagne, et que j'étais certaine de ne pas déroger. Je crois nécessaire de vous répéter ces détails que vous connaissez, pour l'intelligence de ce que vous ignorez encore. Je le perdis, et dès lors je ne m'occupai plus que de mon fils.

Je vous vis à Wisbaden, vous me fûtes présenté avec une auréole de gloire et de malheur qui vous grandit à mes yeux et fit de vous un héros. Vous

me rappeliez cette cour de France si brillante, si magnifique, si pimpante; je me laissai séduire, et enfin je fus forcée de m'avouer qu'à quarante-cinq ans, j'aimais pour la première fois de ma vie. Ce fut avec une ardeur sans exemple, je voyais devant moi ce ciel ouvert, rêvé depuis tant d'années, je sentais enfin réellement ce que j'avais deviné par mon instinct de femme, je me trouvais heureuse par cela seulement, et je crus que je me sauverais du ridicule en ne songeant point à être aimée. Ce fut encore une illusion. D'abord, le délire de ma passion se nourrit de lui-même et suffit à mon bonheur, mais peu à peu je devins plus exigeante, la jalousie me fut révélée, et je compris que, si je n'avais pas le droit de vous aimer seule, c'en était fait de mon existence.

Vous ne vous figurerez jamais ce que je souffris alors, comparant les rides de mon visage avec votre teint si jeune, mes cheveux déjà blanchis avec votre belle chevelure noire, je m'avouai que j'étais vieille, et, si cette vérité est un supplice pour une femme indifférente, c'est la mort pour

celle dont le cœur s'est laissé surprendre. Je ne me dissimulais pas non plus qu'en cédant à mon penchant, j'allais devenir le but des quolibets de toute l'Allemagne. Je m'y serais exposée si vous aviez dû l'ignorer. Que m'importaient les autres! mais être bafouée à vos yeux!

Vous ne tardâtes pas à vous apercevoir de ce que je cachais si mal. Vous me dites que je vous étais chère, était-ce la vérité? Dieu et vous pouvez me répondre. Il me vint alors en tête une de ces pensées qui ne manquent jamais aux âmes passionnées et généreuses, lorsqu'il s'agit de colorer leur faiblesse. Vous étiez pauvre, vous étiez banni, vous aviez reçu plusieurs blessures qui vous interdisaient toutes les carrières; je vous offris un asile, fière et heureuse de vous rendre ce que vous méritiez. Nos liens se formèrent, et je n'eus pendant longtemps qu'à en remercier le ciel. Vous vous êtes montré discret, reconnaissant, affectueux; grâce au secret que vous avez gardé, nul ne se doute de ce qui se passe, et je jouis de toute ma considération. Pourtant, mon ami, je

suis malheureuse, je le suis doublement aujourd'hui, puisque toutes mes craintes se sont réalisées. Je me rends justice : je me vois telle que je suis, vous ne pouvez pas avoir d'amour pour moi, et je vous ai imposé une chaîne qui vous pèse sans doute.

— Madame, murmura le chevalier en lui baisant respectueusement la main.

— Ne m'interrompez pas, ne me faites point de protestations, à quoi cela sert-il? mon cœur ne sait-il pas ce que vous pourriez dire? Tout ce que je désire, c'est que vous ne doutiez pas que je veux avant tout votre bonheur, c'est que je me sacrifierais pour vous de toute mon âme, c'est que je n'ai eu qu'un seul but en vous attachant à ma personne, celui de vous rendre une position brillante, et de vous faire accepter sans rougir mes bienfaits. Quelquefois mon amour prend le dessus et me fait oublier mon rôle de providence. Comme tout à l'heure, je vous accuse, et je me laisse torturer sans réfléchir à la consolation que Dieu m'acorde en me permettant de veiller sur vous.

— Je suis honteux, Madame, je ne sais que répondre à tant de bontés.

— Vous ignorez que la plus grande douleur pour une femme n'est pas l'infidélité de son amant, c'est son ingratitude.

— Je ne fus jamais ingrat, je vous le jure.

— Et ces amours vulgaires dont on m'a parlé, et cette jeune fille que vous cherchiez à séduire ?

— Ne fallait-il pas éloigner le soupçon, ne fallait-il pas empêcher les propos que ma sagesse n'aurait pas manqué de faire naître ? Déjà on se demandait pourquoi je ne m'occupais d'aucune femme, moi que ma réputation de galanterie avait précédé à la résidence. Le baron de Wolfgraf, mon ennemi, avait flairé notre secret, il fallait, à tout prix, dérouter son inquisition. Cette petite fille est un enfant bavard, j'étais sûr qu'elle ne manquerait pas de parler, j'ai atteint mon but, suis-je donc si criminel ?

— Vous auriez dû me prévenir, au moins n'avez-vous pas pensé au mal que vous alliez me faire

— C'était mon projet, mais impossible de vous trouver seule depuis quelques jours.

— Oh! chevalier, vous êtes un habile diplomate.

— Ce n'est pas tout encore, chère princesse, vous voulez marier votre fils. Mademoiselle de Nottingen lui tournait la tête, si je ne l'avais pas arrêté, il faisait quelque folie.

— Comment, il l'aime à ce point!

— Certainement, mais à présent je vous réponds de lui. Voulez-vous me pardonner?

— Vous savez combien je suis faible, et vous en abusez toujours.

— Non, car je vous aime, et je vous respecte à l'égal de Dieu.

— Et bien, je veux vous croire, vos intentions étaient bonnes, l'apparence seule vous accuse; mais ne pouvez-vous prendre un autre voile que l'infidélité? Ne dissimuleriez-vous pas également avec l'indifférence? Toute la cour va croire à un grand mécontentement de ma part. On comprendra que, pour acheter votre pardon, vous avez dû

promettre de changer de vie. Que ce ne soit point une vaine parole. Ayez soin de mon fils, veillez sur lui comme s'il était le vôtre, ma tendresse vous en récompensera.

—Madame, ma noble amie, je ne veux plus vous causer une larme.

— Soyez donc heureux vous-même!

— Hélas! pensa le chevalier, c'est bien facile à dire avec une femme de cinquante ans.

Les passions sont toujours aveugles, et plus elles partent d'une grande âme, plus elles se font illusion. On croit ne demander que le bonheur de ce qu'on aime, on se sacrifie généreusement, mais on ne s'aperçoit pas que l'on se met de moitié dans ce bonheur, qu'on se figure y être pour beaucoup, lorsque souvent on n'aurait qu'une chose à faire pour y contribuer, Ce serait de rompre un nœud qui pèse sur la vie. Cette pensée n'arrive qu'avec le désespoir. C'est comme les malades à qui on propose mille remèdes avant qu'ils s'avouent qu'ils vont mourir.

Quelques jours s'écoulèrent dans une tranquilité

apparente. Le chevalier observa toutes ses démarches, et le baron de Wolfgraf ne put même pas le soupçonner. Le prince ne se lassait pas d'admirer ce génie supérieur, faisant face à tout et ne se laissant dominer par aucune circonstance.

— Mon Dieu! Monseigneur, il vous sera très-facile d'en arriver là, il s'agit seulement de vous dominer vous-même.

Cependant le jeune homme se défiait de son gouverneur, et commençait à se cacher de lui. Il eut plusieurs entrevues avec la comtesse, sans qu'il s'en doutât. Celle-ci, coquette habile, menait de front ses deux soupirants à l'insu l'un de l'autre. Aussi ambitieuse que tendre, elle combina son plan de manière à ne blesser personne, et à se ménager un brillant avenir. Le chevalier lui servait d'épouvantail pour le prince, et le prince excitait la coquetterie du chevalier, qu'elle ne voulait pas décourager, dans la crainte de s'en faire un ennemi puissant, jusqu'au jour où, devenue plus puissante que lui, elle pourrait l'éloigner sans danger.

Un matin elle se laissa poursuivre dans le parc

par l'amoureux Albert, feignant de vouloir l'éviter mais l'encourageant du regard ; la passion du jeune homme, excitée au dernier degré, ne connaissait plus de frein, il rêvait mille moyens de parvenir à se faire aimer, car, tant que la comtesse résistait à ses désirs, il ne la croyait point subjugée.

— Pourquoi me fuir, lui disait-il, vous me haïssez donc?

— Moi, vous haïr ! non certes, Monseigneur...

— Alors d'où vous vient ce courage !

— De mes craintes.

— Vous craignez, lorsque c'est vous qui êtes ma reine, je devrais dire mon tyran !

— Songez donc que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

— Je crois au contraire que nous nous convenons à merveille.

— Toutnous sépare, la naissance, la fortune, les exigences de position.

— Qu'importe, si l'amour nous réunit!

— Cela vous importe peu, à vous, Monseigneur, mais à moi ?

— A vous, chère comtesse, mais quel sort sera plus heureux que le vôtre? Je vous placerai si haut, que le malheur ne pourra pas vous atteindre.

— Savez-vous quel sort attend la maîtresse d'un prince? D'abord un étourdissement continuel, de l'ennui, des honneurs, des courtisans, des flatteries ; tant qu'elle est aimée, elle foule aux pieds ses envieux, elle les écrase et ils n'osent pas se plaindre. Lorsque la disgrâce arrive, et elle arrive toujours, toutes les haines se réveillent, toutes les vengeances ressuscitent, on lui fait payer en dédain, en mépris, sa fierté et son bonheur, la pauvre créature expie ses beaux jours, et pas une main amie ne se tend vers elle. Oh ! c'est une triste destinée, allez !

— C'est possible ordinairement ! mais moi ! vous êtes mon premier amour et je ne puis jamais en avoir un autre : ma vie, ma couronne de prince, je mets tout à vos pieds.

— Non, non, Monseigneur, vous ne le pouvez ni ne le devez !

— Je dirai tout à ma mère.

— Elle m'enverra au couvent.

— Je brûlerai le monastère, j'irai vous y reprendre.

— Il est possible qu'il vous convienne de faire le Louis XIV, mais moi je ne jouerai pas le rôle de Lavallière.

— Vous ne m'aimez pas assez pour cela.

— Si, Monseigneur, je vous aime, et je vous résiste, je trouve cela plus facile que de vous pleurer.

— Le chevalier vous parle contre moi.

— Je ne l'ai pas vu depuis la fameuse scène.

— Ne le croyez pas au moins, c'est un trompeur.

— Et s'il voulait faire de moi sa femme ?

— Vous le refuseriez bien vite, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, Monseigneur, mais je n'appartiendrai jamais qu'à mon mari.

Et, lui faisant un adieu de la main, elle s'échappa par une allée.

Le prince remonta chez lui tout pensif, sa mère

le fit demander et il hésita à s'y rendre ; elle envoya un second émissaire, il fallut obéir.

— Albert, lui dit-elle, j'ai voulu vous apprendre une bonne nouvelle, nous avons réussi dans notre négociation, on vous accorde la princesse.

— Mais, Madame, je ne compte pas me marier encore.

— Parlons raison, mon fils, vous allez être majeur, vous allez gouverner, vous êtes le dernier de votre nom, et c'est un devoir pour vous que de le perpétuer ; la femme que je vous donne vous apporte une riche dot, elle sort d'une des plus anciennes souches de l'Allemagne, elle est belle et jeune, elle vous convient donc sous tous les rapports, et vous l'épouserez.

— Je suis désespéré de ne pouvoir vous satisfaire, Madame.

— Et qui vous arrête ? quelque folie de jeune homme, quelque amourette ?

— Je n'ai pas d'autre raison qu'une aversion pour le mariage. Ceux qu'on nous impose sont presque toujours malheureux. Pourquoi nous ôter

le droit commun à tous les hommes de choisir notre compagne ?

— Parce que, comme tous les hommes, vous choisiriez mal.

— Qui nous arrête ? la raison d'État. Eh ! ma mère, qu'est-ce qu'un État comme le mien ? Un propriétaire anglais a plus de vassaux et de revenus que moi. Que fait à la balance du monde que le prince de Ratzeburg se marie, que sa famille s'éteigne ? Croyez-vous que cela arrête dans sa course le géant qui s'élève en France ? Croyez-vous que l'empire germanique en sera plus solide ?

— Écoutez, mon fils, vous obéirez à mes ordres, ou je vous abandonne. Vous avez besoin de moi pour guider votre inexpérience ; si vous me perdiez...

— Si je vous perdais, ma bonne mère, je perdrais tout, mais je ne me marierais pas.

En achevant ces mots, le prince se leva et sortit.

— Pauvre enfant, se dit la douairière, il rêve comme je rêvais, puisse-t-il ne pas être éveillé de même !

Le prince rentra chez lui dans un état d'exaspération complète.

— Je suis un lâche ! s'écria-t-il, je n'ai pas eu le courage d'avouer à ma mère ma résolution, il faut pourtant qu'elle la sache, il faut qu'elle se prépare à recevoir comme sa bru la comtesse Amélie de Nottingen. Qui chargerai-je de cette négociation ? le chevalier ? Non, je ne suis pas assez sûr de lui ; si réellement il aime Amélie, il mettra tout en œuvre pour me l'enlever. Je préfère le baron de Wolfgraf, il a tout à attendre de moi, le règne de ma mère finit, le mien va commencer, il est trop courtisan pour ne pas s'en souvenir à merveille.

Et, appelant un de ses gens, il donna ordre qu'on lui envoyât le premier ministre.

IV

Après avoir fait les trois saluts d'usage, le baron de Wolfgraf demanda respectueusement

au prince quels ordres il avait à lui donner.

— Asseyez-vous, baron, et répondez, je vous prie, aux questions que je vais vous faire.

— Trop heureux d'obéir à Son Altesse.

— N'atteindrai-je pas dans huit jours ma grande majorité?

— Oui, Monseigneur.

— Et ne serai-je pas alors le seul maître dans cet heureux pays?

— Sans doute, Monseigneur.

— Alors il dépendra de moi de choisir un premier ministre et un grand maréchal?

— Monseigneur n'aura qu'un mot à dire.

— Tenez-vous à ces deux places?

— L'honneur de servir mon prince est le premier besoin de mon cœur.

— Eh bien, il dépend de vous de rester toute votre vie premier ministre et grand maréchal.

— Que faut-il faire?

— Rompre mon mariage avec la princesse de Sondershausen, et persuader à ma mère que je suis libre de me choisir une femme dans la principauté.

— Miséricorde ! madame la princesse ne voudra jamais y consentir.

— Ce n'est pas tout : il faut encore ajouter que je *veux* épouser la comtesse Amélie de Noltingen, et que dès le jour de ma majorité je proclamerai cette union.

— Oh ! Monseigneur, cela est impossible !

— Cela sera, rien ne me fera changer ; je ne suis plus un enfant, et je le prouverai.

— Voilà les fruits de cette éducation française, je l'avais bien prédit ! Oh ! la princesse en mourra de chagrin !

— C'est justement là ce qu'il faut empêcher. Vous connaissez ma mère depuis bien des années, vous avez un grand crédit sur son esprit, vous seul pouvez arranger cette affaire. Réfléchissez, c'est sa tranquillité, la vôtre, mon bonheur, celui de mes sujets, celui de ma chère Amélie que vous assurez par un mot. Je n'ajouterai plus rien : vous savez ma volonté, elle est irrévocable.

Et le prince entra dans sa chambre à coucher.

Le ministre se trouva altéré de cette communi-

cation. Il crut en perdre la tête. La princesse lui imposait extrêmement avec ses grands airs; d'un autre côté le prince avait un parti pris; entre deux écueils il ne savait à quoi se résoudre. Ainsi que l'avait prévu le jeune souverain, il se décida pour le soleil levant.

— Après tout, se dit-il, quand j'aurai fait tout mon possible, si j'échoue, Monseigneur est trop juste pour s'en prendre à moi.

Il marcha résolûment vers l'appartement de la régente.

On l'annonça.

— Arrivez, baron, venez à mon secours, j'ai eu une conversation terrible, ce matin, avec mon fils. Il refuse l'alliance.

— Hélas! je le sais bien.

— Il ne veut pas se marier.

— Il ne le veut que trop.

— Comment? que dites-vous?

— Je suis chargé de sa part.......

— Et de quoi donc?

— De vous annoncer la résolution qu'il a prise

de choisir une femme dans la principauté.

— C'est un enfantillage !

— Et cette femme est déjà désignée, et le lendemain de sa majorité il l'annoncera officiellement.

— Oh ! mon Dieu !

— Et cette femme, c'est mademoiselle la comtesse Amélie de Nottingen.

— Le chevalier était innocent !

— Eh ! Madame, ce n'est pas le moment de songer à lui, c'est du prince qu'il faut s'occuper.

— Eh bien ! qu'allons-nous faire ?

— Je l'ignore, je supplie Son Altesse de ne point me mêler à tout ceci. J'ai obéi à Monseigneur, mon rôle est terminé.

— Ce mariage serait une folie.

— Certainement. C'est-à-dire si l'usage permettait à un Ratzeburg de couronner une de ses sujettes, il ne pourrait en trouver une plus charmante.

— Il faut l'empêcher à tout prix.

— Je suis complétement de l'avis de Madame.

Néanmoins, on a vu des unions disproportionnées qui réussissaient à merveille.

— En vérité, baron, on dirait que vous le soutenez.

— Non, non, Madame, je cherche la manière d'accorder toutes choses.

— Il n'y en a qu'une, c'est de ramener le prince à la raison.

— Vous seule le pouvez, Madame.

— Son gouverneur peut-être ?

— Hélas ! son gouverneur ne lui a que trop appris à déraisonner.

— Je vais passer chez mon fils, ma visite inaccoutumée le frappera sans doute. Il comprendra qu'il a fallu de bien graves intérêts pour me décider à changer mes habitudes ; car, enfin, il ne règne pas encore !

— Que le ciel inspire Votre Altesse !

La princesse appela sa grande maîtresse, ses dames, ses filles d'honneur, ses pages, ses chambellans, elle prit la main du baron, précédée de ce cortége, elle s'avança vers l'appartement

du prince, et se fit annoncer en cérémonie.

— Madame la princesse régente de Ratzeburg, dit l'huissier en ouvrant les deux battants de la porte.

Le prince étonné se leva et alla au-devant de sa mère en la saluant aussi profondément que la circonstance semblait l'exiger.

— Mon Dieu, Madame, dit-il en souriant, d'où vient cette solennité? C'est la première fois que je reçois de Votre Altesse une visite d'étiquette.

— Vous allez dans peu de jours être mon souverain, Monsieur, et j'ai voulu vous faire comprendre la dignité de cette position en venant moi-même chez vous causer des affaires de l'État; si vous le voulez bien, nous entrerons dans votre cabinet.

Le prince offrit la main à sa mère et la conduisit à un fauteuil.

— Asseyez-vous, mon fils, dit-elle, lorsqu'ils furent seuls, et écoutez-moi.

Le prince se plaça sur un siége, le cœur lui battait fortement; il comprenait que le baron

avait parlé, et il s'attendait à une vive résistance de la part de la régente.

Le baron de Wolfgraf a été chargé par vous d'une communication très-grave auprès de moi, mon fils, je viens vous apporter ma réponse. Vous refusez l'alliance de Sondershausen, vous en êtes le maître. Quoique ce mariage vous offre des avantages inappréciables, s'il ne vous convient pas, je n'entreprendrai point de vous y faire consentir. Mon devoir de mère est rempli, je vous ai démontré la nécessité de vous appuyer sur un État puissant en comparaison du vôtre, je vous ai mis sous les yeux les considérations qui m'ont engagée à des démarches diplomatiques; c'est à vous d'en apprécier la valeur. Je vous rendrai incessamment votre principauté plus florissante que je ne l'ai reçue, vos revenus ont augmenté, vos terres se sont améliorées, vos châteaux sont en bon état, et surtout vos sujets sont heureux. Vous n'avez donc aucun reproche à m'adresser, n'est-ce pas?

Le prince fit un signe respectueusement négatif.

— Maintenant, continua la princesse, vous vou-

lez faire asseoir sur votre fauteuil ducal une de mes filles d'honneur, vous voulez partager avec elle le fruit de mes travaux ; vous n'aurez bientôt plus légalement besoin de mon consentement, mais peut-être votre cœur désire-t-il encore l'approbation de votre mère. Sachez donc que jamais je n'autoriserai par ma présence une action qui vous couvrira de honte aux yeux de toute l'Allemagne, et que le jour où votre nouvelle épouse paraîtra dans ce château comme souveraine, j'en sortirai pour n'y rentrer de ma vie.

Albert devint excessivement rouge et continua à se taire.

— Votre silence me prouve que vous êtes décidé à ma retraite. Je regrette de ne pouvoir l'effectuer aujourd'hui, vous seriez plus libre, mais je remplirai mon devoir jusqu'à la fin, et il me faudra encore passer huit jours à Ratzeburg ; après cela, que Dieu ne vous punisse pas, mon fils, d'avoir chassé votre mère.

— Chasser ma mère, Madame ! toute ma vie ma mère sera chérie et honorée par moi et chez moi.

— Je l'ai toujours espéré, Monsieur, mais à présent je vois qu'il me faut céder la place ; c'est une grande douleur pour mon âme !

— Ne pouvez-vous donc rester avec moi ? quoi qu'il arrive, ma mère, croyez-vous que je cesserai de vous respecter parce que j'aurai couronné la femme que j'aime !

— Mon fils ! mon enfant ! s'écria la douairière avec un élan de tendresse, vous ne savez donc pas que vous me ferez mourir de chagrin ?

— Dieu m'en préserve, ma mère ! mais pourquoi n'accepteriez-vous pas de ma main une épouse telle que je la désire ? Mademoiselle de Nottingen a été élevée par vous, elle a reçu les principes les plus purs et les plus honorables, puis-je faire un meilleur choix ?

— Mademoiselle de Nottingen est une coquette ambitieuse, mon fils, elle ne vous aime pas réellement, sans cela elle aimerait votre gloire, et, dût-elle l'acheter par le malheur de sa vie, elle ne consentirait jamais à accepter votre dégradation.

— Je ne serai pas le premier prince qui aura

épousé une sujette, et, sans aller bien loin, le czar Pierre le Grand, presque de nos jours, a mis la couronne impériale sur la tête d'une fille d'auberge.

— L'empereur Pierre le Grand était un sauvage !

— C'est possible, mais il était le maître de la Russie, ce qui est bien autre chose que la principauté de Ratzeburg, soit dit sans offenser mes ancêtres, ajouta le prince avec un franc rire d'écolier, en saluant à la ronde les portraits de famille suspendus autour de l'appartement.

— Il y a des gens qui peuvent tout se permettre, on ne les blâme que bien bas, Pierre le Grand était de ce nombre. La Sibérie lui répondait des mauvais plaisants, et l'Europe entière respectait ses faiblesses. Vous, mon fils, vous avez à rendre compte de votre famille à l'empire d'Allemagne.

— Je crois qu'il s'en inquiète fort peu.

— Nous sommes cousins au douzième degré de Sa Majesté impériale et de l'infortunée reine de France, nous écartelons des grandes maisons de

l'Europe; vous voulez donc que vos enfants soient mis dehors de la confédération germanique comme des bâtards?

— Les enfants de Catherine n'ont point été rejetés de la Russie.

— Les Tartares n'ont pas les mêmes idées que nous, et d'ailleurs leur noblesse ne vaut pas la nôtre.

— Mais, Madame, la comtesse Amélie de Nottingen est de haute naissance.

— Elle n'est point de famille princière.

— Son père était gentilhomme.

— Sa mère était tout au plus demoiselle; elle parle de se faire chanoinesse, elle ne pourrait entrer dans aucun chapitre.

— Je l'élèverai jusqu'à moi.

— Non, mon fils, elle vous abaissera jusqu'à elle.

— Ma mère! ma mère! je ne puis y renoncer.

— Mon fils, vous vous déshonorez, vous traînez dans la fange le nom que votre père vous avait légué sans tache, en le prostituant à cette fille.

— Prenez garde, Madame, répliqua le prince en se levant rouge de colère, prenez garde que je ne sorte du respect que je vous dois.

— Vous n'êtes pas encore mon maître, et vous serez toujours mon fils, Monsieur.

— Madame, vous abusez de votre position, en calomniant une jeune personne innocente.

— Vous ne la connaissez pas comme moi, je vous répète qu'elle fera le malheur et la honte de votre nom.

— Je ne crois pas déshonorer ma famille en y admettant ma noble et pure Amélie. Mais vous, Madame, puisque vous m'y forcez, ne craignez-vous pas que, comme fils et comme souverain, je vous demande compte de votre conduite?

— Je suis prête à vous le rendre.

— N'est-ce pas vous, Madame, qui flétrissez la mémoire de mon père en donnant en pâture aux méchants une liaison coupable et ridicule?

— Moi! moi! Monsieur!

— Croyez-vous donc que votre fol amour soit un mystère pour cette cour, et même pour le peuple!

Si je l'ai ignoré jusqu'à présent, un ami vient de m'en avertir, et c'est à moi de faire cesser ce scandale.

— Oh ! mon Dieu ! murmura la princesse en cachant sa tête dans ses mains.

— Vous parlez de mésalliance ; mais n'est-ce pas plus douloureux pour mon cœur que la plus humble mésalliance ?

— Il est donc vrai, Monsieur, on m'accuse, on me calomnie, et vous osez le croire ! et vous osez me le répéter ! à moi, Catherine de Hohenzollern, princesse de Ratzeburg, à moi, votre mère ! oh ! cela est infâme !

Et elle pleura à sanglots.

— Non, ma mère, non, je ne le crois pas, je ne l'ai jamais cru, pardonnez-moi, pardonnez-moi, je suis à vos genoux, égaré par la colère, par l'amour, s'écria le jeune prince, des larmes dans les yeux.

— Par l'amour ! vous voyez, mon fils, quel est cet amour qui vous porte à insulter votre mère !

— Grâce ! grâce !

— Non, Monsieur, non, pas encore. Il me faut

du temps pour oublier cette douleur. D'un mot vous venez de changer ma vie et la vôtre. Je ne vous reverrai que pour vous remettre votre principauté, en même temps, puisque vous m'y forcez, vous apprendrez à connaître votre mère !

— Vous ne me quitterez pas ainsi désespéré, c'est impossible !

— Pleurez votre faute, mon fils, car elle est grande. Vous m'avez outragée, vous avez souffert qu'on m'outrageât. Je sais d'où part ce coup dont je suis frappée. Cette femme que vous avez choisie...

— Ce n'est pas elle, Madame !

— C'est elle, j'en suis certaine, je la connais mieux que vous ! Adieu, Albert, adieu ! vous venez de me briser le cœur, j'ai besoin de solitude. J'espère que vous vous repentirez, mais vous avez détruit notre avenir à tous les deux.

La princesse composa son visage, rejoignit sa suite et rentra dans son appartement. Pendant huit jours, elle s'y tint enfermée, ne recevant que le chevalier de Saint-Serve et le grand maréchal. Le

prince fit de vains efforts pour y être admis.

Le matin du jour de sa majorité, elle tint une séance des états de la résidence, et remit solennellement entre les mains d'Albert XXIV les rênes du gouvernement. Après cette cérémonie, elle invita le nouveau souverain, son gouverneur et le baron à passer dans son cabinet. Dès qu'ils y furent seuls, le prince s'approcha d'elle :

— Madame, lui dit-il, j'ai été bien coupable envers Votre Altesse, je viens de nouveau implorer mon pardon et racheter ma faute. Il ne me reste qu'une manière de m'acquitter envers vous. Vous pouvez disposer de moi, je ne me marierai jamais sans vos ordres.

— Bien, mon fils, bien, je vous remercie de votre docilité, et je n'ai pas besoin de vous dire que votre grâce est dans mon cœur. A mon tour, j'ai quelque chose à vous demander, et j'espère trouver chez vous la même indulgence, car à présent je dois vous obéir. Approchez, chevalier de Saint-Serve. Monseigneur, permettez-moi de vous présenter le mari de votre mère.

Le prince fit un mouvement de surprise qu'il réprima aussitôt.

— Oui, mon fils, depuis six ans nous sommes unis, et vous auriez toujours ignoré ce secret, sans la calomnie qui m'a forcée à vous le révéler. J'ai voulu vivre un peu pour moi après avoir tant vécu pour les autres. Si vous l'exigez, je quitterai la cour, je me retirerai dans le château, apanage de mon douaire, et j'avouerai hautement mon changement de position. Si, au contraire, vous désirez me conserver près de vous, les choses resteront ce qu'elles ont été jusqu'ici, seulement vous n'aurez plus besoin de gouverneur.

— Je ne me séparerai jamais de vous, Madame, j'accepte volontiers celui dont vous avez fait choix. M. de Saint-Serve était mon gouverneur, il deviendra mon ami.

Le chevalier s'inclina jusqu'à terre. Le baron fut obligé d'en faire autant, dont bien il enragea.

— Quant à vous, baron, vous conserverez vos titres, vous les avez mérités de toutes les manières.

Il salua de nouveau plus bas encore.

— Vous devez avoir besoin de repos, Madame, nous allons vous laisser. Chevalier de Saint-Serve, voulez-vous me conduire chez moi?

Le chevalier s'empressa d'obéir. Dès qu'ils furent seuls, le prince se laissa tomber sur un fauteuil en riant aux éclats.

— Je ne m'étonne plus, Saint-Serve, si ma pauvre mère a une telle horreur des mésalliances, vous l'avez payée pour cela!

— Avouez, Monseigneur, que je ne suis pas si coupable.

— C'est égal, je trouve que ma mère a raison.

— Enfin, Monseigneur, me voilà donc officiellement le mari de la princesse!

— Soyez tranquille, le secret sera bien gardé.

Six mois après, le prince de Ratzeburg, Albert XXIV, épousa la princesse Charlotte de Sondershausen. La comtesse de Sulzberg, née comtesse Amélie de Nottingen, fut nommée grande maîtresse, et le chevalier de Saint-Serve premier chambellan.

— Tout le monde fut parfaitement heureux.

SOUVENIR

I

Quel noble et poétique fleuve que le Rhin ! quel admirable voyage que de suivre ses bords, doucement porté par ses ondes, en laissant errer son imagination capricieuse ! Ces coteaux si verts, ces montagnes si sauvages, ces vignes qui tombent en festons sur la prairie, et puis les ruines qui couronnent le paysage en se mirant dans ces eaux limpides, mon Dieu ! que c'est beau ! Il faut être mort à toute espérance, à toute jeunesse, pour ne pas sentir vivement cette influence irrésistible ; il faut que le cœur soit brisé, que les larmes soient taries, que l'âme soit desséchée, pour ne pas retrouver de l'enthousiasme et des rêveries à l'aspect

de ce magnifique spectacle. C'est là que Dieu nous parle, c'est en face de ces merveilles que nous entendons son langage, c'est là qu'on regrette, c'est là qu'on prie, c'est là qu'on pardonne !

En 1670, deux ans avant la dernière entrée de nos troupes en Allemagne, sous les ordres du grand Condé, le 2 juin, vers les six heures du soir, une jeune fille remontait lentement la colline qui conduit au château de Frauberg ; elle chantait une chanson allemande douce et mélancolique, chargée d'un faisceau de roses blanches qu'elle venait sans doute de moissonner dans un petit jardin situé au bord du fleuve, formant une espèce de presqu'île, qu'on apercevait de bien loin. Ce petit jardin semblait une corbeille de fleurs ; les haies d'églantiers qui l'entouraient, et qui paraissaient sa seule muraille, étaient couvertes de mille étoiles blanches et rosées ; les lilas à peine effeuillés, les lis, les orangers et les myrtes dans leurs caisses vertes, propres et luisantes, embaumaient l'air et enchantaient les regards. De temps en temps la jeune fille se retournait et regardait en

arrière comme pour envoyer un dernier adieu à son parterre, et puis elle reprenait gaiement sa route et sa chanson, heureuse de cette insouciance de dix-sept ans, fugitive comme les fleurs, et qui ne laisse comme elles, en souvenir, qu'un vague parfum évaporé bien vite, mais qu'on n'oublie jamais. Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du château, elle s'arrêta, agita le cordon d'une sonnette à laquelle un pas lourd et traînant répondit dans l'intérieur. La porte s'ouvrit : un vieillard de haute stature, revêtu d'une sorte de livrée verte et rouge assez usée, accueillit la chanteuse par le plus tendre des sourires.

Ils traversèrent la grande salle voûtée à demi détruite, et arrivèrent à une espèce de verger planté d'une herbe très-fine : quelques arbres encore assez vigoureux étaient épars çà et là, entourés de pierres tombées des murailles et des tourelles démolies par le temps. Un peu en avant du bâtiment principal, un pavillon sans toit, paré de quatre grandes ogives sur ses quatre faces, présentait une retraite délicieuse et une vue su-

blime : le Rhin avec ses mille détours, formant un coude justement à la pointe du petit jardin dont j'ai parlé ; dans le lointain la belle et vaste forteresse de R..., élevant ses tours orgueilleuses jusqu'aux cieux et sur laquelle flottait à longs plis la bannière impériale ; les clochers d'une abbaye voisine dorés des derniers rayons du soleil ; puis les chaumières éparses dans la vallée, les troupeaux qui rentraient, les bateaux de pêcheurs sillonnant le fleuve en tout sens ; c'était un tableau si vivant, si animé, entouré d'un si riche cadre, que la jeune fille et son père, tout accoutumés qu'ils étaient à en jouir chaque jour, s'arrêtèrent pour le contempler.

Tout à coup le bruit de la sonnette se fit entendre ; ils tressaillirent.

— Qui peut venir à cette heure ? s'écria le vieillard.

— Va promptement ouvrir, père ; c'est quelque voyageur égaré peut-être, ou quelque messager de monseigneur, je distingue les pas des chevaux.

Le vieillard rentra dans les ruines, il parla quelques instants à travers la porte avec les visiteurs, puis il ouvrit en faisant de profondes salutations, et introduisit bientôt un jeune gentilhomme suivi de son laquais et revêtu du costume le plus élégant de la cour de Louis XIV. Son visage pâle et triste avait cette expression fatale qu'on prétend avoir remarquée chez les gens qui doivent mourir jeunes; il se présenta avec assurance, mais en même temps d'une manière douce et bienveillante.

— Vous consentez donc à me donner l'hospitalité, mon ami?

— Bien volontiers, Monseigneur, c'est trop d'honneur pour moi.

— Et où suis-je?

— Dans le château de Frauberg, appartenant à M. le baron de Frauberg, dont je suis le concierge.

— Ah! très-bien. Et cette jolie enfant est votre fille? ajouta-t-il en apercevant Léna qui s'était levée.

— Oui, Monseigneur. Excusez-la, elle tresse des guirlandes pour la Fête-Dieu au village prochain.

L'étranger ne pouvait arracher ses regards de ce céleste visage, rouge de timidité et de pudeur, ses fleurs éparses autour d'elle, et sur sa tête une couronne de roses blanches, qui lui donnait l'air d'une victime parée pour le sacrifice.

— Puisque vous voulez bien me recevoir, ajouta-t-il après un moment de silence, je vous demanderai quelques secours. Je me suis blessé en tombant de cheval à une lieue d'ici, et j'ai eu beaucoup de peine à atteindre ce château.

Léna jeta ses guirlandes, son père courut vers l'entrée d'une aile restée debout, en priant le voyageur de le suivre, et tous les deux le conduisirent une chambre très-propre, quoique toute nue. On visita ses contusions, on le pansa, on l'entoura des soins les plus empressés : jamais hospitalité ne fut plus attentive.

Quelques jours s'écoulèrent. Louis, ainsi se nommait l'étranger, Louis ne sortait de son appartement que pour se rendre au préau. Là il passait son temps à causer avec Léna, à lui faire chanter les refrains du pays, à en écouter les légendes,

surtout à l'admirer, à la contempler couronnée de roses blanches, car chaque jour c'était sa parure, il l'en avait tant priée ! Pauvre Léna ! le poison entrait peu à peu dans son cœur, elle s'accoutumait à ces entretiens d'amour qui remplissent la vie et dont on ne sait plus se passer. Elle s'attachait passionnément, et sans s'en douter, à un inconnu qui devait la quitter bientôt, en emportant son bonheur et le repos de son existence si calme jusque-là; elle aimait de toute son âme, pauvre Léna !

II

Les portes d'un magnifique salon venaient de s'ouvrir au château de Versailles. Assise à sa toilette, la marquise de Montespan recevait les hommages des courtisans assidus à les lui présenter. Ils erraient par les chambres, causant entre eux, adressant de temps en temps quelques galanteries à la divinité du jour, et recevant ces réponses si

piquantes qui n'épargnaient personne, pas même un ami. Le soir, il y avait fête à la cour, madame de Montespan faisait tourner autour de ses cheveux les fameuses perles de la maréchale de L'Hospital, et plaçait sur son front une couronne de roses blanches. En ce moment on annonça M. le duc de Longueville.

Il venait prendre congé de la maîtresse du Roi avant de partir pour l'armée; il venait apporter son visage calme et froid au milieu de ces jeunes fous disposés à rire de toutes les choses de ce monde. On lui fit place, il avança jusqu'à la marquise et prit un siége à côté d'elle. La belle Athénaïs lui adressa un de ces regards qui avaient séduit le *plus grand roi du monde*, et lui demanda si ses équipages étaient prêts, s'il se mettait bientôt en route, et ajouta quelques questions de politesse et d'intérêt, qu'elle ne pouvait refuser au neveu de M. le prince. Les réponses du jeune duc furent toutes mesurées; c'était bien cet homme dont madame de Sévigné dit :

« Jamais on n'a eu tant de solides vertus, il ne

lui manquait que des vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité et de hauteur; mais, du reste, jamais on n'a été si près de la perfection; il était au-dessus des louanges; pourvu qu'il fût content de lui, c'était assez. »

Chacun raisonnait sur le départ du roi et des gentilshommes. Nul, excepté la favorite peut-être, ne connaissait le plan de campagne : les uns parlaient de l'Issel, les autres du Rhin, quelques-uns du siége de Maestricht.

— Où irons-nous? disaient-ils tous. Monseigneur, le savez-vous?

— Non, répondait le jeune prince; monsieur mon oncle garde bien ses secrets.

— Mais, Monsieur, ajoutait madame de Montespan, vous connaissez le pays. N'y fîtes-vous pas un voyage il y a deux ans, ce voyage dont vous revîntes si triste et si souffrant?

Le prince ne répondit pas, ses regards étaient fixés sur la couronne de roses. Mille souvenirs se réveillèrent dans son imagination, et tout ce qui l'entourait disparut pour lui. Il revit une petite

chambre dans un vieux château, il revit un visage d'ange paré de ces mêmes fleurs, il entendit ces chants du soir, pleins d'harmonie et de charmes; il écouta ces douces paroles venues du cœur, il entoura son âme de cette atmosphère d'amour et d'innocence qu'il avait respirée avec tant de délices; ensuite il se représenta ce même visage d'ange couvert de pleurs, les cheveux épars, se jetant à ses genoux, lui criant avec désespoir :

— Louis, vous me quittez : quand vous reverrai-je ?

Sa bouche avait répondu : Bientôt ! sa conscience avait dit : Jamais ! Et depuis lors un remords troublait sa vie. Il s'était reproché le sort de cette jeune plante flétrie par lui, il avait regretté sa faiblesse, sans oser s'informer des suites. En ce moment, au milieu de cette cour folle et brillante, ces images, un peu effacées par le temps, lui revenaient en foule, il ne pouvait les chasser, il lui semblait que cette voix déchirante murmurait encore à son oreille :

— Louis, vous me quittez : quand vous reverrai-je ?

Madame de Montespan sourit de cette rêverie :

— Vous êtes bien sérieux, bien distrait, Monsieur ; vous ne nous écoutez point, apparemment vous songez à l'avenir, à vos espérances ?

— Non, Madame, c'est un souvenir !

Le même jour, à la même heure, dans un vieux manoir des bords du Rhin, une jeune fille était aussi à sa toilette ; mais personne ne venait tresser ses cheveux, nul ne lui faisait des compliments sur sa beauté ; au lieu d'un salon doré, c'était une petite chambre voûtée ; au lieu de candélabres d'or, c'était une lampe dont les rayons pâlissaient devant les rayons de la lune, passant par la fenêtre en ogive. Sur la toilette, il y avait aussi un collier de perles et une guirlande de fleurs, mais le collier se défilait et la guirlande était fanée. La jeune fille se déshabillait lentement, ses larmes coulaient sur ses joues, elle prononçait à voix basse quelques phrases inintelligibles, entrecoupées de sanglots, et ses regards, parcourant son modeste réduit, re-

venaient involontairement à cette couronne qu'elle essaya de replacer sur son front.

— Cela ne me va plus, murmura-t-elle, je ne suis plus jolie, il m'a quittée, et depuis deux ans je ne sais rien de lui. Comme mon cœur, ces fleurs sont desséchées !

En disant cela, elle les arracha et les jeta loin d'elle ; mais ses yeux ne purent s'en détacher encore. Cette parure si fraîche autrefois, décolorée maintenant, c'était l'emblème de sa vie.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux, voilà donc tout ce qui reste de cet amour si beau, de ce bonheur sitôt évanoui : quelques perles qui tombent, quelques roses qui jaunissent, dans son cœur l'oubli peut-être ! et dans le mien un ineffaçable souvenir.

III

Le 2 juin 1672, ce fleuve que nous avons vu si tranquille au commencement de ce récit venait

d'être témoin d'une sanglante bataille. M. le prince de Condé à la tête de son armée triomphante l'avait passé à la nage en véritable paladin.

Dans un couvent de sœurs de la Miséricorde, situé au bord du Rhin, tout près du combat, on préparait déjà les infirmeries pour les blessés; ces pieuses filles priaient le ciel de sauver les âmes et s'apprêtaient à sauver le corps. La supérieure fit venir plusieurs novices avec leur maîtresse, et leur ordonna de se tenir prêtes à se rendre sur le champ de bataille pour y chercher des infortunés à secourir. Pendant que les sœurs plus expérimentées choisissaient les remèdes nécessaires, elles sortirent du cloître, leurs voiles baissés, le cœur plein d'émotions charitables, et se firent conduire vers les malheureux qui réclamaient leurs soins. Le soleil dorait de ses derniers rayons les créneaux de Frauberg et les flèches du monastère, le petit jardin n'embaumait plus l'air, les plates-bandes incultes ne produisaient plus que des ronces. C'était, à cela près, la même scène que deux ans auparavant; le mouvement du combat avait cessé pour faire

place au calme du soir. Lorsque la nacelle des religieuses approcha de l'autre rive, un homme couvert de sang et de fumée, qui se tenait debout auprès d'un homme plus jeune, et d'un corps respectueusement couvert d'un manteau, s'avança vers elles.

— Mes sœurs, dit-il, voulez-vous recevoir dans votre couvent le prince de Condé, le duc de Bourbon et le duc de Longueville, tué ce matin en combattant à leurs côtés ?

La maîtresse des novices s'inclina devant le vainqueur, s'empressa d'obéir à ses ordres, et bientôt le bateau fut chargé de ce noble et triste fardeau.

— Sœur Louise, ajouta-t-elle, conduisez messeigneurs à notre mère, et priez auprès du jeune prince que Dieu a rappelé à lui.

M. le prince de Condé se plaça avec M. le duc et quelques officiers à l'arrière de l'embarcation. On déposa le cadavre à l'autre extrémité, et la jeune sœur se mit à genoux auprès de lui ; ils étaient seuls. Un irrésistible désir de contempler ce visage de prince enlevé à la fleur de son âge la saisit ;

elle écarta un peu le manteau et le reconnut.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en se prosternant presque anéantie ; c'est lui !

Léna, maintenant sœur Louise, venait d'apprendre à la fois le nom et la destinée de l'homme qu'elle avait tant aimé, dont l'abandon l'avait jetée dans la solitude. Elle ne trouva pas une larme : les grandes douleurs ne pleurent pas, elles prient !

Et les eaux du fleuve coulaient belles et limpides comme dans le temps du bonheur, et la bannière impériale flottait toujours sur le fort de R...., et rien n'était changé dans ce paysage admirable, rien que la vie d'une jeune fille, flétrie comme les fleurs qu'elle avait plantées.



FIN.

TABLE

La belle parisienne. 1
Trois rencontres. 155
Une cour en miniature. 181
Souvenir. 259

FIN DE LA TABLE.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





